ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
France et Colonies..... 30fr 15fr
Union Postale..... 40fr. 20fr
Chèque postal 330-40. Paris

N° 2091 — 22 JUILLET 1923

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 50fr 25fr
Union Postale.... 64fr 32fr
5, Rue La-Bruyère Paris IXe

LES ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : Courtoisie Française — Le Bonhomme CHRYSALE
La Situation : La Ville Incertaine — ANDRÉ FRIBOURG
Les Echos — SERGINES
Chaleur ! — ADRIEN VÉLY
Caquets de chez Barbin — JEAN BASTIA
Les Nations Amies — ADOLPHE BRISSON
Les Bonnes Pages : « Les Manuscrits d'Aygremont » — Csse VAN DEN STEEN
Les Livres — HENRY BIDOU
Bonnes Feuilles : « Les Insomnies » — MAURICE ROSTAND
Le Retour (Poème) — GENEVIÉVE DUHAMELET
L'Oncle Brette — GUSTAVE GEFFROY
Xavier, ou les Entretiens sur la Grammaire Française — ABEL HERMANT
La Semaine Rimée : Charbons — HUGUES DELORME
De ma Fenêtre — MIGUEL ZAMACOIS
A Snobville Plage — ROBERT DE FLERS
Une Journée à Pékin — ALBERT LONDRES
Comment j'ai été amenée à peindre — L. DELARUE-MARDRUS
La Vie Scientifique : La Signification des Fêtes Pastoriennes — E.-L. BOUVIER.
La Science au Jour le Jour — RENÉ BROCARD
La Musique au Conservatoire — ALBERT DAYROLLES
Propos sur les Sports — JACQUES MORTANE
Les Maisons Claires — Y. S.
La Femme et le Foyer — SIMONNE B...
Revue Financière de la Semaine
Théâtre : *UN CONCERT CHEZ LES FOUS*, Drame en trois actes d'ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY (1er acte.)

ILLUSTRATIONS. — A Snobville Plage, Dessins de J. Touchet. — Une Journée à Pékin, Composition de H. Gervèse. — Mme Lucie Delarue-Mardrus dans son Atelier ; Portrait de M. A. Koubitski ; Beauté-du-Ciel, Tableaux de Lucie Delarue-Mardrus. — Dessins de Zyg Brunner, Ch. Genty, J. Touchet. — Couverture : La Moisson, par Henri Martin.

Notes de la Semaine

Courtoisie Française

COMME J'ENTRAIS hier, rue de Paradis, dans un magasin de verres et cristaux pour demander un renseignement, j'y fus très mal accueilli. Une personne maussade répondit du bout des lèvres à mes questions, refusa presque de m'apporter les objets que j'avais besoin de voir et témoigna par son attitude du désir qu'elle avait d'abréger notre entretien. Je ne pus m'empêcher de relever ce manque d'obligeance et de courtoisie. Un haussement d'épaules significatif et un regard ironique répondirent à mes reproches.

Traversant le boulevard, fort animé en cet endroit, je fus quelque peu bousculé par la foule. Des messieurs agités voulurent à toute force me dépasser, jouèrent des coudes et me marchèrent un peu sur les pieds. Ces vilaines façons ne me choquèrent point outre mesure. J'y étais habitué. Je pensai, néanmoins, que les mœurs du temps présent étaient rudes et tout à fait dénuées de grâce. Un petit livre que je trouvai à l'étalage d'un bouquiniste confirma le pessimisme de ces réflexions. C'était un volume vieux de quatre-vingt-sept ans, en parfait état de conservation, proprement cartonné et intitulé (je cite textuellement son titre, très copieux, selon l'usage de l'époque) : *Manuel Complet de la Bonne Compagnie, ou Guide de la Politesse et de la Bienséance, dédié à la Société Française et à la Jeunesse des Deux Sexes.* L'ouvrage contenait une vingtaine de chapitres. Il en est un qui m'intéressa d'abord : *De la Politesse des Marchands et des Acheteurs.* Je le lus avidement. L'auteur, une Mme Celnart, donne de judicieux conseils aux uns et aux autres. Elle fait remarquer que la politesse est le premier devoir de ceux ou de celles qui vendent quelque chose, et que leur intérêt les incline à l'observer.

« La politesse est pour les marchands un moyen de fortune que la plupart se gardent bien de négliger, surtout à Paris, où se trouve, par excellence, le modèle du marchand bien élevé. »

Mme Celnart ne se borne pas à ces avis d'ordre général. Elle précise, elle multiplie les indications, elle cite des exemples. Elle note des formules qui serviront de vade-mecum aux gens mal instruits et désireux de s'initier aux règles de la bonne compagnie. Le marchand doit être courtois, non obséquieux, — nuance délicate et essentielle. « Lorsque le client entre chez lui, il le salue, sans lui demander des nouvelles de sa santé, à moins qu'il ne le connaisse particulièrement. » Il lui avance un siège, se montre déférent, avenant. Parfois, sa patience est mise à une dure épreuve, car il existe des acheteurs difficiles, vétilleux, d'humeur capricieuse et tatillonne. A ces exigences, le marchand oppose la bénignité d'un sourire inaltérable. Il vide ses rayons, déploie ses étoffes, et plus on est désagréable envers lui, plus il a de flegme et de correction. Cependant, fin psychologue, il a soin de ne pas riposter aux propos acerbes, ayant remarqué que « plus on est souple envers les gens de cette sorte, plus ils sont altiers et secs ». Est-il complaisant en pure perte, sait-il qu'aucune acquisition ne couronnera cette visite, il exprime ses regrets de n'avoir pu satisfaire madame ou monsieur, l'espoir d'être plus heureux la prochaine fois ; il les reconduit jusqu'au seuil avec d'abondantes

marques de civilité. Il subit encore, par aventure, des assauts fastidieux, il essuie les récriminations de l'âpre bourgeoise qui exige une réduction de prix. Résolu de résister à cet impérieux désir, il s'abstient toutefois de recourir à des objections vulgaires telles que l'assurance qu'il n'a point de bénéfice et vend à perte. Qu'il acquiesce ou qu'il refuse, c'est toujours d'un ton amène, avec une apparente satisfaction.

Les commis copient leur maître. La dame du comptoir s'attache à ne rendre que « de la monnaie légère et se désole de ne pouvoir donner que de la grosse monnaie ». Tous, bien stylés, s'appliquent (l'auteur le leur recommande) à se garder d'un excès d'empressement auprès des personnes riches et d'un excès de froideur vis-à-vis des gens dont la mise est modeste. Ils ne les étourdissent point par un flux de paroles inutiles, par la nomenclature des choses qui emplissent les tiroirs du magasin, par une insistance de mauvais goût. Ils sont discrets.

Et l'impartiale Mme Celnart s'adresse ensuite aux acquéreurs. Elle prétend que l'urbanité soit réciproque.

« Ne dites jamais, leur signifie-t-elle : *Je veux tel objet*, mais : *Je vous prie de me montrer*, ou : *Voudriez-vous me montrer tel objet?* Si l'on ne vous présente pas les marchandises qui vous conviennent, et que vous soyez contraint d'en examiner un grand nombre, faites des excuses au marchand de la peine que vous lui infligez. Si vous ne pouvez faire affaire, sortez en renouvelant ces excuses. Faites-vous des emplettes peu considérables, dites : *Je vous demande pardon*, ou : *Je suis fâché de vous avoir dérangé*. L'irrésolution vous retient-elle assez longtemps dans votre choix, adressez encore quelques mots aimables au marchand qui attend que vous vous soyez décidé. Quand l'employé vous demande enfin si vous avez besoin d'autre chose, répondez de manière à lui laisser entendre que vous reviendrez. Il ne faut jamais négliger d'être agréable. Remerciez toujours en sortant. »

Voilà comment se comportaient les Parisiens de 1836. Ils ne prévoyaient pas les brutalités de gestes et de langage de 1923. Les cabriolets d'alors marchaient moins vite que les autos d'aujourd'hui. Notre siècle est pressé et ne s'attarde pas aux lenteurs cérémonieuses de la bienséance... Je retournerai chez ma verrière de la rue de Paradis pour lui faire don du volume suranné et charmant de Mme Celnart. Je l'inviterai à méditer sur les leçons qu'il contient, à s'en pénétrer. Mais je ne me flatte pas d'y réussir.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Dans le prochain N°, notre Supplément
Les Jeux des Annales

La Table des Matières du 1er semestre de 1923 sera jointe au N° du 12 Août.

Nous avisons nos nombreux correspondants qu'il ne sera répondu désormais par l'administration et la rédaction des Annales *qu'aux lettres qui contiendront l'affranchissement de retour. Cette règle ne souffrira aucune exception.*

La Ville Incertaine

12 juillet.

INCERTAINE de son sort, incertaine de sa vie, incertaine de sa nationalité comme de son avenir, se mirant aux eaux de sa rade et ne reconnaissant pas son visage, écoutant battre son cœur et se demandant s'il ne va pas s'arrêter demain, telle nous apparaît Tanger l'incertaine.

Après mille retards, une conférence au petit pied eut lieu à Londres ces jours-ci afin de fixer son statut. Conférence préventive, tentative de conciliation avant le débat officiel où des « experts » doivent tenter de trouver l'insaisissable formule que les diplomates poursuivent depuis vingt ans comme des enfants un papillon.

La pré-conférence est pour le moment interrompue. Le premier expert français est revenu à Paris hier. Rien de « cassé », d'ailleurs, puisqu'une dépêche datée de Londres nous annonce une réunion nouvelle pour mardi prochain. Mais sur quels textes discutera-t-on alors?

Nous avions apporté un projet longuement étudié, parfaitement conforme aux conventions internationales, et garantissant les intérêts anglais. Les agents de lord Curzon n'en ont pas voulu. Ils lui opposent un ensemble de conditions dont le moins qu'on en puisse dire est que, pour que le Gouvernement français consente à les étudier, il faut qu'il soit doué d'une des plus admirables doses de patience qu'on puisse imaginer; et voici, pour les étudiants de l'an 2023 en quête d'une thèse de doctorat d'histoire contemporaine, un beau sujet où la matière ne leur manquera pas : La modération française depuis l'armistice de 1918.

On ne dira jamais assez quel exemple étonnant de calme et de longanimité nous donnons depuis quatre années. Qu'il s'agisse de l'Allemagne ou de l'Angleterre, que d'anciens amis ou d'anciens ennemis se dressent contre nous, nous accueillons ces manifestations avec la même tranquillité. La France garde l'âme et le visage sereins, malgré qu'elle soit blessée jusqu'au fond d'elle-même par l'injustice ou l'ingratitude.

Dans la question de Tanger comme dans la question des réparations, Londres — pour l'instant — soutient Berlin. Conformément aux traités, la France offre d'établir à Tanger un régime municipal spécial où des représentants des Anglais, des Espagnols, comme des Français et des Marocains, trouveraient place. Elle entend que la souveraineté du sultan subsiste dans la zone tangéroise, comme dans la zone espagnole ou la zone française, et ceci est de toute justice.

Que veut au contraire la Grande-Bretagne? — Chasser le sultan de Tanger, sa ville, et en chasser la France comme aussi l'Espagne. Cette région, arrachée à l'empire chérifien parce que le Foreign Office l'aurait décidé, serait internationalisée, remise à la Société des Nations, et un délégué de cette Société régnerait en maître à la condition qu'il ne fût ni Français, ni Espagnol, ni même Anglais... Il pourrait donc être sans inconvénient Suédois, Hollandais, ou Allemand, le jour où le Reich serait admis au sein de ladite Société!

Ainsi le sultan du Maroc dont les troupes ont pris part à la grande guerre avec l'admirable courage et la fougue qu'on sait, le sultan, allié de l'Angleterre et protégé de la France, serait dépouillé d'une de ses villes les plus importantes par la volonté de son allié et malgré son protecteur; et son ennemi, l'ennemi commun qu'il a aidé à vaincre, serait des premiers à profiter de ce dépècement! Plaisante justice en vérité qu'on admet peut-être à Downing street, mais contre laquelle nous nous révolterons de toutes nos forces.

Avec un peu de bonne volonté, l'Angleterre eût pu facilement s'entendre avec nous sur Tanger. Les textes et les faits parlent si haut en faveur de notre thèse que seuls les ignorent ceux qui ont des oreilles mais ne veulent point entendre.

Les faits? — Voyez la carte, voyez les statistiques. La carte vous enseignera que Tanger est le point de l'Afrique du Nord le plus proche de l'Europe et que l'Afrique du Nord est aux 99/100 française; elle vous enseignera que la ville est située sur le détroit de Gibraltar, que les Anglais et les Espagnols tiennent par leurs forteresses de Gibraltar et de Ceuta. Vous saurez, si vous êtes bien renseignés, qu'Espagnols et Allemands sont en train de faire des travaux considérables à Ceuta, qu'ils fortifient et où ils construisent des réservoirs de mazout.

Le détroit est l'une des portes de la grandiose voie commerciale qui ceinture le globe, portes qui ont nom Suez, Aden, Singapour, Panama, Gibraltar, et que l'Angleterre détient toutes sauf une. C'est aussi le seuil de la Méditerranée occidentale dont les rives pour les deux tiers sont françaises. C'est encore l'entrée du Maroc protectorat français, la tête de ligne du chemin de fer Tanger-Fez et de la future voie mondiale Tanger-Dakar-Brésil.

Sont-ce là des raisons pour Londres de chasser de Tanger le sultan du Maroc et les Français?

Parcourez les statistiques. — Qu'y voyez-vous?

Au point de vue commercial, dès avant la guerre, la France faisait près de 50 0/0 du commerce général du port, contre 19 0/0 à l'Angleterre, 16 0/0 à l'Espagne, 7 0/0 à l'Allemagne. Aujourd'hui, malgré les attaques violentes de la livre et de la peseta, plus de 80 0/0 de la propriété non bâtie sont entre des mains françaises; presque tous les établissements de crédit sont français; presque toutes les sociétés industrielles et commerciales sont françaises; les deux tiers du contingent scolaire de Tanger (deux

mille enfants) fréquentent les écoles françaises où des maîtres des cadres métropolitains font une œuvre que j'ai pu minutieusement admirer, école par école et classe par classe; les principales œuvres d'hospitalisation sont françaises; toutes les administrations, même celles dont le caractère dominant est d'être international, sont dirigées par des Français : contrôle de la dette et des douanes, directeur français, personnel en majorité français; travaux publics, directeur français, principaux employés français; Tanger-Fez, directeur français, les deux tiers des employés français; Banque d'Etat, directeur et fondé de pouvoir français.

Est-ce pour cela que l'Angleterre veut nous chasser de Tanger?

Une importante population espagnole vit à Tanger, mais est avant tout composée de salariés. Un fait le prouve : en 1914, 300 Français mobilisés quittèrent la ville; quelque temps après 2.700 Espagnols rentraient chez eux. L'état-major parti, les troupes se dispersaient.

En résumé : économiquement, la France occupe à Tanger une situation prédominante; géographiquement, politiquement, la ville appartient au sultan du Maroc. Une question se pose alors. Sont-ce les traités qui permettent au gouvernement anglais de demander l'établissement dans la ville et sa zone d'un régime international?

A cette question nous répondons : Non!

Jamais les traités n'ont prévu l'établissement à Tanger d'un tel régime. Reportons-nous aux textes. Le 30 mars 1912, fut signé entre la France et le sultan le traité de protectorat. On y peut lire à l'article premier : « La ville de Tanger gardera le *caractère spécial* qui lui a été reconnu et *qui déterminera son organisation municipale.* » Texte parfaitement clair. Tanger, ville chérifienne, recevra un régime municipal spécial, du fait des conventions antérieurement passées. Jamais aucun gouvernement français, jamais aucun ministre, qu'il s'agisse de M. Pichon, de M. Henry Simon, de M. Louis Barthou, rapporteur général du traité de paix à la Chambre, ou de M. Briand, jamais un de nos hommes d'Etat n'a transigé sur ce point. — M. Raymond Poincaré ne commencera pas.

ANDRÉ FRIBOURG, député de l'Ain, secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

Abonnements à prix réduits pour les Soldats de la Ruhr

Rappelons que, pour répondre à un désir très souvent exprimé, nous acceptons des abonnements de trois mois, au prix de faveur de *six francs*, exclusivement réservés aux officiers et soldats français ou belges indistinctement qui accomplissent sur les deux rives du Rhin leur devoir patriotique. Prière aux personnes qui voudraient, dans une affectueuse pensée, faire à un jeune soldat la surprise de cet abonnement, d'indiquer clairement le nom et l'adresse du titulaire et de ne pas oublier l'indication du secteur. Naturellement, si l'abonné se déplace, le journal le suivra à sa nouvelle adresse.

CHALEUR

LA TEMPÉRATURE *est un des sujets de conversation les plus familiers à l'homme. Pourquoi? Je laisse aux philosophes et aux moralistes le soin d'éclairer cette question. Toujours est-il que l'homme éprouve l'irrésistible besoin de communiquer à son semblable ses impressions et ses jugements sur le temps qu'il fait. On dirait qu'il est seul au monde à éprouver et à constater les variations du baromètre et qu'il a pour mission de les faire remarquer aux autres. Quand la pluie tombe à verse, ce que nul ne doit être censé ignorer à ce moment-là, il n'en apprend pas moins à ses interlocuteurs qu'il pleut. Quand il fait froid, il dit qu'il fait froid. Quand il fait chaud, il dit qu'il fait chaud. Quand il y a du vent, il dit qu'il y a du vent. Après cela, il est content.*

Naturellement, ces remarques pleines de pénétration subissent quelques variations, qui tendent à prouver que celui qui les fait a de la culture, de la sensibilité, une manière personnelle de voir, de sentir et d'exprimer les choses. Mais le fond est toujours le même et fort éloigné de la fantaisie charmante du personnage de Labiche.

Dans un délicieux opéra-bouffe d'Offenbach, Les Bavards, *le grand compositeur a écrit toute une valse charmante et restée populaire sur ces seules paroles : « La chaleur est accablante », qui reviennent un nombre incalculable de fois sur les modulations les plus diverses. Voilà qui est de bonne observation. C'est la vie prise sur le fait — avec de l'excellente musique en plus.*

Je me suis amusé à noter tous les aphorismes qui ont été énoncés devant moi, durant le cours des dernières journées, et concernant la température dont nous souffrons. Je les transcris ici sans en changer un mot :

« *Qu'est-ce que vous dites de cette chaleur-là?* »

« *Si ça continue, moi, je donne ma démission.* » (*De quoi?*)

« *Surtout, ne buvez pas! Ou bien, alors, buvez une tasse de thé bien chaud. Ça vous fera transpirer, mais vous serez désaltéré.* »

« *Ce qui est terrible, ce sont les nuits.* »

« *Moi, c'est bien simple : je n'ai plus d'appétit.* »

« *Voyez-vous, il ne fait, nulle part, aussi chaud qu'à Paris.* »

« *Quand il fait chaud, c'est encore à Paris qu'on est le mieux.* »

« *Joli temps pour le théâtre!* »

« *Ce qui est curieux, c'est que les théâtres font de l'argent tout de même.* »

« *Quelle foule à la terrasse des cafés!* »

« *Les Champs-Elysées étaient noirs de monde.* »

« *Tout Paris s'est déversé dans la banlieue.* »

J'ai gardé pour la bonne bouche une réponse qui m'a été faite par une de ces personnes qui aiment à s'exprimer en langage fleuri, sans être fixées sur la valeur des mots.

— Que dites-vous de cette température? demandais-je avec une désespérante banalité.

Et voici ce qui me fut répliqué :

— Jamais elle n'a été aussi ambiante!

ADRIEN VELY.

Bugeaud, Parrain des Aviateurs

Les aviateurs sont des « as ». Ainsi l'a décrété l'argot spécial né de la guerre, et il faut convenir que ce qualificatif sied à merveille aux héros de l'air. Mais cette appellation n'est pas nouvelle. Elle a été employée il y a près de cent ans par Bugeaud. Un de ses compatriotes, M. Didon, veut bien m'envoyer ces lignes, qu'il a retrouvées dans la correspondance du futur maréchal. Elles sont détachées d'une lettre portant la date du 8 avril 1836 :

« Mon ami, je n'ai trouvé ici [à Paris] à mon arrivée que cent quarante-trois lettres étalées sur ma table; mais, ce qui m'afflige encore plus, c'est que j'ai trouvé les cartes bien brouillées dans la Chambre. Le système de conciliation ne produit pas de très heureux fruits. Plusieurs des anciens amis de M. Thiers lui ont rompu en visière. On s'aigrit de part et d'autre par des mots piquants et des attaques de bureau. Je fais ce que je puis pour remettre les couleurs ensemble. *Je commence l'ouvrage par les* AS *Thiers et Guizot.* La rivalité de ces deux hommes pourra faire bien du mal au pays; mais ce qui est le plus coupable dans tout cela, c'est le tiers parti composé d'hommes sans patriotisme, sans doctrines et sans vigueur, mais pleins d'ambition et d'envie, etc... »

Remarquons que Bugeaud a été conduit à l'emploi du mot « as » par une association d'idées très naturelle. Mais il est assez curieux de consigner ce parrainage inattendu. On ne dira jamais trop souvent que sous le soleil il n'est rien de nouveau.

Tournoi Poétique

J'ai découvert sur les quais un vieux bouquin, sans valeur aucune, je me hâte de le dire. S'il a retenu mon attention, c'est qu'il renferme une extraordinaire joute poétique. Il m'a paru amusant de la placer sous vos yeux. Les auteurs? Leurs noms ne vous apprendront rien : Marcelin Sabatier et Achille de Lauzières. Sachez que le premier, ayant rencontré le second en Italie, et lui ayant lu de ses poèmes, lui adressa, le lendemain, ce huitain flatteur :

Ce jour, — où le hasard me fit vous rencontrer,
Et qu'à ce faible essai vous daignâtes sourire, —
J'ignorais que j'avais le plaisir de parler
A qui pourrait au mieux m'enseigner l'art d'écrire.
Aussi d'un tel suffrage ayant un juste orgueil,
A ma timidité succède un peu d'audace.
Le poète à mes vers a daigné faire accueil;
Qu'il daigne en agréer aussi la dédicace.

M. de Lauzières, touché, enfourche Pégase et répond, sur les mêmes rimes :

Pétrarque et Michel-Ange ont dû vous **rencontrer.**
Aux portes de Florence, ils ont dû vous **sourire;**
De poésie et d'art ils ont dû vous **parler:**
*Je le vois aux beaux vers que vous venez d'***écrire.**
Ces vers, je les accepte avec un juste **orgueil;**
Mais j'y trouve un défaut (pardonnez mon **audace,**
Vous, chez qui la critique eut toujours bon **accueil):**
Ce défaut, c'est mon nom sur votre **dédicace.**

Que fait Sabatier? Il reprend les rimes et, cette fois, les place en tête de ses vers...

Rencontrer *un ami n'est pas chose facile ;*
Sourire *à cet espoir, me suis-je trop flatté ?*
Parler *d'un tel ami, tout mon cœur en jubile,*
Ecrire, *est un bel art ; parler..., la vérité !*
Orgueil ! *du bien, du mal, inépuisable source ;*
Audace ! *qui nous perd, ou nous fait réussir ;*
Accueil ! *coupe de fiel, coupe parfois si douce ;*
Dédicace ! *à vous huit ! devrai-je un tel plaisir ?*

C'est un peu tiré par les cheveux, n'est-ce pas? Mais son adversaire est homme de ressources. Il ne se tient pas pour battu. Lisez plutôt ce quatrain qu'il parvient à mettre sur pied :

Pouvoir vous rencontrer, *échanger un* sourire,
Chercher à vous parler *au lieu de vous* écrire ;
Vaut mieux que faire en vers, avec audace, orgueil,
A votre dédicace *un trop indigne* accueil.

Puis, comme le jeu lui semble fastidieux, il ajoute :

« Et maintenant, à moins de mettre ces huit mots en diagonale, je vous laisse le champ libre et vous prie, en prose très modeste, de vouloir bien me dire quand vous aurez quelques moments à perdre pour bavarder comme de simples mortels, sans commettre le moindre hémistiche. »

Vous pensez que l'histoire se termine ici? Ah! que vous méconnaissez le génie des poètes! Sabatier ne met pas les huit mots en diagonale : il les triture en une effarante salade petit-nègre :

Ecrire : orgueil, audace *ont dû se* **rencontrer**
Sourire *à* **dédicace, accueil,** *reste...* **parler !**

Et triomphant, l'aimable monstre répond au sujet du rendez-vous :

« Demain (si, comme votre indulgence accoutumée m'autorise à l'espérer, vous voulez bien pardonner à ce distique, lequel n'a été fait qu'en vue de réduire à sa plus simple expression une fantaisie à laquelle vos deux précieux petits messages m'ont convié) ».

J'ignore ce que fut l'entrevue : le livre est muet sur ce point... Mais je ne puis me défendre d'une pointe d'admiration devant la ténacité remarquable de ces deux rimailleurs...

Le Petit Jeu des Citations

On cite toujours ainsi l'apophtegme de Buffon :

« Le génie est une longue patience. »

Faguet prétendait que, sous cette forme, c'est une ineptie. Car il revient à dire :

— Ayez de la patience, vous aurez du génie!

L'homme aux manchettes a écrit textuellement :

« Le génie n'est qu'une aptitude à une longue patience. »

La nuance est sensible...

Une expérience amusante... Il y a gros à parier que, si vous la tentez, vous verrez tomber votre interlocuteur dans le piège.

Demandez qu'on vous complète cet hémistiche :

Aux petits des oiseaux...

On vous répondra sur-le-champ :

Dieu donne la pâture

Double entorse à la vérité, comme il vous sera facile de le constater en relisant *Athalie* (acte II) :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture...

Presque toujours, on fait suivre d'un restrictif la première partie du vers de Destouches (attribué d'ailleurs à Boileau)

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

Les prosodistes voient tout de suite que l'e muet non élidé du mot *aisée*, constitue une faute; mais ceux qui ne connaissent pas les règles?... Rétablissons donc, en nous excusant de notre pédanterie :

La critique est aisée et l'art est difficile,

Et pour Finir...

Ce joli madrigal, dû à Jean-Léon de Méivier, président à la Cour des Aides (1630 1697) :

Le vin à ma raison a beau faire la guerre,
Ma teste lui résistera ;
Mais vous avés laissé sur le bord de ce verre
Un baiser qui m'enivrera !

On n'est pas plus galant...

SERGINES.

L'ÉTÉ sévit, Sirius, pénétré de son rôle caniculaire, dessèche les sources, restreint les mers — en faisant les vagues plus courtes, ce qui ne laisse pas d'être fort ennuyeux à l'époque des baignades, — réduit les fleuves à l'état de rigoles, même il pompe le liquide des vasques à poissons rouges qui, de chaleur deviennent blancs.

Il fit si froid en juin que tout le monde a dit : « Il n'y aura pas d'été! »

Mais la nature nous gardait un chien de sa chienne. Ce chien est connu en astronomie sous le nom de « Canicule ».

Même les chiens de commissaire tirent la langue et, tant il fait chaud, la femme qui a beaucoup de chien passe indifférente à tous.

Le soleil fond la cervelle sous les crânes et des cas de folie se manifestent : c'est l'été de la Saint-Glinglin.

Les aliments se ressentent de l'affreux temps : les viandes changent de couleur aux étaux des bouchers : ce n'est plus du bœuf, semble-t-il, qu'on y débite, c'est du caméléon, ou de l'homme politique; le saucisson tourne de l'œil dans les charcuteries; le gruyère est comme ce roi de Thulé dont Marguerite, tout en essayant de s'éventer à tours de rouet, nous conte que...

... Ses yeux se remplissaient de larmes...,

et le camembert perd connaissance chez les fromagers.

Le thermomètre monte aussi vite que le change descend.

On n'admire pas assez l'intrépidité du mercure dont la chaleur n'arrête point les ascensions.

Peut-être le mercure ne monte-t-il que parce qu'il a entendu dire qu'il faisait, l'été, frais sur les hauteurs.

Mais aussi vite qu'il aille, il ne grimpe point tant encore que le prix de toutes choses dans les villégiatures estivales.

Les villes d'eaux, qui guérissent tout, sont, cette année, si chères qu'elles sont capables de guérir même de l'envie qu'on aurait d'y revenir.

De même qu'il fit en mai un temps effroyable et froid en juin, de même il semble que la canicule ait été avancée de date, et sans décision du Parlement, comme pour l'avance de l'heure.

D'ordinaire, Sirius ne se manifeste pas dès le 1er juillet. Mais tout est déréglé. L'exactitude, cette politesse des rois, n'est plus de mode, même chez les soleils.

J'ai connu un homme exact. Il avait, à l'entendre, le plus grand souci de l'heure.

Il avait coutume de dire :

— Quand je donne un rendez-vous, j'y suis toujours une demi-heure à l'avance. Si, au bout de dix minutes, l'autre n'est pas là, je m'en vais.

Et quand on lui disait : « Vous avez dû manquer bien des rendez-vous! » il répondait : « Tous! »

Et il ajoutait :

— Aujourd'hui, les gens ne sont plus exacts.

Paris reparle de Siki. A nouveau, la défaite de Carpentier par le boxeur nègre est remise en discussion et les avis sur la parfaite régularité de ce combat, sont, de jour en jour, plus nombreux.

Ainsi, Carpentier, après avoir été l'idole du public, connaît l'impopularité. Cela depuis son retour d'Amérique.

Il n'y a pas que le franc qui perde au contact de l'Américain.

Mlle Suzanne Lenglen, elle aussi, subit une vague d'impopularité. Quand une de ses adversaires gagne un set — ou « prend le meilleur » — ce sont des applaudissements sans fin, côté court, à l'adresse de celle qui, par hasard, est victorieuse de notre championne.

Mais, ici, ce n'est pas la défaite qui cause le revirement d'opinion; au contraire, il semble qu'on veuille faire payer à Mlle Lenglen sa déconcertante assurance, sa décevante régularité.

La foule aime le changement. Voir gagner, toujours, dans le même style impeccable, la seule de nos athlètes capables de défendre sans faute les couleurs françaises dans le monde entier, c'est là une habitude qui commence à taper sur les nerfs de nos capricieux et de nos capricieuses. Ils ne seraient pas éloignés de siffler chaque fois que Mlle Lenglen gagne, comme ce paysan vota contre Aristide, parce qu'il était excédé de l'entendre toujours nommer « le Juste ».

JEAN BASTIA.

Les Nations Amies

Chaque jour, et de toutes parts, les idées que nous allons essayer de défendre et de répandre dans nos pages étrangères, sont exprimées avec force.

J'ai sous les yeux de hautes et éloquentes paroles prononcées récemment par le ministre du Pérou, M. Cornejo, un des membres les plus éminents du corps diplomatique. Dans ce discours, il oppose à la politique de l'équilibre, maintenant périmée, la politique de la solidarité, large et généreuse, la politique de l'avenir, celle qui correspond aux aspirations et aux besoins des temps nouveaux. Ecoutez-le :

« *Je constate un fait, je constate un changement dans le principe même de la diplomatie. Depuis la paix de Westphalie, le principe diplomatique vital a été l'équilibre des Etats, principe dans lequel s'attarde encore la diplomatie traditionnelle, si lente à évoluer, mais qui est devenu incompatible avec la situation politique et les sentiments développés par la grande victoire des peuples. Cette victoire a tué pour toujours le principe négatif et jaloux de l'équilibre, possible dans une politique européenne, trop étroit pour une politique mondiale. Cette victoire a créé un principe plus vaste et plus fécond, le principe positif de la solidarité entre les peuples épris de justice et de paix. Pour défendre l'équilibre, la nature et l'histoire avaient préparé un grand Etat insulaire qui, libre des dangers du continent, empêcha avec une ténacité farouche l'hégémonie des conquérants en Europe. Pour être le champion de la solidarité, la nature et l'histoire ont préparé le grand peuple qui, du Rhin à l'Océan, a été le creuset des races les plus intelligentes et dont la suggestion et l'enthousiasme ont communiqué sa foi en la liberté et son élan vers l'idéal à l'âme de l'Europe et de l'Amérique. La politique de l'équilibre était une politique des chancelleries; celle de la solidarité est une politique des peuples, inspirée par les penseurs et les artistes.* »

Cela, c'est la raison, l'évidence mêmes... M. Cornejo conclut en traçant de notre pays un noble portrait, dont nous sommes heureux de citer les termes :

« *La France d'aujourd'hui, dans l'œuvre mille fois sainte qu'elle réalise de détruire les restes de la réaction militariste, si elle a rencontré les réserves de quelques gouvernements, a gagné les cœurs de tous les peuples, surtout le cœur de cette Amérique latine qui, fille de la Révolution, pourrait s'appeler aussi l'Amérique française.* »

La France ne faillira point à sa mission. De tels encouragements lui sont précieux. Tous les bons citoyens, unis sur ce terrain dans une seule pensée, doivent l'aider à accomplir une tâche qui lui vaudra tant de gloire; ils ne sauraient hésiter à faire cet effort, puisque des voix autorisées et venues de loin, les y exhortent et leur en montrent la nécessité.

ADOLPHE BRISSON.

Tout changement d'adresse ne pourra être effectué que si la demande est accompagnée de 60 centimes en timbres-poste. (Joindre la bande d'abonnement.)

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

□ □ □

« Les Parchemins d'Aygremont »

C'est un bouquin curieux que la comtesse Van den Steen vient de livrer au public. Titre : Les Parchemins d'Aygremont... *Ce livre, quoique l'auteur ne le précise pas, est probablement l'histoire à peine déguisée de quelque ancêtre et s'appuie sur des documents authentiques : papiers de famille, extraits de naissance, testaments; et c'est justement la véracité des types, et la galerie curieuse des figures évoquées au cours de ce roman, qui donnent à l'ouvrage sa pleine saveur et sa vive originalité.*

Le duc d'Aygremont, dégénéré de haute race et miné par une maladie secrète qui le cloue au fond d'une alcôve loin de toute vie réelle, ce duc, dernier du nom, vit dans le culte du passé, l'ignorance du présent et l'orgueil de la haute et noble lignée dont il est issu. C'est par fierté du nom, par honte de mésalliance que les d'Aygremont, dédaigneux de toute noblesse de moindres quartiers, s'allient avec dispense entre cousins. Ainsi le fit Lambert-Hubert d'Aygremont, « le troisième may 1663 *avec sa* Cousinne *Anne, dame de Soumaygne, fille héritière du feu marquis de ce nom; ainsi le fit Lambert d'Aygremont en* 1701, *avec sa noble cousinne Catherine, fille du prince et seigneur Aygremont...* »

Le dernier des Aygremont, moribond magnifique portant en lui toute la fierté et la déchéance de la race, inculque à une jeune orpheline de dix-huit ans — toute beauté, toute grâce, toute santé, — le respect, la gloire, et presque la folie du nom.

Zoëte-Gertrude, princesse d'Aygremont, baronne de Clairdeneux, et chanoinesse du chapitre impérial et royal de Brunn, son héritière présomptive et sa délicieuse garde-malade, du fond de l'alcôve seigneuriale apprend son métier de fille du sang, et quelques vérités premières commandées par celle-ci : que mieux vaut la mort, le renoncement à toute joie ou le célibat éternel, plutôt que de se commettre avec un manant quelconque, comme par exemple ce René d'Erval, comte du pape et descendant du fermier Derval.

Nous détachons du livre dominé par la haute figure d'Aygremont, symbole prodigieux d'une race qui meurt, le fragment qu'on va lire : on y verra par opposition la jeunesse vaincue par l'amour en la personne de cette petite chanoinesse de dix-huit ans, Zoëte, férue d'orgueil et de noblesse, héritière du nom, et qui cependant subit le joug charmant de l'amour et comprend la grande loi de la nature.

Y. S.

La princesse, tout de blanc vêtue, suit la goulette du Vêvi et, à travers bois, par une route étroite dont le schiste s'écaille sous ses talons, monte vers les grands chênes qui dominent le « Tienne de la Pierrerie » et à la ramure desquels, au bon temps jadis, la justice des seigneurs d'Aygremont branchait les malandrins, les vributtiers et les « chauffeurs ». Aujourd'hui, sous leur dôme complaisant, les gars et les pastourelles du village s'en vont à la glanée, mais sur le sol, blanc encore d'une fine poussière d'os, il grappillent — assurent les gardes forestiers qui font leur tournée par là — plus de baisers frais que de glands mûrs.

C'est l'heure que Zoëte aime entre toutes, l'heure de liberté, l'heure évocatrice, l'heure voluptueuse du coucher du soleil. Et le soleil couchant, complice de maintes choses qu'on défend aux jeunes filles, et si artiste quand octobre lui permet de glisser ses pinceaux obliquement à travers les taillis, le soleil galant peint ce soir-là pour les yeux mordorés de la chanoinesse ingénue son plus joli tableau. Au premier plan, deux rangées de sapins, candélabres de verdure qui iraient s'effilant et se décolorant depuis leurs assises larges et presque noires jusqu'à la pointe aiguë, flexible et blonde du cierge supérieur. Entre leurs bras obliques, pour regarder aussi la dame qui passe, les buissons d'ormes, de noisetiers, de hêtres, de frênes, de bouleaux poussent en désordre leurs rameaux vert pâle, beige, bronzés, orangés, gris argent.

Et soudain, au-dessus des tiges supérieures des sapins, de ces tiges qui pointent et qui tanguent sous la brise, les têtes feuillues des grands chênes prennent la teinte du cuivre rouge en fusion; elles flambent comme si tous les cierges des candélabres, à force de s'étirer vers le ciel, avaient pris feu aux derniers rayons du soleil et incendiaient la forêt...

Zoëte s'est étendue dans la bruyère sèche, sous le plus vieux des chênes.

Alors le vent s'éleva. En face d'elle, sur l'azur très doux, le feuillage léger d'un peuplier semblait une nuée de papillons d'or aux ailes bruissantes, abattus sur le fin squelette d'un arbre. Quelques rameaux, déjà dénudés, brodaient un réseau de dentelle noire sur un fond de satin bleu. Tout l'arbre palpitait, battait des ailes...

Adossée au chêne, la tête renversée contre le tronc, la promeneuse regardait, au-dessus d'elle, l'ossature du géant, brune, robuste et courbe. Les branches se tordaient, s'étendaient horizontales; d'autres moins puissantes, qui se dédoublaient, se divisaient encore, devenaient fines, puis, de plus en plus ténues, se perdaient dans les touffes froufroutantes des feuilles rouillées. Et le soleil jouait dans ces touffes, les éclairait à rebours, venait se poser sur les lèvres de Zoëte.

Et Zoëte rêvait au baiser ignoré. Toute la nature collaborait avec l'astre coupable. Nulle créature ne s'endormait seule dans les couchettes de feuillage et de mousse...

La nuit vint. Elle éteignit le soleil, dont elle n'avait que faire. Une bécasse passa, rasant le sol et, bec en pointe, piqua dans la vallée brumeuse. Le merle siffla, annonçant le moment de l'affût. Et dans le cœur de Zoëte, nettement, distinctement, comme si la voix du Créateur même le lui eût crié dans le silence de la nature aux écoutes, dans le cœur de Zoëte, une chose se dégagea des brouillards du rêve, s'éleva claire comme le soleil, douce comme le crépuscule, harmonieuse comme le chant des oiseaux, tendre comme le frôlement des couples sous la ramée, une chose que Zoëte attendait sans le savoir et qui ne surprit qu'elle-même. Elle sut qu'elle aimait René d'Erval.

Au-dessus des préceptes institués par la civilisation, la famille, l'éducation, la tradition, plane une loi initiale, maîtresse de la destinée humaine. On peut tourner cette loi et même s'y soustraire : son joug ne s'en impose pas moins, doux à l'adepte, cruel au révolté. Oui, c'était un de ses devoirs, cette tâche de continuer, même dans des conditions en apparence irréalisables, la race et la gloire de la maison d'Aygremont. Mais le souffle

qui depuis l'origine des choses rend fécondes la terre et les eaux, conduit toujours la jeunesse à la jeunesse, exige que la faiblesse de la femme s'appuie sur un bras robuste et qu'une postérité belle et saine assure l'avenir de l'humanité.

Sous les antiques chênes de la Pierrerie, au sein de la nature primitive, loin des villes et des compromis, l'amour primordial, simple et vrai, se révélait à la dernière descendante des ducs d'Aygremont. Et cette créature, pétrie de jeunesse, d'idéal, de candeur et de loyauté, y vit un devoir supérieur aux autres. Elle se leva, sa résolution était prise : « Puisque j'aime René, je dois être sa femme. Puisque René m'aime, il doit être mon mari. »

Dans cette fin de jour paisible, la chanoinesse ingénue s'en retourne vers Aygremont. Tom la suit à pas feutrés. En chien averti, il n'aboie point au bas du Tienne de la Pierrerie. Cependant, là, un braconnier est à l'affût.

— Quelle surprise, mademoiselle!

— Non, dit Zoëte, sincère, vous m'attendiez et je pense que, moi, j'espérais bien aussi vous rencontrer.

Elle le regarda, un peu désillusionnée. La nature s'était si généreusement mise en frais pour elle ce soir, qu'elle s'attendait presque à le voir surgir — lui — sous les traits du jeune dieu de la charmille, le front ceint de pampres avec, dans un pli de sa tunique, une moisson de raisin.

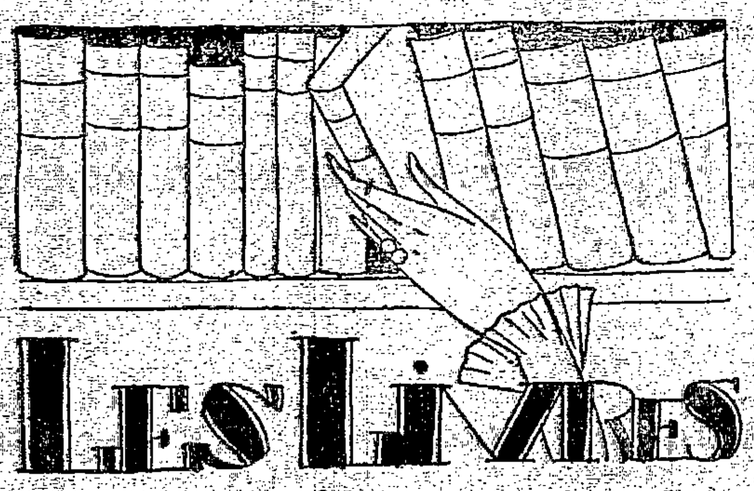
Ils marchent côte à côte, silencieux d'abord. Puis René parle. Il parle bien. Oh! si l'abbé Bonheur entendait! Au creux de la goulette du Vêvi, — le sentier y est étroit et le schiste si glissant, — les voilà la main dans la main, la plus grande serrant très fort la plus petite. Oh ! si tante Loulou voyait !

Zoëte, émue, baisse les yeux. Un dernier combat se livre entre ses doctrines anciennes et la révélation d'un culte nouveau. Mais qui n'aurait foi en la religion d'amour prêchée par un prédicateur tellement éloquent, sous les voûtes d'une forêt qu'octobre illumine de ses clartés mourantes en faisant chanter vêpres à la brise dans les grandes orgues de la futaie? Et s'il est disert en amour, il discourt presque aussi bien sur l'honneur et les traditions familiales. Il parle de l'attachement séculaire des d'Erval à la terre natale d'Aygremont. Il expose leur prospérité et leurs belles alliances actuelles. Il exprime son dévouement pour le duc et son désir — bien qu'indigne, — d'entrer dans sa si noble maison. Il esquive les sujets difficiles avec délicatesse, s'humilie avec élégance, se vante avec une bonhomie charmante et s'en excuse avec une grâce galamment insolente. Le descendant du fermier Derval! Fi donc! Qui a parlé de cela! C'est un aristocrate de crâne allure et la parole qu'il engage est bien d'un gentilhomme.

Au pied du perron seigneurial, il se découvre. Un peu plus grande que lui, parce qu'elle est debout sur la première marche moussue, la princesse prend congé de son cavalier. Genou en terre, il lui baise la main d'un baiser qui s'attarde.

Le vent souffle au visage les pétales roses des hortensias. Comme un large éventail pâle, dressé tout ouvert sur la terrasse sombre, le grand paon blanc fait la roue. Et, couchés sur leurs pattes repliées, tournant l'un vers l'autre leurs têtes moroses, les deux cerfs de bronze encadrent cette scène galante, que l'amour, nouveau Lancret, ébauche, au déclin d'un beau soir, sur le vieux seuil d'Aygremont...

Comtesse ***VAN DEN STEEN.***



Jean Stern

Mesdemoiselles Colombe, de la Comédie-Italienne

M. Jean Stern a fait revivre dans un volume plein de grâce et de goût les ombres légères des trois demoiselles Colombe. Elles s'appelaient, à vrai dire, Riggieri; l'aînée naquit en 1751, la seconde en 1754, la dernière en 1760. Toutes trois ont joué à la Comédie-Italienne, Je suis bien forcé de dire que le livre qui relate leurs exploits ne saurait être très édifiant, et j'en avertis les lectrices; mais il est bien amusant, et il fait connaître d'étranges originaux. M. Robert de Flers l'a fait précéder d'une charmante préface, dont je cite seulement cette définition du XVIIIe siècle :

« Le XVIIIe siècle échappe délicieusement aux définitions. Si l'on veut le juger d'un peu trop près ou d'un peu trop haut, il se dérobe. Il ne reconnaît qu'un tyran, et c'est sa liberté. Son esprit change, évolue, s'enthousiasme, s'éteint et glisse comme le reflet d'un fanal sur l'eau un soir de fête galante. Il se répand en promesses, en trahisons, en scandales, en repentirs, — en repentirs très brefs, il est vrai, et qui durent juste le temps qu'il faut pour appareiller vers de nouvelles aventures. Il n'aime pas les grandes routes. Il préfère les petits chemins. C'est un siècle divers, capricieux, insaisissable et qui demeure, si l'on peut dire, comme le péché de l'histoire. »

Revenons maintenant aux demoiselles Colombe. Je vous raconterai, en l'estompant un peu, ce que M. Jean Stern nous apprend de l'aînée, Marie-Catherine.

Les parents Riggieri vinrent de Venise à Paris pour faire fortune, à une date qui ne nous est pas donnée avec précision, mais qui doit être peu postérieure à 1760. Le père montrait dans les villages des animaux étrangers, et il jouait sur la mandoline des airs vénitiens. La jeune Marie-Catherine dansait la saltarelle ou la furlane.

On arriva à Paris. Riggieri obtint l'autorisation d'avoir sa loge à la foire Saint-Germain et à la foire Saint-Laurent. Enfin, avant que sa fille eût quinze ans, il la fit entrer à la Comédie-Italienne. Appartenir à l'un des trois théâtres royaux, Opéra, Comédie-Française, Comédie-Italienne,était une sauvegarde honorable contre les brutalités de la police. On tombait sous la juridiction des gentilshommes de la Chambre, avec qui il était des accommodements. Et au lieu de la Salpêtrière, on ne risquait que le For-l'Evêque.

Marie-Catherine, quand elle débuta en 1765 sous le gracieux pseudonyme de Mlle Colombe, « avait, dit M. Stern, une figure charmante, des cheveux blond cendré, de grands yeux d'une angélique douceur, une bouche voluptueuse, un corps souple et gracieux, rompu dès l'âge le plus tendre aux exercices chorégraphiques ». Nous avons pour garant de ce joli visage Fragonard lui-même, qui a peint souvent Marie-Catherine et qui l'a peut-être aimée. Bien plus tard, en 1790, quand le peintre se réfugie à Grasse, il exécute pour ses amis Maubert quatre dessus de porte qui sont la confession de sa vie : il y a *L'Amour Vainqueur*, qui est le symbole de sa jeunesse; il y a *L'Amour Folie*, c'est sa passion pour la Guimard; il y a *L'Amour poursuivant une Colombe*, et M. Stern veut que ce soit le souvenir de Marie-Catherine; enfin le dernier tableau, *L'Amour embrasant l'Univers*, ferait allusion à la passion de l'artiste vieillissant pour sa belle-sœur, Marguerite Girard.

La Comédie-Italienne jouait, en 1765, dans la vieille et vénérable salle de l'Hôtel de Bourgogne, là même où, un siècle plus tôt, avaient été créés les chefs-d'œuvre de Racine. Elle fut remise à neuf cette année même par Girault. Le fond des loges, qui était auparavant peint en marbre de brèche violette (est-ce sur ce fond vineux qu'il faut se représenter les spectateurs d'*Andromaque* et de *Phèdre?*), fut tendu de damas jaune, qui était plus avantageux aux femmes. La salle elle-même était peinte en marbre bleu veiné, avec des ornements d'or, des lyres, des rameaux de laurier et des branches de chêne.

Voilà donc où débute Mlle Colombe, et tout de suite elle fut très entourée. L'élu fut un jeune Irlandais, le comte de Massareene, qui, après avoir terminé ses études à Cambridge, avait débarqué à Paris dans cette même année 1765. Et les aventures de Massareene éclipsent de beaucoup celles de Mlle Colombe.

La paix avec l'Angleterre était signée depuis deux ans, et il y avait à Paris nombre d'Anglais menant la grande vie : M. de Come, milord Powerscourt, milord Eygremont, milord Byng, le chevalier Elchin, milord Albermale et tant d'autres. L'hôtel accoutumé où descendaient les insulaires de distinction, quand ils traversaient Paris, était l'hôtel du Parc-Royal, rue du Colombier. Il était tenu par un ancien valet de chambre du duc de Richelieu, Simonetti, qui savait les façons qu'il devait à ses hôtes. Il s'élançait au devant du voyageur, l'aidait à descendre de carrosse«en lui faisant force salutations et mille politesses; il le précédait ensuite, le corps courbé à demi, un flambeau à la main, jusqu'à son appartement et lui énumérait en chemin le nom de toutes les notabilités d'Angleterre qui avaient daigné habiter sous son toit ». — Nous connaissons ces détails par la curieuse brochure de Rutlidge,

publiée à Paris en 1776, et dont le titre en dit long : *La Quinzaine Anglaise à Paris, ou l'Art de s'y ruiner en peu de temps.*

Le comte de Massareene pratiqua cet art, et il y fut aidé non seulement par la charmante Mlle Colombe, mais par une bande d'aigrefins bien extraordinaires, qui avaient pour chef un certain Vidari. Ce Vidari, de son vrai nom Pellegrini, était né à Tripoli. Il vivait dans un mauvais garni de la rue de l'Hirondelle, avec une femme qu'il faisait passer pour la sienne, et un individu, qu'il donnait pour son ancien précepteur, et qu'il décorait du nom pompeux d'abbé Tripoliski. Ce Vidari se mit dans les bonnes grâces de Massareene, et il le mit dans une affaire admirable, qui était de son invention. Il prétendit avoir obtenu de l'amitié du pacha le droit de lever des sels à Tripoli. Il a pour clients les cantons suisses et divers pays d'Italie. Les traités sont signés, mais il faut les renouveler. Massareene fit les fonds, persuadé qu'il serait payé sur les bénéfices de l'entreprise. Il signa des billets que Vidari revendit à des hommes de paille, lesquels à l'échéance devinrent menaçants. Il y eut bientôt pour près de 400.000 livres de ces lettres de change. Massareene, le 10 août 1770, était mis en prison pour dettes au For-l'Evêque. Or notre Irlandais était naïf en affaires, mais obstiné. Il refusa toujours de payer des dettes qui étaient en effet pour une grande part l'effet d'une friponnerie. Il resta donc au For-l'Evêque, où il était le doyen des prisonniers, et où il menait joyeuse vie, puis à la Force. Il demeura ainsi prisonnier vingt ans, et ne fut délivré que par la Révolution. Il retourna en Angleterre, en enlevant la fille du gouverneur de la prison, Marie-Anne Barcier. Il l'épousa un mois plus tard. Elle était très belle, et elle tint son rang dans la meilleure société de Londres.

Quant à Mlle Colombe, elle avait donné au prisonnier un successeur, M. Vassal, qui lui offrit à Saint-Brice une charmante maison. Cette maison existe encore, et elle est presque intacte. Elle appartient à la célèbre romancière, Miss Edith Wharton.

Mlle Colombe ne mourut qu'en 1830, à l'âge de quatre-vingts ans, riche et paisible. Je ne dirai rien de ses deux sœurs, dont la vie n'est pas moins édifiante. Thérèse-Théodore, qui avait usurpé le nom d'aînée, quoiqu'elle fût née en 1754, fit en 1772 des débuts très brillants, et il semble qu'elle ait eu un vrai talent. Elle chanta avec beaucoup de succès, en 1775, *La Fausse Magie*, de Grétry ; elle y triomphait dans l'air : *Comme un éclair*. Un jour, un amateur arriva en retard et tout essoufflé dans une loge, en demandant vivement : « A-t-elle chanté *Comme un éclair?* — Non, monsieur, répondit Sophie Arnould, elle a chanté comme un cochon. »

HENRY BIDOU.

Voir plus loin, page 109, le Carnet des Livres

BONNES FEUILLES

« LES INSOMNIES »

Du nouveau recueil de poèmes que M. Maurice Rostand, l'auteur ardent et inspiré de La Gloire, *publie sous ce titre, nous détachons la pièce suivante :*

A UN POÈTE DE QUINZE ANS

Pour Gérald Devriès.

Ah ! toi qui veux écrire et donner à ta voix
Cette grande sourdine ardente,
Qui plane et qui gémit quand chantaient autrefois
Shakspeare, Virgile ou le Dante,

Toi dont le jeune émoi s'enivre du bonheur
De lire la nuit dans ta chambre,
Poète de quinze ans qui presse sur ton cœur
Les vers de la nuit de Décembre ?

Toi qui prévois ainsi qu'un monde étourdissant
Les beautés qui te restent neuves,
Et laisse les beaux vers descendre dans ton sang
Comme des vaisseaux sur un fleuve,

Toi qui prêtant l'oreille aux cris que la Beauté
Jette sur l'escalier des âges,
Pour la première fois entends Villon jeter
Le grand sanglot qui le ravage !

O toi qui délaissant la raquette en treillis
Et la pelouse où l'ombre joue,
Préfère à tous les jeux ce grand vol ébloui
Qui met de la fièvre à nos joues.

Préfère au clair témoin, à la mer, aux amis,
Au jeune été triste et flexible,
Le livre frémissant où le poète a mis
Son désespoir intraduisible.

Déjà ton cœur brûlant rythmé par le passé
S'élance vers les harmonies,
Et tu sens se poser sur ton front insensé
Le désir d'avoir du génie !

Tu rêves d'ajouter un chapitre vivant
A la légende pathétique,
Une vague à la mer, un coup de brise au vent,
Une musique à la musique !

Et tu cherches, brûlant petit fils de Sapho,
Tu cherches d'une âme inquiète
O Poète qui n'a que quinze ans, ce qu'il faut
Pour devenir un grand poète.

Tu demandes : « Faut-il capter dans l'air vivant
L'aile ardente des métaphores
Et les saisir ainsi qu'en son vol décevant
Un beau faisan que l'on perfore !..

» Faut-il des rythmes neufs qui tintent dans la nuit,
Des mots plus nouveaux que les autres ?...»
Et tu cours, à la fois, rayonnant comme un fruit
Et transporté comme un apôtre ..

Ce qu'il faut pour un jour être un de ces prénoms
Qui ne pourront plus disparaître,
Ce qu'il faut, pour être un de ces grands violons,
Le sais-tu, ô toi qui veux l'être ?

Ce qu'il faut pour qu'un soir la gloire au front calmé
Vienne pour couronner ta vie,
C'est avoir tant souffert, tant pleuré, tant aimé,
Qu'on n'en ait même plus envie !...

Si tu veux devenir un grand poète, il faut
Tant verser de larmes amères,
Tant souffrir, tant sentir d'inguérissables maux
Que cela même t'indiffère !...

Il faut avoir perdu jusqu'au goût du bonheur,
Jusqu'au souci de l'existence.
Il faut avoir connu des battements de cœur,
Plus irréguliers que des stances.

Il faut avoir senti des instants si cruels
Que l'âme à la mort se décide.
Car le lis dangereux qu'est un vers éternel
Se cueille au bord du suicide !

Il faut avoir compris que tout instant déçoit
Qu'on retombe de chaque cause,
Que rien ne mène à rien jamais. Maintenant sois
Un grand poète si tu l'oses !

Enfant qui pour saisir le livre a rejeté
La raquette au doré grillage,
Va. Pour te déchirer contre l'humanité
Qui te tend son filet sauvage,

Quitte le pré doré où la balle bondit,
Comme une minute de joie !
Cours. Voici le moment où le cœur s'enhardit
Jusqu'à vouloir être une proie.

Cours souffrir, cours aimer, cours apprendre en vivant
Toutes les blessures humaines ;
Tu t'en consoleras en composant des chants
Dont les avenirs se souviennent.

Et tu verras peut-être un jour dans l'avenir,
Éperdument éternisée,
La plainte de ton cœur survivre sans mourir,
A la douleur qui l'a causée !

MAURICE ROSTAND.

Nous sommes heureux de publier ce poème dont l'auteur vient de recevoir le prix Jacques Normand :

LE RETOUR

Le soleil était presque au ras de l'horizon,
Le crépuscule aux mains fraîches et caressantes
S'en allait dans les prés, les jardins et les sentes,
Voilé de mauve et récitant des oraisons.

C'était le même ciel, le même paysage
Qu'au temps béni de notre enfance à tous les deux,
Et voici que soudain, par l'étroit chemin creux,
Je vous vis revenir de votre long voyage.

Vers moi je vous voyais lentement approcher.
Vos vêtements, votre air d'ennui, votre fatigue
Vous faisaient ressembler à quelque enfant prodigue.
Un croissant fin montait derrière le clocher.

Le couchant vous baignait de sa rouge lumière,
Et moi, j'étais dans l'ombre grise du chemin.
Pourtant, vous m'aviez vue et me tendiez la main,
Mais je n'ai pas osé l'étreinte coutumière,

Car votre cœur au mien devait rester fermé,
Mais la femme toujours est la consolatrice.
Pénélope était là lorsque revint Ulysse.
Or, nulle ne guettait le retour bien-aimé.

Nulle femme n'allait, au seuil de votre porte,
Vous prendre dans ses bras et baiser vos cheveux ;
Nulle n'allait, de la tendresse dans les yeux,
Faire à nouveau briller votre jeunesse morte.

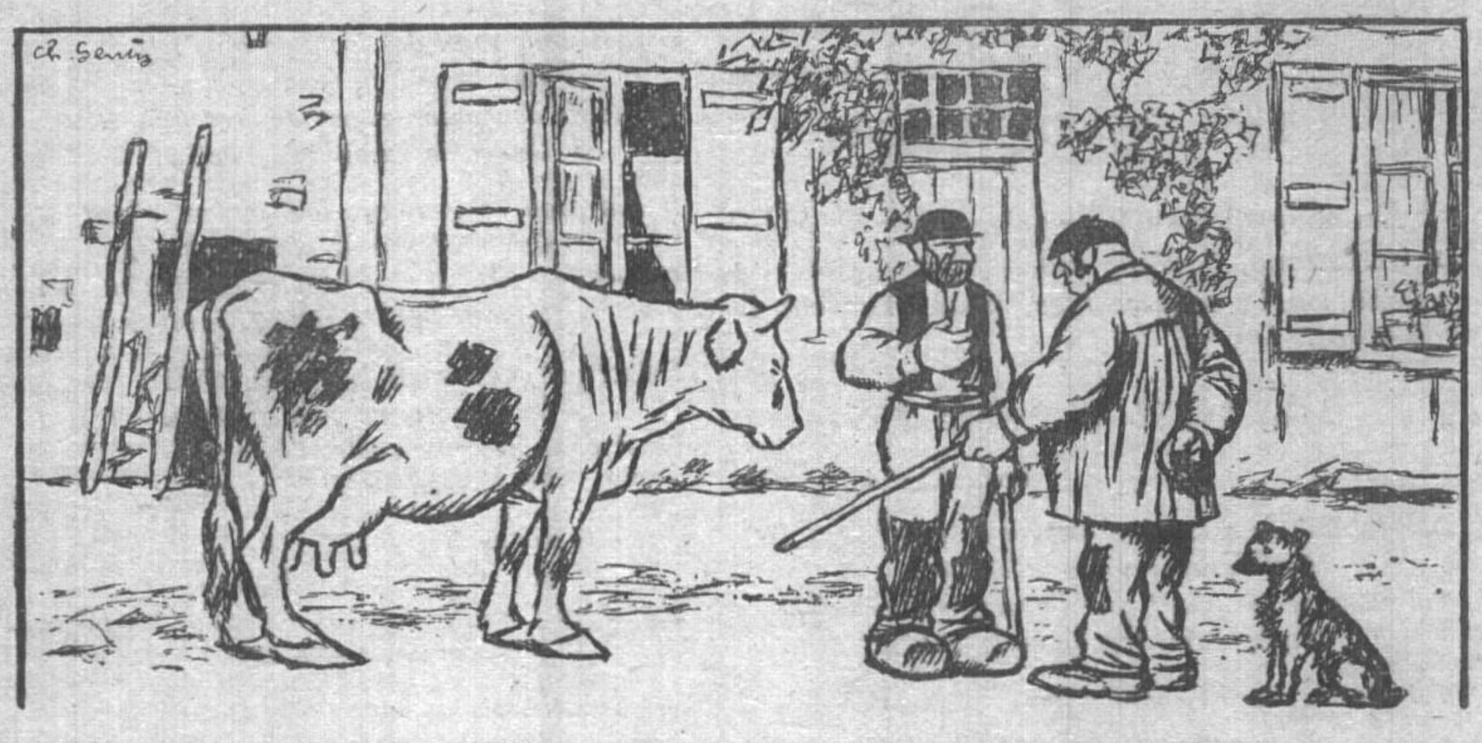
Je ne vous étais rien ; pourtant, j'aurais voulu
Rafraîchir de mes mains votre front et vos lèvres,
Calmer le souvenir des déprimantes fièvres
En berçant sur mon cœur ce cœur irrésolu,

Ecouter le récit des fautes et des peines,
Absoudre et consoler, puis, lente, à votre bras,
Revoir le cher pays qui vous accueillera,
Malgré le long exil de vos courses lointaines.

Voilà comment j'aurais fêté votre retour
Si j'étais votre fiancée ou votre épouse.
Même sans vous aimer, j'aurais été jalouse
De vous réconforter pour l'amour de l'Amour.

GENEVIÈVE DUHAMELET.

(Prix Jacques Normand, Société des Gens de Lettres.)



L'ONCLE BRETTE

POUR LE PARTAGE d'un peu de terre qu'ils avaient hérité tous deux de leur vieille mère, Françoise et Victor, le frère et la sœur, se vouèrent une haine éternelle.

A cette époque, Françoise avait quarante ans, et Victor cinquante.

Françoise, veuve d'un cultivateur, avait de lui deux fils : Simon, âgé de dix-huit ans, et François, qui allait accomplir son service militaire.

Au moment du litige, François prit fait et cause pour sa mère, discuta vivement avec l'oncle Victor Brette, lequel avait tort de s'acharner contre sa sœur. Simon, lui, ne se mêla de rien, songeant que l'oncle était riche et que, même pour se trouver en désaccord avec lui, il pouvait être prudent d'y mettre des formes.

L'oncle Brette, qui ne s'était jamais marié, trouvant qu'une femme ne valait la peine d'être nourrie que si elle valait son pesant en or, possédait, en effet, du bien au soleil, de la grasse et bonne terre normande, de l'argent chez son notaire et dans sa poche.

Il s'était enrichi dans le commerce des bestiaux, courant les foires coiffé d'une casquette à oreillettes, vêtu d'une longue blouse bleue qui tombait sur ses souliers à triple semelle. On connaissait partout son nez flaireur, ses petits yeux rusés, ses courts et drus favoris coupés sur les joues en pattes de lapin, ses larges oreilles rouges où brillaient des anneaux d'or. On s'habitua aussi à le voir, les dimanches et jours de fête, habillé comme un « monsieur », portant le chapeau melon et le pardessus de drap.

Après le procès que lui intenta sa sœur, et qu'il perdit, dégoûté du pays, l'oncle Brette vendit son bien, s'en alla habiter la ville voisine ; mais, avant de partir, au moment où la voiture chargée de ses meubles quittait le pavé du bourg, il décida de soulager son cœur gros de ressentiments, et il entra brusquement chez sa sœur à l'heure où la mère et les deux fils mangeaient la soupe.

— Regardez-moi bien une dernière fois, leur dit-il en s'avançant vers eux. Votre conduite indigne me fait fuir mon pays natal, et, je vous le jure bien par la Croix-Dieu, vous n'aurez pas un sou de moi, mort ou vivant... Je suis déjà vieux, et vous auriez pu avoir plus de déférence pour moi, toi, Françoise, et ton sacré chenapan de François ; mais vous ne verrez jamais la couleur de mes écus... C'est à Simon que je laisserai tout. Il sera riche pendant que vous crèverez de faim!

— On a des bras pour travailler et se nourrir, lui répondit avec dédain François ; on s'est passé de vous jusqu'à présent, on continuera...

— On verra! conclut le bonhomme, qui partit en faisant claquer la porte.

Pendant quinze ans, l'oncle Brette ne fit aucune apparition dans le pays. Chaque année, pour la Saint-Victor, Simon allait le voir, lui portait une bonne bouteille d'eau-de-vie de cidre, et dînait avec lui.

— Mieux vaut Simon qu'un autre, déclarait la mère ; Simon n'est pas méchant. A la mort de Brette, il partagera avec toi.

— Il pourra bien tout garder! répondait François. J'aime mieux manger mon pain sec que de gagner l'argent de l'oncle en lui faisant risette.

François se maria avec une femme courageuse et sérieuse à la besogne, ses enfants furent élevés en travailleurs.

— Allons ! doublons l'ouvrage, disait quelquefois François en riant. Vous savez que nous sommes deshérités par l'oncle Brette. Il faut que nous trouvions notre compte ailleurs!

Simon, lui, comptait chaque année :

— Une de moins pour l'oncle Brette!

— Une de moins pour toi aussi! répondait son frère.

Simon, qui était réputé dans le village pour être le seul héritier du vieux Brette, eut le choix parmi toutes les jeunesses du pays. Il ne voulut pas d'une paysanne, choisit une fille de commerçant qui faisait la demoiselle. Lui-même dédaigna la culture de la terre, estimant qu'il était inutile de se donner tant de mal quand, un jour prochain, il devait être si riche! Il achetait et revendait des chevaux en attendant la fortune. L'oncle Brette portait allégrement ses soixante-quinze ans, vivait de ses rentes, disait-on.

Il venait passer quelques jours, de temps à autre, chez son neveu Simon, choyé par lui, par sa femme, qui lui donnaient tout ce qu'ils avaient de meilleur, bien qu'ils fussent dans la gêne, ce qu'ils se seraient bien gardés d'avouer au bonhomme, qui changeait de figure chaque fois qu'on lui parlait d'argent.

— Vous aurez tout, mais quand je serai mort!

A quatre-vingt-cinq ans, l'oncle Brette, toujours sur pieds, avait encore bon œil et bonne dent.

Simon, à cinquante-cinq ans, n'était arrivé à rien, après avoir changé plusieurs fois de métier. Son impatience était grande, maintenant, devant le vieil oncle chevillé à la vie, qui inventait une nouvelle manière d'exercer sa bienfaisance aux dépens de son futur héritier.

Pour ne pas toucher à ses rentes, qu'il désirait lui léguer intactes, ne s'avisait-il pas d'emprunter à son neveu pour des achats urgents ? Le neveu se saignait aux quatre veines, anxieux de satisfaire le vieillard, vendait les lopins de terre que sa mère lui avait laissés, bref, tombait de jour en jour à la misère pendant que son frère François, acharné à la besogne, gouvernait une ferme dont les revenus augmentaient à chaque saison.

Lorsqu'il atteignit quatre-vingt-douze ans, l'oncle Brette commença à baisser, on sentit que sa fin était proche. Le neveu tenta de persuader l'oncle de venir mourir chez lui ; mais le nonagénaire se refusa obstinément à quitter sa maison, où, d'ailleurs, il se trouvait bien soigné par Benoîte, veuve de trente ans, prise depuis peu à son service.

Il rendit son souffle à l'inconnue et son corps à la terre l'année suivante.

Au lendemain de l'enterrement, l'héritier se présenta chez le notaire.

Le tabellion prononça l'arrêt :

— Vous et votre frère héritez à part égale, car votre oncle n'a pas fait de testament ; mais vos parts sont diminuées d'un capital placé à fonds perdus au bénéfice de Benoîte, et aussi, je dois vous le dire, d'un certain chiffre d'hypothèques et de dettes... Votre oncle, qui a vécu longtemps, vivait bien, et même trop bien, et il ne vous laisse pas grand'chose...

— Enfin!... Combien?...

— Je crois que, tous frais payés, vous recevrez chacun environ trois mille francs.

Simon s'en alla penaud.

— Tu hérites comme moi, alla-t-il dire à François, qui en rit de bon cœur, appuyé sur sa bêche de laboureur, et qui ne laissa pas continuer son frère :

— Tu as bien gagné ma part, je te l'abandonne!

GUSTAVE GEFFROY,
de l'Académie Goncourt.

(Dessins de CH. GENTY.)

XAVIER

ou les Entretiens sur la Grammaire française

V (*)

— *Suite* —

MON cher Xavier, dis-je, n'avez-vous point lu quelque part qu'on ne pense qu'avec le secours des mots?

— Je n'ai guère lu, me répondit-il, mais est-il besoin de l'avoir lu? Cela va de soi... Evidemment!... Je n'y avais même jamais songé... Mais plus j'y réfléchis, plus je vois que penser un objet, c'est penser le mot qui le désigne.

— N'est-ce que cela? Et avez-vous l'imagination si pauvre, la tête si algébrique?

— Vous m'injuriez! Je ne comprends rien à l'algèbre et j'ai beaucoup d'imagination.

— Je m'en doute. J'ai donc lieu de croire que, si vous pensez, par exemple, à une auto, vous avez en tête autre chose que ce mot technique : vous y avez une image. Vous vous représentez une véritable voiture qui monte en troisième vitesse l'avenue des Champs-Elysées ou qui fait du cent vingt à l'heure sur la route nationale.

— Quelle voiture? dit Xavier d'un ton moqueur.

— Comment, quelle voiture?

— Oui. Une Renault, une Rolls-Royce ou une Voisin?

— Je ne vous entends pas bien.

— Je veux dire que, si je pense à une Renault, j'ai peut-être dans l'esprit, en plus du nom, l'image, assez vague, d'une Renault, et de même l'image d'une Rolls-Royce si je pense à une Rolls-Royce, ou d'une Voisin si je pense à une Voisin. Mais si je pense à une auto en général?

— Je vois que vous êtes capable de réflexion et je vous en fais compliment; mais nous n'étudions pas la philosophie, nous n'étudions que l'humble grammaire : ce n'est donc pas le lieu d'esquisser une théorie de la connaissance et des idées générales.

— J'avais tort, dit Xavier. Pardonnez-moi. Je vais répondre à la question que vous m'avez posée, sans prendre la tangente.

Il sourit malicieusement.

— Je crois, dit-il, que je vais très bien y répondre... Oh! j'ai oublié d'être bête... Voilà... Ou plutôt, voici... Quand je rêve à une auto..., que ce soit une Renault, une Rolls-Royce ou une Voisin..., vous m'entendez : quand je *rêve*..., je la vois comme je vous vois..., ensemble et détail..., et non seulement elle, mais tout le décor alentour : des arbres, des personnages... Même, j'invente des scènes, des péripéties..., comme les enfants qui demandent pour leurs étrennes un chemin de fer avec accident... Quand je *pense*..., ça va trop vite. Si les images se présentent encore à moi, mes yeux n'en savent rien. Elles filent et elles se brouillent comme à la portière d'un express. Je dis « auto », et je ne vois pas l'auto. Je parle des six ou des huit cylindres, croyez-vous que je voie le bloc? Et qu'est-ce que vous voulez que je voie quand je pense aux quarante chevaux?

— Vous ne vous flattiez pas, dis-je, mon cher Xavier : il était difficile de mieux répondre. Voilà donc un premier point acquis. Vous ne pensez — lorsque vous pensez tout de bon — qu'avec des mots, c'est-à-dire, en dépit de votre horreur de l'algèbre, avec des signes... Mais, dites-moi, pensez-vous jamais un objet, ou son nom (puisque les deux se confondent), isolément?

— Je n'entends pas bien.

— Je veux dire : pensez-vous jamais à une automobile (je m'en tiens à notre exemple) sans rien considérer qu'elle-même et comme si elle était, au regard de votre esprit, momentanément affranchie de toute relation avec le reste du monde; de telle sorte que le mot « automobile » suffise à exprimer toute votre pensée? Ou plutôt ne vous sentez-vous point forcé, dès que le hasard vous suggère cette image et ce nom, de penser soit aux caractéristiques de l'automobile, soit aux rapports qu'elle soutient avec vous-même ou avec d'autres personnes; de telle sorte que, pour exprimer votre pensée, il ne vous suffit plus d'un mot, mais il vous faut une phrase entière et articulée?

— Cette fois, je crois vous comprendre! s'écria Xavier. Voilà encore une chose à laquelle je n'avais point songé et qui me semble évidente. Il est clair que je ne pense pas à une automobile : je pense qu'elle a quatre, six ou huit cylindres, qu'elle est rapide ou que c'est un clou; j'envie celui qui la possède et je pense que je voudrais bien être à sa place.

— En d'autres termes, dis-je, aucune idée n'est l'idée d'un objet nu; toute idée est celle d'un attribut ou d'une relation, et ce n'est pas assez de dire que nous ne pensons qu'avec le secours des mots, car nous ne pouvons penser qu'avec le secours de formules plus complexes, qui sont appelées phrases ou propositions... Ne sentez-vous pas la différence qu'il y a entre les deux?

— Pas du tout.

— Si je vous le demande, c'est que déjà vous m'avez répondu implicitement ; donc, vous le savez.

— Sans le savoir.

— « Phrase » est plutôt un terme de grammaire et « proposition » un terme de logique. La proposition est l'énoncé d'un jugement; elle se compose essentiellement d'un sujet, d'un verbe et d'un attribut. Quand vous dites : « Cette automobile est rapide », vous faites une proposition; quand vous dites : « Xavier de Marais a un goût singulier pour les Rolls-Royce, et il envie le maréchal Joffre qui en a trois à son service », c'est toute une phrase, et qui a même plusieurs membres...

M. Lancelot, qui depuis quelques minutes donnait des signes d'agitation, ne put se tenir de m'interrompre et me dit :

— Mais, monsieur, vous ne vous contentez plus de mettre la charrue devant les bœufs, et vous semblez résolu d'aller plus vite que les violons!

Je répondis, sans me troubler :

— Monsieur, tel est, en effet, mon dessein. Maintenant que j'ai tracé d'une main ferme le cadre du discours, je vais montrer à Xavier comment chacune des parties du discours y prend place et y remplit sa fonction. Je les passerai toutes en revue avec une rapidité si admirable que je compte épuiser cette matière avant ce soir. Je ne réserverai pour demain et les jours suivants que le verbe, qui mérite une étude particulière, et quelques remarques ou commentaires indispensables.

— Monsieur, faites comme il vous plaira, dit M. Lancelot : je m'en lave les mains.

— Mais, dit Xavier, vous serez bien aise qu'il gagne votre pari.

Je voulus ménager le temps et je commençai tout aussitôt.

— Xavier, fis-je, vous venez de me dire que toute pensée qui se présente à notre esprit s'offre à lui traduite par une formule appelée phrase ou proposition. M'accorderez-vous encore que « penser », c'est penser quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un, et qu'on ne saurait parler sans dire également quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un?

— Dame! répondit Xavier. A moins de parler pour ne rien dire.

— Devinez-vous comment s'appelle la chose ou la personne de qui l'on parle?

— Puisque cette chose ou cette personne est le sujet de la pensée ou de la conversation, j'imagine qu'elle est aussi le sujet de la phrase.

— Fort bien. Que peut-on avoir à dire d'une chose ou d'une personne?... Vous le savez certainement, mais je vais vous aider un peu. N'est-ce point tantôt ce qu'elle est, tantôt ce qu'elle fait, si elle agit sur une autre chose ou une autre personne, ou ce qu'elle souffre, si c'est une autre chose ou une autre personne qui agit sur elle?

— Vous ne vous êtes pas trompé, je le savais, mais je ne l'aurais pas tourné si bien.

— Nous tenons ici tous les éléments du discours. La personne ou la chose qui est ou qui agit est donc le sujet. La personne ou la chose sur qui l'on exerce une action...

— Est le régime, dit Xavier.

— Ou le complément, dis-je. Il faut atta-

(*) Voir *Les Annales* depuis le 3 juin 1923.

Copyright by Abel Hermant 1923.

cher peu d'importance à ces vocables techniques; ils ne sont pas meilleurs, mais aussi mauvais les uns que les autres, et le tout est de s'entendre. J'ai reçu de nombreuses lettres d'injures, parce que, fidèle aux habitudes de mon enfance, je m'obstinais à parler de verbes actifs ou neutres, quand la mode nouvelle est, paraît-il, de les appeler transitifs ou intransitifs; mais ce qui est grave, ce n'est point d'appeler neutre un verbe intransitif, c'est de prendre pour actif un verbe neutre; par exemple, de dire : « Ce peintre a réussi son tableau. »

— Pourquoi ne le dirait-on pas?

— Parce que *réussir* est neutre ou intransitif et que l'on ne réussit pas quelque chose, mais que l'on y réussit. De même quand je vous fais de justes reproches, ne dites pas que je vous invective, mais que j'invective contre vous. Diderot (qui n'était pas moins un grand bonhomme) est le premier qui ait fait ce solécisme par écrit... Mais si je me lance sur les verbes, nous sommes perdus. Vous sentez que le verbe, qui est le mot le plus essentiel de la phrase, mérite un entretien particulier; nous le garderons pour demain. Revenons au sujet, à l'attribut et au régime, et ne quittons cette matière qu'après l'avoir épuisée.

— Vous ne comptez pas, interrompit M. Lancelot, l'épuiser aujourd'hui?

— Si, monsieur.

— C'est une plaisanterie!

— Non, dis-je, mais c'est un jeu. La grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement. Vous savez bien que l'art est un jeu. Donc, la grammaire est un jeu.

— Dépêchons-nous, dit Xavier, qui avait le sentiment de battre un record, et qui tâtait son chronomètre dans son gousset.

— Quand vous souhaitez, lui dis-je, désigner les personnes ou les choses, comment les appelez-vous?

— Dame! par leur nom!

— D'où il suit que le sujet et le régime sont ordinairement des noms ou substantifs.

— Pourquoi dites-vous : « ordinairement »?

— Parce que, si vous écrivez, par exemple, *se repentir est noble*, le sujet, *se repentir*, est l'infinitif d'un verbe.

— Mais, dit Xavier, je le prends alors pour nom!

— Vous le prenez *substantivement*. Votre réponse est judicieuse, et il y a, au surplus, fort peu de différence entre un infinitif et un nom... N'y a-t-il pas deux sortes de noms?

— Oui, ceux des personnes et ceux des choses, les noms propres et les noms communs.

— Qu'appelez-vous le genre?... Attendez, j'aime mieux vous le dire.

— Oui, nous sommes pressés.

— Le genre est, en grammaire, ce qu'est le sexe dans la nature, sauf que certaines langues, la nôtre notamment, donnent un sexe ou un genre aux objets inanimés.

— Je me souviens, dit Xavier, que cet usage scandalisait ma maîtresse d'anglais.

— Qu'aurait-elle dit des langues anciennes, qui ont un troisième genre, le neutre, et qui, au lieu de ranger tous les noms de choses dans cette catégorie, les font les uns masculins, les autres féminins? Sans compter qu'elles donnent des formes neutres à des noms propres de femmes. Il y a, dans l'*Audrienne* de Térence, une jeune fille nommé Glycérium. C'est, d'ailleurs, un personnage muet.

— Monsieur, me dit M. Lancelot, c'est une étrange façon de ménager le temps que de courir la poste quand vous allez par hasard droit devant vous, mais de prendre tous les chemins de traverse qui s'offrent à droite ou à gauche, et de vous y attarder.

— Bien, dis-je. Je reviens à la grand'route, et je vous jure qu'en effet je ne traînerai point sur les genres. Que devons-nous apprendre à Xavier, et que doit savoir là-dessus un honnête homme? Que certains noms sont toujours masculins, d'autres toujours féminins, et que d'autres ont les deux genres moyennant une légère modification de leur désinence; que cousin fait cousine, que la femelle du lion est la lionne, celle de l'épicier est l'épicière, et la voyageuse est la compagne du voyageur; que *demandeur* et *défendeur* font au féminin *demanderesse* et *défenderesse*; que *chasseur* fait *chasseresse* et qu'on dit une *chanteuse* de music-hall, mais une *cantatrice* d'opéra. Ce ne sont point, à proprement parler, des règles, mais des fantaisies de l'usage que l'usage seul peut enseigner; quand on a un doute, il faut chercher le mot dans le dictionnaire.

— Monsieur, fit M. Lancelot, Voltaire, ai-je besoin de vous le dire? n'est pas mon auteur de chevet, quoique j'apprécie hautement la qualité française de sa langue. J'ai lu cependant l'un de ses petits contes, intitulé *Jeannot et Colin*. Quand les Jeannot deviennent de la Jeannotière, ils donnent à leur fils un gouverneur qui se défend de lui montrer, comme ces bons parents le souhaiteraient, « un peu de géographie ». — « A quoi cela lui servira-t-il? répond le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? » Vous me rappelez, pardonnez-moi, le gouverneur de Jeannot. Enseignons-nous, oui ou non, la grammaire à Xavier? Je maintiens que nous ne la lui enseignons pas, si nous nous bornons à lui dire que les auteurs des dictionnaires la savent bien.

— C'est en effet, monsieur, ce que j'ai l'air de lui dire. Je ne lui ai pas moins dit explicitement (encore que par prétérition) tout l'essentiel concernant le genre des substantifs. Je passe au nombre.

— Quoi, monsieur, déjà? fit M. Lancelot comme à regret.

Mais je ne l'écoutais plus :

— Je pense, dis-je à Xavier, n'avoir pas besoin de vous apprendre que les objets ainsi que les personnes ou les êtres animés peuvent tantôt être considérés séparément, et tantôt vont par deux ou davantage. Les substantifs qui les désignent doivent donc tantôt être mis au singulier, tantôt être mis au pluriel. Il va de soi que certains noms ne peuvent être employés qu'au singulier : vous avez de la modestie, mais, comme disait à peu près Napoléon, vous n'en avez pas assez pour en avoir deux ou plusieurs. D'autres ne peuvent être employés qu'au pluriel; vous avez peut-être visité *les catacombes*, vous avez été tenu sur *les fonts baptismaux*, je pense que vous allez *aux vêpres*...

— Et *à la messe*, dit Xavier.

— Je ne jurerais pas, dis-je, que vous n'avez pas peur dans *les ténèbres* et que vous ne chantez pas pour vous rassurer.

— Non, monsieur, je ne chante pas dans *l'obscurité*, mais je chante en faisant *ma toilette*, comme tous les jeunes garçons qui se portent bien.

Je poursuivis :

— En français, la marque du pluriel est ordinairement un *s* que l'on place au bout du nom. Il est cependant sept mots, dont la désinence est en *ou*, qui prennent un *x*.

— *Bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou* et *pou!* s'écria Xavier tout d'une haleine.

— Vous voyez bien, monsieur, qu'il sait tout, dis-je à M. Lancelot... Les noms dont le singulier est en *al* ont le pluriel en *aux*.

— Le cheval, les chevaux, dit Xavier.

— De même les noms en *ail* : travail, travaux. Cependant, vous devez dire les gouvernails et les éventails; vous devez dire les bals, les carnavals et les chacals. Quand vous parlez de vos ancêtres et qu'au lieu d'ancêtre vous employez le mot aïeul au pluriel, comment dites-vous?

— Mes aïeux.

— Et quand vous parlez de vos deux grands-pères, le paternel et le maternel?

— Je dis : mes grands-pères.

— Vous dites : mes deux aïeuls. Quand vous priez, vous dites *Notre père qui êtes aux cieux*, mais si jamais vous faites de la critique d'art, vous écrirez : « *Les ciels* de ce peintre sont d'une pâte admirable. » Vous avez failli perdre un œil à la guerre. Grâce à Dieu, on l'a sauvé, et vous avez toujours vos deux yeux... Voilà, c'est tout.

— Comment, tout? gémit M. Lancelot. Et le pluriel des noms composés? Les *basses-cours* et les *terre-pleins*? Les *hôtels-Dieu*, les *bains-marie*, et les *appuis-main*? Les *pot-au-feu*, les *coq-à-l'âne*, les *tête-à-tête*? Les fruits *à pépins*, et les fruits *à noyau*? Et la question si délicate de savoir si l'on doit écrire confiture de *groseille* ou confiture de *groseilles*?

— Monsieur, dis-je, cette question si délicate me semble oiseuse et je suis, pour une fois, du même avis que ce ministre de l'Instruction Publique dont je veux taire le nom.

J'ajoutai, pressant encore mon débit, qu'il nous restait à peine deux minutes avant le déjeuner et que je ne voulais pas les perdre.

— J'en veux, dis-je, profiter pour faire un grand plaisir à Xavier et à vous-même. Vous m'avez signifié hier soir, et lui-même ce matin, qu'il fallait dès le début, ou au cours de la leçon d'aujourd'hui, prononcer cette formule sacramentelle : « L'article est un petit mot que l'on place devant un nom, pour marquer que ce nom est pris dans un sens déterminé. » Vous ne nierez, j'espère, ni l'un ni l'autre que je vous ai maintenant donné à tous deux satisfaction. Je conviens d'ailleurs que ce petit mot est bien utile et que les langues où il fait défaut n'ont pas la même clarté que la nôtre. Je rappellerai à Xavier que l'article se met naturellement au même genre et au même nombre que le nom ; que devant une voyelle ou un *h* muet, l'*e* de *le*, l'*a* de *la* s'élident et sont remplacés par une apostrophe; que l'on dit *du* pour *de le*, *au* pour *à le*, et au pluriel, *des* et *aux* ; que certains noms propres de la géographie prennent l'article, d'autres point; que l'article, devant le nom d'une comédienne ou d'une cantatrice, est une politesse, et une grossièreté devant le nom d'une femme sans profession ; qu'enfin, les Italiens mettent l'article devant le nom de famille, ne le mettent point devant le nom de baptême, et que l'on peut, si l'on veut, dire le Sanzio ou l'Alighieri, mais que c'est une

marque ridicule de pédanterie et d'ignorance de dire le Raphaël ou le Dante... Vous ne me tirerez pas une syllabe de plus; car je vois que l'omelette au fromage est sur la table, et ce serait un péché mortel de la faire attendre.

(A suivre.) **ABEL HERMANT.**

LA SEMAINE RIMÉE

CHARBONS

« Nous ne manquerons pas de charbon cet hiver. »
(LES JOURNAUX.)

Nonobstant la chaude saison
Aux claires élégances,
Un point noir gâtait l'horizon
Des dames en vacances.
En vain les couchants à la Ziem
Et les ciels d'aquarelles
Leur conseillaient : « *Carpe diem !...*
Les soucis, les querelles
Doivent fondre en vos cœurs ainsi
Que le flot sur la grève ;
Goûtez donc les douceurs ici
Du repos et du rêve !... »
A l'avenir montrant le poing,
Le front sombre et l'œil cave,
Beaucoup geignaient de n'avoir point
De charbon dans leur cave ;
A Biarritz, Luchon, Cauterets,
Devant tel joli site,
Elles parlaient de coterets,
De boulets, d'anthracite,
Et commandaient du tout-venant
Ou bien de la briquette
Aux fournisseurs, se souvenant
Que l'âpre hiver nous guette.
Elles lâchaient leur piano,
Songeant à d'autres notes ;
Voulant des tête-de-moineau,
Ces têtes de linottes !...

Or voici, d'après les journaux,
Leurs craintes terminées :
Elles garniront leurs fourneaux
Comme leurs cheminées :
De la Ruhr on tire par jour
Sept mille cinq cent tonnes !...
Cependant (c'est un motif pour,
Lecteur, que tu t'étonnes)
La tonne, aux bénefs superflus,
Ici comme en Belgique,
On la paiera cent francs de plus...
Est-ce beau, la logique ?...
Du moins pour les Boches vaseux
C'est la grande navrance :
Charbonniers sont maîtres chez eux,
(Les charbonniers de France.)

Et vous, prévoyantes fourmis
Par une angoisse étreintes
Voilà vos soucis endormis ;
Apaisant toutes craintes,
D'air pur et de libre gaieté
Contentez vos fringales,
Et chantez gaîment tout l'été
Avecque les cigales !...

HUGUES DELORME.

DE MA FENÊTRE

LA COMÉDIE DES EAUX MINÉRALES

VOICI revenue la saison dite « des Eaux ». Elle correspond paradoxalement à la période estivale de sécheresse. C'est le moment où les gens bien portants s'intéressent plus particulièrement à leur santé, et accordent un peu plus d'attention au jeu d'organes auxquels (si j'ose dire) ils ne songent pas à adresser la parole pendant tout le reste de l'année.

En dehors des malades caractérisés, et qui ont leurs raisons, beaucoup de gens ignorent, d'octobre à juillet, qu'ils ont un estomac, un foie et des reins, entre autres accessoires. Durant cette période, ils n'ont conscience que d'un torse dans lequel il se passe quelque chose, quelque chose de vague et de normal : c'est tout. C'est juillet qui les ramène aux précisions anatomiques, et si aucune raison péremptoire de convenances familiales ou mobilières ne les pousse au moment des vacances vers un endroit déterminé, ils décident d'aller aux Eaux. C'est si commode : cela supprime l'ennui des choix géographiques et la discussion inévitable sur les mérites respectifs de la mer et de la montagne.

Les malades par persuasion — mettons que c'est un couple — s'en vont donc avec leurs idées préconçues et leur bonne mine chez leur médecin, et le dialogue suivant s'engage — à quelques variantes près :

— Bonjour, docteur. Nous venons, ma femme et moi, vous faire une petite visite avant de partir en vacances.

— C'est gentil. Et où allez-vous?

— Nous venons vous le demander, docteur.

— Mais je n'ai pas de maison à louer dans un petit trou très cher!

— Une maison, c'est possible, mais à défaut de maison vous avez sûrement à louer... une bonne eau minérale ?

— Ah! Vous voulez aller aux Eaux? Pourquoi faire?

— Pour soigner nos maladies.

— Quelles maladies?

— Celles que vous allez nous découvrir.

— De quoi souffrez-vous?

— D'une grande irrésolution, docteur : la mer m'ennuie et la campagne assomme ma femme; il nous faut un troisième point de direction.

— Alors, en effet, les Eaux s'imposent.

— Mais quelles Eaux, docteur?

— Cela va dépendre de plusieurs choses.

— Lesquelles, docteur?

— Voyons, procédons par élimination... Primo, y a-t-il une ligne de chemin de fer sur laquelle vous puissiez obtenir le parcours gratuit, voire le demi-tarif?

— Non, docteur... Nous n'avons aucunes relations en quelque sorte *ferroviaires*. Dans les chemins de fer comme au théâtre nous sommes parmi les originaux qui paient leurs places... Oui, nous payons partout...

— C'est impayable!

— C'est comme cela. Nous en avons bien un peu honte, mais qu'y faire?

— Passons. Aimez-vous les eaux qui ont un goût ou celles qui n'en ont pas?

— Moi, j'aime assez celles qui sentent quelque chose, fût-ce l'œuf pourri; mais ma femme préfère celles qui sentent l'œuf frais, c'est-à-dire à peu près rien.

— Bon. Et, dans votre ménage, c'est le goût duquel des deux qui l'emporte?

— Le goût de Madame, naturellement..., comme dans la plupart des ménages.

— Qu'est-ce que vous diriez alors de Laflotte-les-Bains?

— Oh! impossible, docteur. C'est là que vont nos amis les Lengliné, et nous ne tenons pas à les rencontrer. On se voit tout l'hiver à Paris; c'est bien assez.

— Alors que penseriez-vous de Bonne-Eau-Bézève?

— Plutôt. C'est justement là que vont les de Galimois... Vous savez bien, le comte et la comtesse de Galimois, dont le salon est si fermé, et qui vous regardent toujours du haut de leur particule... Nous les rencontrons chez les Frémeuil, mais ils n'ont jamais l'air de nous voir... Peut-être ferions-nous connaissance plus ample là-bas... Peut-être seraient-ils moins fiers... On se lie si facilement autour du robinet d'une buvette.

— Oui. Aux Eaux, comme de juste, on est plus coulant.

— Et rien ne facilite l'intimité comme la rencontre quotidienne en caleçon de bain au bord d'une piscine.

— Hé bien, il n'y a pas à hésiter : allez à Bonne-Eau-Bézève... Je vais vous donner un mot pour le docteur Filippeau... Cela vous fera toujours une relation... et un salon..., un salon pour attendre... (*Il écrit le mot.*) Là, voilà qui est fait... Maintenant, je vais vous examiner pour la forme... (*Il commence à examiner, à ausculter, à palper la dame.*) Est-ce que ça vous fait mal quand j'appuie là, sur votre foie?

— Non, docteur... C'est sans doute que je n'ai rien, n'est-ce pas?

— Pas du tout : c'est parce que je n'appuie pas assez fort... Attendez...

— Ah! oui, maintenant je sens, ça me fait mal.

— Vous avez le foie un peu gros.

— Tu vois, Frédéric, j'ai le foie un peu gros... Il ne faut pas que tu me fasses faire de la bile... N'est-ce pas docteur?... Dites-lui qu'il ne faut pas qu'il m'agace, qu'il me contrarie... C'est sûrement quelque chose de conjugal!

— Conjugal?

— Oui, les médecins parlent toujours de choses conjugales...

— Congénitales... Cela n'a aucun rapport.

— Alors le traitement de Bonne-Eau-Bézève?...

— Vous ramènera votre foie au point.

— Pas au point de côté, j'espère!

— Délicieux!... Et vous, cher monsieur; voyons un peu... Est-ce que je vous fais mal en appuyant là?... Non?... Et comme ça?... Non plus?... Il faut pourtant que j'aie le dernier... (*Il appuie de toutes ses forces.*)

— Aïe! Oui... Comme ça vous me faites mal... Mais pas énormément...

— Ça suffit, cependant... Vous avez, vous, le foie légèrement atrophié.

— Mélanie, tu entends? J'ai le foie légèrement atrophié... Docteur, dites donc à ma femme qu'elle ne me fasse plus faire autant de bile... Qu'elle ne m'asticote pas à propos de tout!

— Que cette consultation soit donc, monsieur et madame, le prétexte d'un début de concessions réciproques, et, si vous me permettez une innocente plaisanterie, puisque vous avez tous les deux le même organe endommagé, avant de vous quereller reprenez-vous-y à deux fois! (*Il rit, tout seul bien entendu.*)

— Bonne-Eau-Bézève, qui est salutaire pour les foies hypertrophiés, est bon aussi pour les foies atrophiés?

— Il arrangera tout cela.

— Ce sont, en effet, des eaux bien arrangeantes, docteur, si en même temps elles réduisent les foies orgueilleux et dilatent les foies modestes.

— Beaucoup d'eaux minérales sont, si j'ose ainsi m'exprimer, à double tranchant. Et il est bien heureux qu'il en soit ainsi parce que c'est cette faculté de s'adapter aux cas les plus diamétralement opposés qui permet à l'autre...

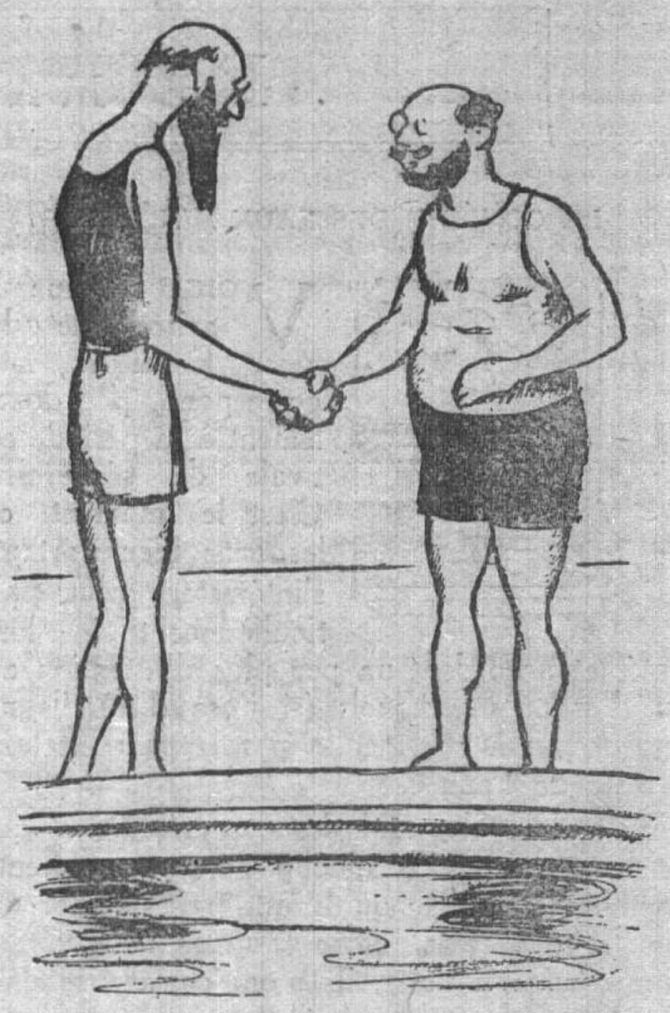
— L'autre quoi?

— L'autre faculté, la Faculté de Médecine, d'envoyer dans les mêmes villes les familles au complet. Sans cette merveilleuse adaptation, le retour de l'été serait pour la plupart des familles le signal d'un regrettable et immoral éparpillement aux quatre coins du royaume des stations thermales... Le même Dieu ayant créé les dites stations thermales et la famille, base de la société civilisée, n'a pas voulu que les sources fussent des sources de divisions... Allez donc en toute confiance aux Eaux de Bonne-Eau-Bézève; elles sont souveraines, et la nature a des ressources infinies...

— Elle a bien de la chance par ces temps de vie chère!

— Par exemple, allez-y avec la conviction que vous allez guérir. C'est nous qui soignons, mais...

— Mais c'est la foi qui sauve!



— Il y a quelque chose de vrai, cependant n'exagérons rien. La foi, c'est le pansement moral seulement... C'est notre assistant délégué. Celui qui vous tient le cerveau pendant que le remède, potion ou boisson, opère... Ah! j'oubliais : il faut vous peser en arrivant et en partant, et cela, minutieusement, exactement.

— Soyez tranquille, docteur, je poserai à côté de la balance mon parapluie, mon sac à main...

— Et moi ma montre et ma monnaie...

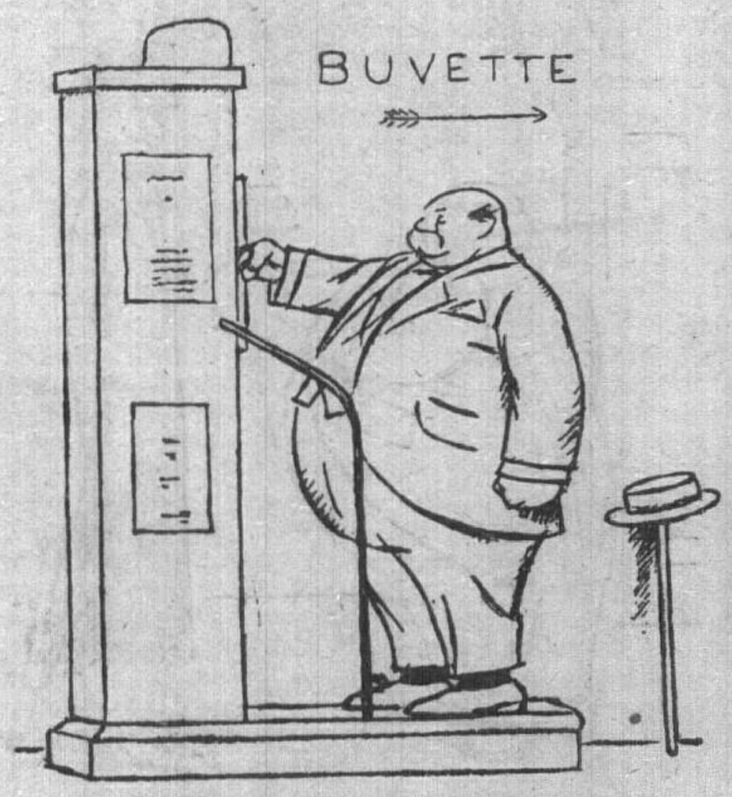
— Ce n'est pas assez, il faut vous peser sans aucuns vêtements.

— Mais, docteur, vous n'y songez pas! Si la bascule est dans la buvette, comme il arrive souvent?

— Dans les villes d'eaux bien organisées il y a des bascules dans l'établissement hydrothérapique, et l'on peut s'y peser même sans faux cheveux et sans fausses dents si l'on veut... On ne garde qu'un léger peignoir par pudeur.

— D'autant qu'on peut le faire peser à part, le peignoir, comme les marchands consciencieux pèsent le papier avant les poires.

— Parle pour toi, Mélanie... Tu aurais pu trouver une autre comparaison.



— J'ai dit poire comme autre chose... Il faut toujours que tu trouves à redire... Vous êtes témoin, docteur, qu'il me cherche, comme l'on dit... C'est ainsi à propos de tout : comment voulez-vous que je n'aie pas le foie énorme?

— Ce que vous venez d'entendre là, docteur, cette innocente plaisanterie, imaginez-vous que c'est peut-être ce que j'ai osé de plus hardi depuis dix ans... Jamais je n'élève la voix, jamais je ne formule une opinion, une contradiction... Je suis au régime de l'effacement, de l'abstention timide, de la réclusion sous le boisseau... Pas étonnant si j'ai le foie recroquevillé!

— Allons, allons, pas de querelles! Pesez-vous bien; il faut qu'au retour Madame ait perdu et que Monsieur ait gagné.

— C'est une ordonnance pour la salle de jeu, cela, docteur?... Ah! à ce propos, docteur, vous ne pensez pas que la boule est mauvaise pour mon mari, déjà si nerveux?

— La boule? Quelle boule?... Où a-t-il une boule?

— Ce jeu... Vous savez bien, cette boule en caoutchouc durci qu'un croupier envoie promener dans une cuvette creusée de trous numérotés? On mise sur un des numéros du tapis correspondant à ceux de la cuvette, et puis la boule lancée va, vient, tournique mollement, hésite, entre enfin à bout de souffle dans le trou qui porte votre numéro, et puis, retrouvant miraculeusement un dernier reste de force, en sort pour s'affaler définitivement dans le trou d'à-côté?... Frédéric aime beaucoup ce jeu, mais je suis sûre que ça l'énerve... Quand il joue et que je le regarde pendant qu'il suit la boule, je remarque qu'il a les yeux grands ouverts...

— Je ne peux pourtant pas suivre la boule « en fermant les yeux », comme dans la romance!

— Je remarque aussi, docteur, qu'il grimace et qu'il avale tout le temps sa salive... A croire que c'est dans son gosier que la boule se promène.

— Ce que tu es contrariante, tout de même, Mélanie! Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ma salive, sinon l'avaler?

— Laisse parler le docteur! Votre avis, docteur?

— Mon avis, c'est que si la boule amuse votre mari, il faut lui laisser la boule... La boule n'est dangereuse que si on la perd... Mais ici la question ne se pose pas, car il n'y a pas de boule à Bonne-Eau-Bézève.

— Pas de boule? Alors à quoi joue-t-on au Casino? Aux petits-chevaux de ma jeunesse?

— Il n'y a pas de casino à Bonne-Eau-Bézève.

— Pas de casino? Pas de casino? Mais alors, docteur, nous n'irons pas à Bonne-Eau-Bézève! Nous voulons bien aller nous reposer; mais dans un endroit où il y ait toutes les distractions possibles et où l'on puisse se coucher tard si l'on veut! Cherchez-nous d'autres eaux; nous sommes des types dans le genre de la boule dont nous parlions : vous nous aviez envoyés dans un trou, nous allons aller dans un autre!

MIGUEL ZAMACOÏS.

(Dessins de Ch Genty.)

IL PARAIT que jadis les vacances, lorsqu'on les passait au bord de la mer, avaient sur les hommes une heureuse influence ; elles les rendaient meilleurs ; elles augmentaient leur capacité de bienveillance, si restreinte à l'ordinaire, et elles adoucissaient leur cœur d'un vague et indulgent optimisme. Je crains fort que ces favorables résultats n'existent plus à un pareil degré.

A vrai dire, ce mot si plein d'allégresse, de vivacité puérile, de gaîté reposante : « les vacances », n'est plus qu'un mot. Il ne représente plus grand'chose. Il s'est vidé de son sens. Autrefois, il était convenu qu'après dix mois d'existence occupée ou tout au moins préoccupée on allait se délasser le corps et l'esprit à la montagne ou à la mer. On ne s'amusait pas toujours, mais on faisait semblant de s'amuser. C'était toujours ça. Maintenant, on ne se repose plus. On transporte ailleurs ses obligations et ses corvées. Voilà tout. On les subit à Deauville ou à Dieppe, au lieu de les subir boulevard Haussmann. On prépare sa saison d'été comme on prépare sa saison d'hiver. On distribue presque autant de cartes de visite qu'au premier de l'an, et on lance plus de chapeaux et de robes que pendant le printemps de Paris.

Mais la plage moderne ajoute aux soucis habituels d'autres petits soucis particuliers. C'est son charme. Quel animal choisira-t-on pour le « Gymkhana » ? Sera-ce une tortue, échappée au potage, un cobaye échappé au docteur Doyen, un chevreau blanc, digne d'un sacrifice antique, ou un pigeon gonflé comme un ténor ? Grave embarras ! Conviendra-t-il d'être plus élégante au polo qu'au golf ? La charité sera-t-elle un prétexte suffisant pour assister à ce bal où les mondes et les demi-mondes seront, paraît-il, un peu mêlés ? Autant de questions qui réclament un tact et un jugement infiniment délicats.

Le temps n'est plus où, lorsqu'il faisait beau, on pouvait avec nonchalance aller faire une promenade en mer sur des barques qui avaient encore la modestie d'être à voiles. Maintenant cela sent son vilain. Parlez-moi d'un yacht brillant comme un escarpin verni et dont la cheminée a l'air de fumer du tabac d'Orient, d'un yacht dont le cuisinier doit être au moins cyngalais et dont les maîtres d'hôtel font blanchir leur linge à Londres. D'ailleurs ce yacht ne quittera pas le bassin. Il faut être bien « vieux jeu » pour avoir un yacht qui aille en mer. Cela ne le regarde pas du tout, ce petit yacht. Ce n'est pas son métier de braver la tempête. Il préfère au flot où l'on roule le salon où l'on cause. Et il a de si jolies petites tables de bridge, recouvertes d'un vert-mousse si séduisant ! Aujourd'hui, lorsqu'un enfant interroge son père, en lui disant :

Papa, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes ?

le père s'empresse de répondre à son enfant :

— Mais non, petit bêta... Seulement ils ont un fumoir, un grill-room, un salon Louis XV, tout ce qu'il y a de plus vrai comme faux, un boudoir pour le thé, des divans pour l'opium ; et s'ils n'avaient pas tout ça, ils ne marcheraient pas... »

Sans doute, c'est là une mode assez stupide, mais si elle n'était pas stupide, elle ne passerait pas, et, si elle ne passait pas, elle ne serait pas la mode.

D'ailleurs, empressons-nous de reconnaître que la vie moderne de nos plages présente des avantages qu'il serait fort injuste de vouloir nier. L'existence qu'on y mène a certainement plus travaillé à la fusion des classes que la Révolution française elle-même, qui, pourtant, a fait tout ce qu'elle a pu. Sans les plages — auxquelles il convient d'ajouter les villes d'eaux — chaque compartiment de la société refuserait de communiquer avec son voisin. Mais, au bord de la mer, il est permis d'élargir un peu son snobisme. Il y a des gens qu'on ne reçoit pas à Paris, mais qu'on reçoit à Houlgate ou à Biarritz. La mondanité se plaît à ces sortes de subtilités qui sont fort touchantes. Certainement M. X... est un peu vulgaire, sa femme a une réputation au-dessous du soupçon, et si ses filles ont été élevées au couvent des Oiseaux, on se demande de quels oiseaux... Oui ?... mais ils sont aimables, il y a chez eux un très joli « bridge » et ils ont un automobile qu'ils prêtent volontiers. On les verra — pas tous les jours — mais enfin on les verra, quitte à leur tourner le dos lorsqu'on sera rentré à Paris. Et il arrive que, ce terme échu, on continue de les voir, parce qu'après tout, ils ne valent pas moins que des amis intimes.

C'est avec des raisonnements de ce genre que certains aristocrates des plus fermés en viennent à fréquenter chez des bourgeois des plus ouverts, et que le nationalisme intransigeant des uns s'émousse tout doucement sous l'influence du cosmopolitisme des autres. La mer ne ronge pas que les falaises, elle ronge aussi les sociétés. Elle a la puissance et l'action de ceux qui ont la patience de recommencer tous les jours la même chose aux mêmes heures, et de ne se décourager jamais. Elle unifie, elle égalise, elle polit les surfaces et, devant le spectacle de son immensité, les hommes s'aperçoivent qu'ils sont tous à peu près de la même taille.

Voilà pourquoi ceux qui sont un peu plus petits que les autres aiment à passer l'été sur ses rivages. Ils ont tout à y gagner. Ils ne s'y refont pas une santé, mais ils s'y font des relations.

Il est clair que si les mœurs balnéaires développent certaines ambitions, elles ne portent pas à l'indulgence. Pourtant il y a une certaine différence entre la rosserie d'hiver et la rosserie d'été. Je connais une charmante jeune femme qui a indiqué cette nuance tout à la fois sincère et ingénieuse. « Au bord de la mer, dit-elle, je me sens une autre femme. Un beau coucher de soleil, une promenade sur le sable étincelant a vite fait de me donner de la douceur d'âme. Je me sens meilleure. Je ne dis plus de mal que des gens que je ne connais pas. » Touchant aveu d'un cœur sensible ! Ne devons-nous pas, malgré tout, bénir ces mois où nous permettons ainsi à nos amis de guérir des coups que nous leur avons portés pendant l'année et où nous exerçons nos petits talents d'amateur sur des indifférents, sur des passants, que nous pouvons malmener sans infamie ? Je sais bien que c'est moins amusant. Mais, en été, on se contente de peu, et, de même qu'au casino on accepte des distributions de deuxième ordre, de même sur la plage on se résigne à ne cribler que des victimes de second choix.

ROBERT DE FLERS,
de l'Académie française.

Notre collaborateur Albert Londres, dont on sait qu'il est grand voyageur, a traversé dernièrement la Chine, le Japon, l'Annam et l'Inde. Nous lui avons demandé de confier aux lecteurs des Annales *quelques-unes de ses impressions et de leur faire le récit d'« une journée » passée dans chacun de ces pays. Voici, pour commencer,*

Une Journée à Pékin

pendant la dernière Bataille

De même que l'on signale chaque année un retour offensif de la grippe, la bataille, ce matin-là, s'apprêtait une fois de plus à tonner aux portes de Pékin.

Les deux Bouddhas de la guerre : Tsang-Tso-Lin et Wou-Pé-Fou allaient se prendre à la gorge.

— Sir ! fit le boy chinois, pénétrant tout affolé sur le coup de sept heures dans ma chambre d'hôtel, Tsang-Tso-Lin, canon ! Wou-Pé-Fou, canon !

Il en avait oublié d'apporter le thé, de monter les journaux européens et d'ouvrir les volets.

Je lui dis de les pousser.

— No ! No ! Tsang-Tso-Lin !

— Tsang-Tso-Lin n'a pas d'ailes, il n'entrera pas par la fenêtre, ouvre !

Mais le boy se sauva.

Le sort en était jeté. Les deux satrapes entamaient le combat...

Tsang-Tso-Lin et Wou-Pé-Fou se partageaient le pouvoir. Le premier régnait sur la Mandchourie ; le second, dans le Petchili. Wou-Pé-Fou, au demeurant, n'était qu'un officier ayant réussi. Trahisons, dols, concussions, servaient évidemment de base à sa fortune ; mais dans la République du Céleste-Empire, c'est la marque d'une carrière bien conduite. Tsang-Tso-Lin était plus truculent. Pouilleux, brigand, puis chef des bandits *hong-houzes* (ou moustaches rouges). Franc-tireur au compte des Japonais pendant la campagne 1904-1905, capitaine de l'armée régulière chinoise, puis colonel par faveur de l'Empire. L'Empire tombe, la République le nomme général. Et tout d'un coup, lui, Tsang, se fait maréchal, s'attribue le sceau des neuf lions et, tel Napoléon, prenant la couronne de ses mains, se sacre roi de Mandchourie !

Les deux compères, voulant l'un et l'autre dominer en maître la Chine du Nord, jouaient leur partie...

Et dans Pékin ce fut une journée ébouriffante.

Affolés, les Chinois se démenaient à l'intérieur des murailles, comme ces grosses mouches qui, prisonnières dans une chambre et sans rien comprendre à la résistance du verre, se heurtent aux carreaux, obstinément. L'habitude des catastrophes n'aguerrit pas. Loin de rendre les célestes philosophes, le souvenir de leurs désordres nationaux semblait les piquer par derrière.

Pékin était subitement devenue un immense *Magic-City*. Les Chinois montaient, descendaient, se heurtaient, cassaient des assiettes, sautaient dans les *rickshaw* (pousse-pousse), criaient, chargeaient des malles, couraient dans vingt directions.

Le lettré éminent qui, depuis un mois, avait l'avantage pécuniaire de me servir d'interprète accourut. Ses lunettes, de travers sur son petit nez, indiquaient le désarroi de son âme. Les politesses étant immuables, il ne les oublia pas, mais les écourta et, subitement :

— Je vous suis à la légation de France. Je vous suis.

— Monsieur Pou, nous n'avons pas affaire à la légation de France.

Alors, de la même intonation qu'aurait certainement le démon s'il apercevait de nouveau, au-dessus de lui, l'archange saint Michel, M. Pou s'écria :

— Tsang-Tso-Lin ! Tsang-Tso-Lin !

Nous sortîmes...

Je ne puis nier que l'on entendait le canon. Mais il n'y avait pas de quoi porter ses lunettes de travers.

C'était l'état de siège, — du moins, M. Pou l'affirmait. C'est le mot qui lui faisait peur, plus que le fait qu'on ne voyait pas.

Les neuf portes majestueuses avaient clos leurs portails monumentaux et, derrière chacune, veillait une centaine de policiers. Le gouvernement officiel de Pékin ne pouvait faire mieux. S'il disposait de sept ou huit cents argousins, c'était le bout du monde ! Encore, comme il ne les payait plus depuis longtemps, dut-il, hier, en appeler au corps diplomatique. Et le directeur des douanes, un Anglais, permit que l'on puisât, pour ce cas exceptionnel, dans la caisse de la gabelle. On fit même à ces carabiniers l'avance de deux mois de solde. L'imprévu d'une telle mesure eut les meilleurs effets sur cette troupe réglementaire qui voulut bien prendre la garde et promettre de ne pas ouvrir elle-même Pékin aux pillards.

— Que vous faut-il de plus, monsieur Pou ?

— Une mitrailleuse ! Nous avons neuf portes, monsieur, mais huit mitrailleuses seulement !...

C'était par les rues une course de brouettes. Ayant empilé sur ce véhicule national, trésor, femme et concubines, les Célestes, débouchant de la ville tartare et de la ville chinoise, se bousculaient vers le quartier des légations. Et je me rappelle fort bien que lorsque brûlèrent Sodome et Gomorrhe, on ne vit pas, vers la sortie, pareille fuite désordonnée.

Pékin n'est que murailles qui s'emboîtent : muraille principale, murs de la cité interdite, murs de la ville diplomatique et, dans la ville diplomatique, chaque légation elle-même est entourée de murs. On sent tout de suite que la confiance règne. On se regarde à travers des créneaux.

D'après les traités, l'une de ces cités est inviolable : celle de MM. les ministres plénipotentiaires des empires, royaumes et républiques du monde. Le flot des Chinois s'y précipitait.

— Arrêtez-vous ! avais-je envie de leur crier. Vous voyez bien que le quartier est petit et que, même si on vous coupe la tête comme aux sardines, vous ne pourrez tous y tenir !

Chaque fois que l'on entendait un coup de canon, M. Pou répétait :

— Allons à votre légation, c'est là qu'il faut être.

Le spectacle autour des banques valait à lui seul le déplacement. Une foule les assaillait qui ne venait rien réclamer, au contraire, elle apportait : son argenterie, ses coffres, ses objets d'art, ses bijoux. L'un avait un buste en marbre dans les bras. Beaucoup étaient accompagnés de leur femme. Venaient-ils la déposer aussi ?

Vers la porte de Hatamen, des avares creusaient la terre en hâte et enfouissaient des cassettes.

Les églises catholiques croulaient sous une masse noire d'incroyants pour qui le premier coup de canon avait eu la vertu du baptême.

Le mot de Tien-Tsin sortait de chaque bouche et signifiait :

— Ah ! si nous pouvions fuir à Tien-Tsin, comme nos ministres !

Il fallut fermer les grilles des hôpitaux, sans quoi les malades en traitement seraient morts étouffés. La panique n'était pas muette. C'était à qui couvrirait le bruit du canon par des éclats de voix. Je vis les petites chanteuses de derrière *Chienmen* passer tel un vol et se réfugier chez les Sœurs de la Miséricorde.

M. Pou lui-même me quitta brusquement et s'engouffra dans l'immeuble de l'Y. M. C. A.

— Vous êtes protestant ? lui criai-je.

Il ne me répondit pas...

L'hallucination s'en mêla.

Le dragon, fils de la peur et de la fièvre, apparut dans le ciel pur de Pékin.

Tour à tour, Tsang-Tso-Lin, « le lion sans crinière », et Wou-Pé-Fou, « le tigre aux dents de feu », détenant la foudre des dieux, allaient, l'un déclencher le déluge, l'autre la peste dernière.

Un journal anglais — résultat de la fascination ou de l'humour ? — annonça, à trois heures de distance : 1° La mort de Tsang-Tso-Lin par un obus qu'aurait tiré Wou-Pé-Fou ; 2° La mort de Wou-Pé-Fou par un obus qu'aurait tiré Tsang-Tso-Lin.

On parlait déjà d'escadres embossées dans la rivière de Tien-Tsin. Et, clou d'or ! en rentrant à l'hôtel, je découvris dix boys tassés dans l'ascenseur qu'ils avaient arrêté entre deux étages — pour qu'on ne les trouve pas !

Telle fut une journée de Pékin en l'an de grâce 1922.

ALBERT LONDRES.

(Composition de H. Gervèse.)

LUCIE DELARUE-MARDRUS PEINTRE

Dans un récent numéro, nous avons montré M. Henry Bidou à son chevalet. Mme Lucie Delarue-Mardrus, elle aussi, s'adonne à la peinture et son exposition chez Devambez vient de remporter le plus vif succès. Le Directeur des Annales *lui a demandé de raconter comment était née sa « vocation ». Voici la réponse que l'auteur du* Roman des Six Petites Filles *a bien voulu lui adresser :*

Mme Lucie Delarue-Mardrus dans son atelier.

VOUS ME DEMANDEZ, cher monsieur, depuis quand je fais de la peinture et comment j'ai été amenée à peindre. Puisque cela peut intéresser vos lecteurs, je ne demande pas mieux que de vous répondre, car j'aime beaucoup *Les Annales*, ceux qui les dirigent, ceux qui y écrivent et ceux qui les lisent.

J'ai dessiné dès l'enfance, comme tous ceux de ma famille. C'est qu'il y a eu beaucoup de peintres parmi nos ancêtres, aussi bien du côté de mon père que du côté de ma mère. Ma grand'mère paternelle se souvenait encore d'avoir, dans sa petite enfance, posé un ange pour son grand-père, directeur du musée de Rouen (où l'ange figure encore sur quelque plafond). Ma mère était la petite-fille et fille des Jazet, les graveurs célèbres, auxquels on doit la « manière noire », descendants eux-mêmes de Debucourt, étoile du XVIIIe siècle.

Nous avons coutume, chez nous, de dire que tous les enfants des nouvelles générations « naissent avec la main des Jazet ».

Il n'y a pas un petit ou une petite d'entre mes neveux et arrière-neveux (car je suis grand'-tante, ce qui ne me rajeunit pas), qui ne commence à dessiner à trois ans.

J'ai donc dessiné, comme nous tous, presque avant de savoir parler. Plus tard, j'ai suivi des cours de dessin, à l'atelier du peintre Humbert, et aussi chez les Julian. Mais je n'avais jamais imaginé que je peindrais un jour, encore moins que je ferais des expositions. (Celle qui vient d'avoir lieu chez Devambez est la troisième.)

Je ne pensais pas à peindre parce qu'une de mes sœurs aînées (qui, d'ailleurs, a beaucoup de talent, Charlotte Henry-Nocq, femme du sculpteur connu), peignait elle-même, ce qui, d'un accord tacite, lui était exclusivement réservé.

Cependant, ayant goûté, dans l'atelier, aux ivresses de cet art, le seul, vraiment, qui fasse tout oublier, je m'étais toujours dit que, le jour où j'aurais quelque grand chagrin, je me mettrais à peindre à mon tour, afin d'éviter la neurasthénie — que je n'aime pas.

Le grand chagrin est venu ; notre mère est morte, en 1917. Je me suis dépêchée de me réfugier dans ma maison de Normandie, et là, j'ai, sans douter de rien, acheté une boîte à couleurs, une palette, des pinceaux et des toiles, et, devant une nature morte composée de fruits, me suis mise en demeure d'apprendre mon nouveau métier.

Portrait du chanteur M. A. Koubitski.

Il faut vous dire qu'il est dans mes principes d'apprendre toujours tout toute seule ; car je soutiens que personne n'a besoin de professeur, le professeur ne pouvant que détourner l'artiste de son instinct naturel et lentement tuer en lui sa personnalité — s'il en a une.

Ces débuts, je dois l'avouer, ont été plutôt comiques ; car, ignorant profondément le maniement de la peinture à l'huile, je mouillais toujours, — habitude d'enfant — mon pinceau dans ma bouche, d'où mille inconvénients, et des arcs-en-ciel effarants sur ma figure.

A la longue, cependant, j'ai compris comment m'y prendre. Et voilà les paysages et les portraits qui s'accumulent.

Peindre d'après nature me paraissait la seule chose possible jusqu'en 1920. Depuis, j'ai changé de méthode et ne copie presque plus que des visions intérieures. Du reste, je ne peins que par crises. Il faut d'abord que j'aie pour cela quelques loisirs, ce qui ne m'arrive pas souvent ; et puis, je ne suis pas toujours en état de grâce ; enfin, en dehors de mon métier d'écrivain, qui est la principale affaire de ma vie, la musique me prend beaucoup de temps (piano et violon), de sorte que le département de la peinture se trouve excessivement réduit.

La peinture que je fais, que j'expose, même, ne représente pas, pour moi, quelque chose de sérieux. C'est, si vous voulez, une blague supérieure. Aussi ai-je été très étonnée de voir que, chez Devambez, il se trouvait des amateurs inconnus pour acheter mes tableaux. J'en suis d'ailleurs extrêmement fière.

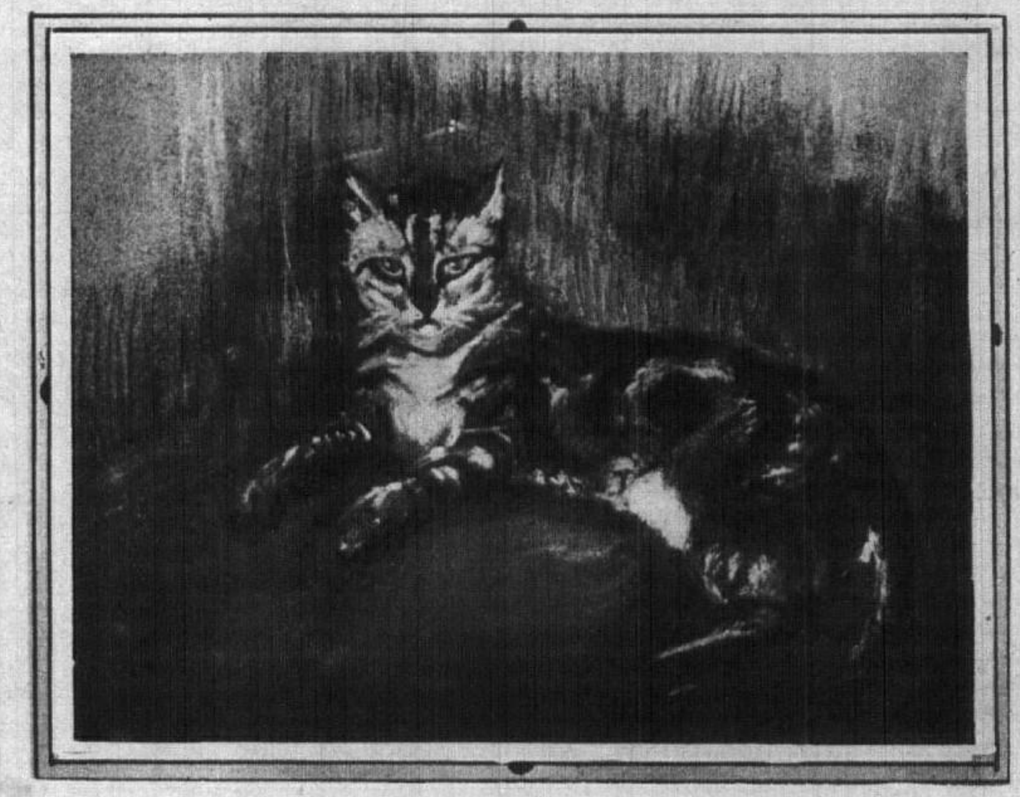
Le procédé dont j'ai usé pour ces tableaux est une invention qui m'est personnelle. Je peins d'abord sur la toile, puis derrière le verre, puis sur le verre. Il y a donc, dans ma peinture, trois états, et qui représentent bien du tintouin, comme on dit. Or, ce sont ces trois plans superposés qui donnent ces effets de relief, ces éclats violents.

Quant aux pastels, la première idée m'en est venue pendant que je faisais ma traduction en vers des poèmes d'Edgar Poe. Ces pastels représentent une de ces toquades qui, par moments, passent dans ma vie avec rage. J'ai eu aussi la toquade du modelage, et, pendant trois mois, je n'ai plus pensé qu'à faire des petites statuettes.

Quelle sera la prochaine toquade ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ces « ornements de la solitude » m'empêchent de jamais m'ennuyer, et, par ricochet, peuvent intéresser autrui, ce qui n'est déjà pas si mal. Mon violon doit bien incommoder mes voisins ; l'équitation (autre violon... d'Ingres) n'amuse que moi et embête mon cheval ; seule, ma peinture est altruiste : c'est pourquoi je l'aime bien. Quant à ma littérature... Mais ce n'est pas à moi d'en parler.

Voilà, cher monsieur. Je crois avoir répondu à toutes vos questions. Il me reste à vous remercier de me les avoir posées, ce qui m'a beaucoup flattée, je vous assure.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.



Beauté-du-Ciel (chat tigre).

(Photos Harlingue.)

Un Concert chez les Fous

Drame en trois actes, de MM. ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY, représenté au Théâtre du Grand-Guignol (*)

ACTE PREMIER

La maison de santé du docteur Morard, à Passy. Grande salle d'attente. Au fond, porte-fenêtre avec perron, donnant sur un parc; fenêtres à droite et à gauche. Portes à droite, à gauche et sur le devant de la scène, au premier plan. Il fait un soleil radieux. Chaises, fauteuils, ameublement soigné.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA, Mme CANTU

Au lever du rideau, Maria est agenouillée devant une malle; de temps à autre, elle se lève, passe dans la chambre de droite, revient avec des vêtements, paquets, etc., qu'elle range dans la malle. Mme Cantu regarde par la porte-fenêtre. Un temps.

Mme CANTU. — Ils n'arrivent pas!... (*A Maria.*) Le docteur les a pourtant prévenus qu'ils pouvaient venir me chercher?...

MARIA. — Mais oui...

Mme CANTU. — Que j'étais bien guérie?...

MARIA. — Mais oui... J'ai vu la lettre...

Mme CANTU. — Alors, pourquoi n'arrivent-ils pas?

MARIA. — Voyons, madame Cantu, vous êtes comme une enfant... Restez pas debout comme ça... Ce soir, vous serez éreintée... Ça ne les fera pas venir plus vite... Aidez-moi donc plutôt à finir votre malle, ça vous fera prendre patience...

Mme CANTU. — Oui, ma bonne Maria... (*Regardant la malle.*) Comment! tu me mets cette robe et ce peignoir!... Je t'ai dit que je te les donnais... Si!... Si!... je le veux! (*Elle les retire de la malle.*) Ça me fera plaisir... C'est peu de chose! (*On entend un coup de cloche au loin.*) Ah! cette fois!... (*Courant à la fenêtre et mettant la main sur sa poitrine.*) Ça me donne des secousses..., là...

MARIA. — C'est bien la peine d'avoir la tête guérie pour se rendre le cœur malade!

Mme CANTU, *regardant à la fenêtre.* — Ne t'inquiète pas : je suis très solide, maintenant... Seulement, aujourd'hui, tu sais... Je suis si contente de revoir mon mari... et mon fils... Il ne faut pas me gronder... (*Tristement.*) Ce ne sont pas eux encore...

MARIA. — Vous avez donc bien hâte de quitter cette maison où on vous a soignée pendant des années?...

Mme CANTU. — Des années! Il me semble que j'ai dormi..., que j'ai rêvé..., que cela n'est pas possible!

MARIA. — Voilà bientôt huit ans que votre Maria vous dorlote autant qu'elle peut...

(*) Copyright by André de Lorde et Ch. Foley 1923. Tous droits réservés pour tous pays.

DISTRIBUTION

Docteur Morard	MM.	JEAN DIÉNER
Bernier		PAULAIS
Le maître d'hôtel		RATINEAU
Gaston Cantu		DERLIER
Le reporter		COBET
Le journaliste		ORVAL
Louis		FUMAT
Mme Cantu	Mmes	IRMA PERROT
Maria		MAÏA DÉVI
Mlle Zocci		BARCEL
Mlle Richu		MANON LHORME
Mme Berthot		DOLY

Mme CANTU. — Est-ce que j'ai été bien difficile pendant ma maladie, quand j'étais... folle?

MARIA. — Ne vous servez pas de ce vilain mot-là...

Mme CANTU. — C'est pourtant le vrai.

MARIA. — Difficile, vous, madame Cantu! Mais, dès le premier jour, j'ai tout de suite dit à M. Morard : « Oh! cette dame ne causera pas de tracas... Je m'en charge... Je la guérirai... »

Mme CANTU. — Et tu m'as guérie!

MARIA. — C'est pas moi... Je vous ai soignée..., et la maladie s'est usée d'elle-même. Ça arrive. J'ai connu ici, dans le temps, une dame qui était malade depuis vingt ans... Ça l'avait pris comme vous, à la suite de faiblesse, d'anémie... Ça s'était porté à la tête... Un beau matin, elle s'éveille : elle n'avait plus rien... (*Montrant un ouvrage de tapisserie.*) Je vous mets ça... C'est un souvenir... Faudra bien le conserver...

Mme CANTU, *le prenant et le regardant en souriant.* — Pauvre Mme Berthot! Elle a eu du mal à le broder! (*Elle le met dans la malle.*) Tout le monde, ici, a été bon pour moi..., toi surtout... Ah ! oui, tu m'as gâtée ! (*Nouveau coup de cloche.*) Ah ! encore!...

Elle court à la fenêtre.

MARIA. — Ben, si, à chaque coup de cloche, vous vous troublez comme ça!...

Mme CANTU, *regardant par la fenêtre.* — Il y en a du monde! Pourquoi ces allées et venues, aujourd'hui ? Ce n'est pas jour de visite?

MARIA. — Non... Seulement, ce soir, c'est la fête, le concert... On prépare tout..., comme chaque année à pareille époque.

Mme CANTU. — Je n'y pensais plus !

MARIA. — Cette année, ça doit vous être égal... Ce soir, vous serez chez vous, entre votre fils et votre mari... Ça vaut toutes les fêtes.

Mme CANTU. — Ah! oui!... Mon pauvre vieux Cantu... et mon petit Gaston !...

MARIA, *riant.* — Petit!... Il a au moins deux têtes de plus que moi... C'est un solide gaillard...

Mme CANTU. — Je le vois toujours enfant... C'est comme papa Cantu. Il doit avoir changé, dis-moi !

MARIA. — Mon Dieu !... il y a bien du temps qu'il n'est venu !...

Mme CANTU. — Oui..., les premières années, il venait très souvent..., n'est-ce pas ? Il me semble me rappeler... Il me semble, car c'est si confus dans ma pauvre tête, tout ça!...

MARIA. — Il venait chaque fois que le docteur le permettait.

Mme CANTU. — Le pauvre vieux ! Tout de même, ces derniers temps, il m'a un peu délaissée... Il faudra que je le gronde !

MARIA. — M. Morard a peut-être trouvé que tant de visites vous faisaient du mal...

Mme CANTU. — A qui ça peut-il faire du mal de voir ceux qu'on aime ? Et mon petit Gaston..., lui aussi, ces derniers mois, il venait de moins en moins... (*En souriant.*) Le polisson !

MARIA. — Oh! vous savez !... un garçon, ça a sa vie à faire..., des occupations... Il venait quand il pouvait...

Mme CANTU. — C'est vrai. Je ne me rends pas compte. La vie a marché... J'étais comme morte. Je ressuscite...

MARIA. — Allons, ne vous fatiguez pas... Vous parlez! Vous parlez!

Mme CANTU. — C'est la joie !

MARIA. — Vous ne voulez pas m'aider?... Vous verrez que nous oublierons un tas de choses...

Mme CANTU, *riant.* — Dirait-on pas que je pars pour la Chine !... Je reviendrai les chercher, ces choses..., ce n'est pas si loin!... Je reviendrai te voir...

MARIA. — Les malades disent tous ça...

Mme CANTU. — Je t'assure...

MARIA. — Il n'y a rien de plus ingrat que le métier de garde-malade, allez, madame Cantu! Plus on soigne les gens, plus on s'attache à eux. C'est quand on les aime le mieux qu'il faut s'en séparer... On serait heureux de les revoir... On ne les revoit jamais !

Mme CANTU. — Tu es une brave fille ! (*La regardant.*) Tu pleures ?...

MARIA, *vivement, s'essuyant les yeux.* — Mais non, madame Cantu..., c'est de m'être tenue penchée comme ça... Et puis, j'ai un de ces rhumes ! (*Elle se mouche.*) La malle est finie...

Mme CANTU. — Je ne serai pas ingrate, moi ! Tu me reverras... Boulogne n'est pas si loin d'ici ! Tu viendras me voir... Je te gâterai à mon tour... Je te ferai les honneurs de ma maison... Elle est vieille, mais jolie, tu sais... Un grand jardin..., des fleurs..., une charmille... Tu mangeras de la cuisine de ma bonne vieille Catherine... Tu goûteras aussi mes confitures... J'en ai fait à l'abricot...

MARIA, *riant.* — Si ce sont toujours les mêmes, il y a beau temps qu'elles sont moisies, vos confitures !

Mme CANTU, *riant aussi.* — C'est vrai... Oh! ils ont dû les manger...

MARIA, *ayant regardé par la fenêtre.* — Je vous annonce des visites... Allons, restez calme... Ce sont des pensionnaires de la maison..., le poète..., et puis Mme Berthot et aussi Mlle Richu... Une procession, quoi! Ils viennent vous dire au revoir.

Mme CANTU. — Ils sont gentils !

MARIA. — Vous l'avez été assez pour eux. C'est bien leur tour. Ce pauvre M. Bernier vous a-t-il barbé avec ses poésies !... Et ces dames avec leurs histoires..., leurs manies!

Mme CANTU. — J'ai été comme eux..., moi aussi...

MARIA. — Oh! non, vous étiez raisonnable dans ce que vous étiez... Vous n'avez jamais fait de ces singeries-là...

A ce moment, la porte-fenêtre s'ouvre et entrent M. Bernier, un bouquet à la main, Mme Berthot et Mlle Richu.

SCÈNE II

LES MÊMES, BERNIER, Mme BERTHOT, Mlle RICHU

Mme CANTU. — Bonjour, madame Berthot!...

Mme BERTHOT, *tournure grotesque de vieille coquette: fleurs dans les cheveux.* — Bonjour, madame Cantu !...

Mme CANTU. — Bonjour, monsieur Bernier !...

BERNIER. — Bonjour, madame Cantu!...

Mme CANTU, *à Mlle Richu.* — Bonjour, mademoiselle !...

Mlle RICHU, *une toute jeune idiote, cheveux dans le dos; elle imite le bruit d'une locomotive.* — Fû... Fû... Fû...

Puis, elle fait une grande révérence et pirouette sur elle-même.

BERNIER, *tenue de poète inspiré, cheveux longs, redingote noire, cravate flottante.* — Madame Cantu, permettez-moi de vous offrir ces fleurs...

Mme CANTU. — Vous êtes bien aimable, monsieur Bernier...

Mlle RICHU, *recommençant son tic.* — Fû... Fû... Fû...

MARIA. — Toujours farceuse, Mlle Richu !...

BERNIER, *sec.* — Vous la trouvez farceuse, vous, la locomotive ? Je la trouve fatigante ! Quelle drôle de manie !

MARIA. — Vous savez bien qu'elle en a été affligée à la suite d'un accident de chemin de fer...

Mme BERTHOT, *vivement.* — Oh ! ne parlez pas d'accident... Je suis si fragile ! (*A Mme Cantu.*) Alors, vous nous quittez?

MARIA. — Mais oui. Mme Cantu est guérie... Elle s'en va... Bientôt, ce sera votre tour...

Mlle RICHU, *même jeu.* — Fû... Fû... Fû...

BERNIER. — Tenez-vous donc tranquille, mademoiselle... Vous me donnez le vertige...

Mme BERTHOT. — Elle est assommante ! Vous avez de la chance de partir d'ici !...

BERNIER. — Je vous regretterai bien, allez, madame Cantu...

Mme BERTHOT. — Moi aussi... Il n'y avait que vous de convenable dans la maison. Ah ! c'est bien pénible d'être enfermée au milieu de fous !...

Elle s'excite et gesticule.

MARIA. — Voyons, madame Berthot !...

Mme BERTHOT. — C'est que moi, vous savez, je ne suis pas folle... Je l'ai dit au docteur... Je ne suis pas folle du tout...

Mlle RICHU, *même jeu.* — Fû... Fû... Fû...

En pirouettant, elle cogne presque Mme Berthot.

Mme BERTHOT, *furieuse.* — Prenez garde à ce que vous faites, mademoiselle Richu... Vous m'avez cognée... Je vous ai déjà dit, ce matin, que j'étais en porcelaine... C'est plus fragile que le marbre... Si vous ne faites pas attention, vous me casserez... Alors, il n'y aura plus de République en France !...

MARIA, *riant.* — Oh! ça serait dommage!

BERNIER, *à Mme Berthot, énervé.* — C'est bon ! C'est bon ! Laissez-nous tranquilles avec vos histoires !... On sait bien qui vous êtes... Vous parlez toujours de vous... Il n'y en a que pour vous !... (*Se montant peu à peu.*) Vous êtes la statue de la République!... Eh bien! quoi, après ? C'est moi qui l'ai fondée, la République, entendez-vous !

Mlle RICHU, *même jeu.* — Fû... Fû... Fû...

BERNIER, *continuant.* — ...Avec mon vieil ami Victor Hugo... La République a été faite par moi, Lamartine !... Ah! je sais bien qu'ils me renient, maintenant... Ils me séquestrent... Ils veulent étouffer mon génie..., m'enterrer vivant... Mais ma pensée est libre !... elle perce ces murs... (*Souriant.*) Madame Cantu, j'ai écrit exprès pour vous, cette nuit, un poème...

Mme CANTU. — Merci, monsieur Bernier...

BERNIER, *s'excitant.* — Non..., plus de feinte, plus d'hypocrisie..., l'Europe nous regarde..., l'Univers nous entend... Appelez-moi Lamartine...

MARIA, *à Bernier.* — Allons, allons..., du calme...

BERNIER. — Je vais vous réciter mes vers.

Récitant avec emphase :

Bonne madam' Cantu, vous voilà donc guérie !
J'en suis heureux pour vous, comme pour la Patrie...

Mlle RICHU, *même jeu.* — Fû... Fû... Fû...

MARIA, *à Bernier.* — Non, rentrez votre poésie..., pas maintenant... Mme Cantu a autre chose à faire..., d'abord sa malle...

BERNIER, *vexé.* — Sa malle ! Et vous trouvez que sa malle est plus intéressante ? C'est bien!... je reviendrai; je reviendrai tout à l'heure... Je veux vous faire entendre ça... C'est ce que j'ai fait de plus beau avec *Jocelyn*...

Entrent le docteur et un journaliste.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR, UN JOURNALISTE

LE DOCTEUR, *affairé.* — Ne vous dérangez pas ! Je fais visiter l'établissement à monsieur, qui est journaliste... Eh bien! madame Cantu, vous êtes prête ?... Vous attendez ?... Dites-moi, Maria, dès que la chambre sera libre, occupez-vous de l'arranger pour les artistes, ce soir; je vais vous envoyer ce qu'il faut...

MARIA. — Bien, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR, *à Mme Cantu.* — Vous avez déjeuné, je pense ?

Mme CANTU. — Non, je n'ai pas faim...

LE DOCTEUR. — Je veux que vous preniez quelque chose...

Mme CANTU. — Je déjeunerai chez moi...

LE DOCTEUR. — Non... On ne sait pas à quelle heure on viendra vous prendre...

Mme CANTU. — Vous avez bien écrit ?

LE DOCTEUR. — Mais oui... (*A Mmes Richu et Berthot, qui se sont assises.*) Mesdames, je vous ai déjà dit de ne pas vous asseoir sur les fauteuils... C'est pour les visiteurs! D'abord, vous ne devez pas rester ici... Voyons, mesdames, il fait beau, allez rejoindre les autres pensionnaires... (*Au journaliste.*) Je suis à vous... (*A Maria.*) N'est-ce pas, Maria, faites prendre quelque chose tout de suite à Mme Cantu, un œuf, du bouillon, ce qu'elle voudra... Occupez-vous-en... Je vous reverrai tout à l'heure... Je vous demande pardon, mon cher ami... (*Mlle Richu et Mme Berthot sortent par le fond. Mme Cantu et Maria par une porte à gauche, tandis que Bernier, seul, tire un papier de sa poche et, gesticulant, récite tout bas ses vers.*) Vous voyez, c'est dans cette salle que nous mettrons le buffet... Ici (*Il montre la chambre de Mme Cantu.*) s'habilleront les artistes... (*Il aperçoit Bernier.*) Mais dites-moi, mon petit Lamartine, vous ne faites rien ? Allez donc aider François à nettoyer les lampes pour ce soir..., ça vous distraira...

BERNIER. — Monsieur le docteur, j'ai composé, cette nuit, un poème...

LE DOCTEUR, *l'interrompant.* — Oui, ça va bien, mon ami..., ça va bien. Vous auriez mieux fait de dormir... Allez rejoindre François... Allez, mon ami... Allez... (*Il le pousse et le fait sortir. Au journaliste.*) C'est un ancien professeur, mon plus vieux pensionnaire. Il y a près de vingt ans qu'il est ici...

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, LE JOURNALISTE

LE JOURNALISTE. — Est-il dangereux ?

LE DOCTEUR. — Lamartine?... Les poètes ne sont jamais des fous dangereux... (*Montrant la droite.*) Alors, ici, la salle de spectacle... Elle est immense !... Elle contient deux cents personnes...

LE JOURNALISTE. — Tant que ça ?...

LE DOCTEUR. — Oui... On se tasse... On se tasse... Je vous ai montré le programme de ce soir... J'ai Rubino, de l'Opéra..., Maria, des Folies-Popincourt... Un tas d'artistes..., sans compter l'orphéon de Billancourt... Ah! ça me coûte cher!

LE JOURNALISTE. — Vous pouvez vous payer ça !

LE DOCTEUR. — Oh ! je ne me plains pas... C'est pas mauvais du tout, en ce moment... Ça sera une aussi belle année que pendant la guerre!... Seulement, il faut beaucoup de publicité... Je donne une grande fête tous les ans... C'est de la bonne réclame...

LE JOURNALISTE. — Et ça fait du bien aux fous ?

LE DOCTEUR. — Ça ne leur fait pas de mal.

LE JOURNALISTE. — Ils jouent ?... Ils chantent ?...

LE DOCTEUR. — Non, ça les agiterait...

LE JOURNALISTE. — Ils regardent?...

LE DOCTEUR. — Ah ! non ! ça ne serait pas bon non plus... Ils s'amusent tout de même énormément... Je les emploie à un tas de petites besognes...

LE JOURNALISTE, *ironique.* — Lamartine s'occupe des lampes...

LE DOCTEUR. — Les autres du vestiaire, des programmes, des petits bancs... Il y en a qui font les machinistes... Je leur suggère l'illusion d'être utiles... Ça les enchante !

LE JOURNALISTE. — Alors, vous donnez la fête pour...

LE DOCTEUR. — Pour les invités... Des invités triés sur le volet... Mon concert est très couru... Ce soir, ce sera plein !... Bondé !... Je ne sais où fourrer les gens...

LE JOURNALISTE. — Je prends tout ça en note... Je vous ferai un écho...

LE DOCTEUR. — Merci...

LE JOURNALISTE. — Maintenant, dites-moi un mot de votre traitement..., de vos malades...

LE DOCTEUR. — Mon traitement est simple : je ne les contrarie pas...

LE JOURNALISTE. — Oui... Mais qu'est-ce que vous leur faites ?

LE DOCTEUR. — Je ne leur fais rien. Les fous, c'est comme les enfants : moins on s'occupe d'eux, mieux ça vaut...

LE JOURNALISTE. — Très juste. Et eux, qu'est-ce qu'ils font ?

LE DOCTEUR. — Ce qu'ils veulent...

LE JOURNALISTE. — Alors, votre traitement, en somme ?...

LE DOCTEUR. — Je n'en ai pas... J'en ai eu, j'y ai renoncé. J'agis avec les fous comme avec les gens qui ne le sont pas..., ou qui le sont sans qu'on le sache..., car, au fond, nous le sommes tous plus ou moins. Nous avons tous un grain. Les guignards, on les enferme. Les veinards continuent à circuler... C'est une affaire de chance !

LE JOURNALISTE, *riant.* — Ah ! Ah...

LE DOCTEUR, *voyant rentrer Mme Cantu avec Maria.* — Comment! déjà?

Mme CANTU. — Oui... Je n'avais pas grand'faim...

LE DOCTEUR. — Ça n'est pas raisonnable... Enfin!... (*Au journaliste.*) Que je vous montre, maintenant, l'ancienne chapelle...

Ils sortent en causant.

SCÈNE V

Mme CANTU, MARIA

Mme CANTU, *regardant une horloge accrochée au mur.* — Je commence à m'inquiéter pour eux ! Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ?

MARIA. — Que voulez-vous qui leur soit arrivé ?... Ils ne pourront peut-être pas venir aujourd'hui !...

Mme CANTU. — Je serais à leur place, moi, je saurais que mon fils ou que mon mari est guéri, il y a longtemps que je serais ici !... (*On entend une cloche.*) Ah! cette fois, je sens que ce sont eux... Oui, Maria..., ce sont eux... Regarde, toi... J'ai trop d'émotion..., les jambes me manquent... Je n'ose plus, maintenant.... (*Elle s'assied. Maria regarde à la porte-fenêtre. Silence.*) Tu les vois ?

MARIA. — Attendez..., la porte de la grille se referme..., on entre...

Mme CANTU. — Ce sont eux ?

MARIA. — Je ne vois pas encore. (*Un temps.*) Non... Il n'y a qu'une personne...

Mme CANTU. — Comment?

MARIA. — Oui..., un monsieur...

Mme CANTU. — Tout seul?... Regarde bien...

MARIA. — Tout seul...

Mme CANTU. — Ce n'est pas pour moi, alors...

MARIA. — Mais si..., il vient de ce côté... Ah! maintenant, je le reconnais..., c'est lui..., c'est M. Gaston!

Elle ouvre la porte-fenêtre et se dirige vers le perron.

Mme CANTU, *se levant.* — Mon fils...

MARIA. — Mais oui...

Mme CANTU. — Et papa Cantu, où est-il?

MARIA, *criant au loin.* — Bonjour, monsieur Gaston!... (*A ce moment, débouche Gaston Cantu sur le seuil du perron.*) Ah! on vous attend avec impatience!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GASTON

GASTON, *entrant.* — Bonjour, Maria!...

Mme CANTU, *se jetant dans ses bras.* — Mon Dieu! c'est toi..., toi..., mon petit Gaston...

GASTON. — Bonjour, maman!...

Mme CANTU. — Ton père n'est donc pas venu avec toi?

GASTON, *gêné.* — Non, il n'est pas venu... Il n'a pas...

Mme CANTU. — Il n'est pas malade, au moins?...

GASTON. — Non..., calme-toi!...

MARIA. — Depuis ce matin, elle se fait un mauvais sang!

Mme CANTU. — Alors, pourquoi ton père?...

GASTON. — Attends... laisse-moi entrer. Eh bien! voilà... Il a eu..., tu sais..., ses crises de rhumatisme... Ça l'a repris... Alors, il a fallu l'envoyer aux eaux... Le médecin l'a ordonné..., à Contrexéville..., faire une cure... C'est excellent...

Mme CANTU. — Ah!... il y a longtemps qu'il est parti?

GASTON, *embarrassé.* — Non..., pas longtemps...

Mme CANTU. — Il va rentrer bientôt?

GASTON. — Oui..., bientôt...

Mme CANTU. — J'irai le rejoindre. Je ne veux pas rester tout ce temps sans l'embrasser... Il sait que je suis guérie, au moins?...

GASTON, *de plus en plus contraint.* — Oui... Il sait... Je...

Mme CANTU. — Guérie, enfin!... Vous ne l'espériez plus?... Méchant, qui es venu me voir si rarement!

GASTON. — Mais maman...

MARIA. — M. Gaston a eu à faire... (*Souriant.*) Un jeune homme!

GASTON. — Je suis venu aussi souvent que j'ai pu...

Mme CANTU. — Donne-moi vite des nouvelles... Tu es bien portant, tu travailles..., tu es heureux?... Regarde-moi... Comme tu es changé!

GASTON. — Tant que ça, depuis la dernière fois?

Mme CANTU. — Ta figure n'est plus la même... Elle est plus grave..., plus sérieuse...

GASTON. — Je suis devenu un homme.

Mme CANTU. — C'est vrai... Je ne te reconnais plus... J'ai besoin de m'habituer. Raconte-moi ce qui est arrivé à la maison pendant ces huit années... Quand je pense que je vais revivre ma vie d'autrefois..., auprès de vous..., dans ma vieille maison où j'ai été si heureuse.

GASTON. — Maman, calme-toi..., ou je croirai que tu n'es pas guérie!

Mme CANTU. — Maria, viens vite m'aider à mettre mon manteau et mon chapeau que...

GASTON, *l'arrêtant.* — Mais, maman...

Le docteur entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR. — Eh bien! madame Cantu, le voilà, votre fils!... Bonjour, monsieur!

GASTON. — Bonjour, docteur!...

Poignée de main.

Mme CANTU. — Ah! docteur..., je suis bien contente!...

LE DOCTEUR. — ...de nous quitter...

Mme CANTU. — Ne m'en veuillez pas. Vous devez bien comprendre que j'ai hâte de me retrouver chez moi..., auprès de mon mari..., de mon fils... Je les adore!

Elle sort avec Maria.

SCÈNE VIII

GASTON, LE DOCTEUR

GASTON, *s'assurant que sa mère est bien partie.* — Dites-moi, docteur, ma mère croit donc que je vais l'emmener tout de suite?

LE DOCTEUR. — Bien entendu. Ce n'est pas votre intention?

GASTON. — Si, je ne demande pas mieux... Seulement...

LE DOCTEUR. — Je vous ai écrit qu'elle allait aussi bien que possible. C'était vous préparer à la bonne nouvelle...

GASTON. — Nous ne l'espérions pas si bonne...

LE DOCTEUR. — Je vous ménageais la surprise.

GASTON. — Je vous en remercie; mais, je vous l'avoue, rien n'est encore prêt à la maison pour la recevoir... Je n'ai averti personne... Je ne croyais pas la guérison si complète, si prompte...

LE DOCTEUR. — Prompte? Huit ans!...

GASTON, *vivement.* — Je voulais dire : tellement imprévue!

LE DOCTEUR. — Il y a longtemps qu'elle va mieux. Je vous l'ai écrit à plusieurs reprises...

GASTON. — Oh!... sommairement...

LE DOCTEUR, *un peu vexé.* — J'ai trop à faire pour donner aux parents plus de détails... qu'ils n'en demandent!

GASTON. — Je ne vous reproche rien. Seulement, moi aussi, j'ai beaucoup à faire... J'aurais voulu causer deux ou trois fois avec ma mère avant de l'emmener... J'aurais voulu la préparer à certains changements..., à certaines choses... Ça me semblait plus prudent... Elle ne me paraît pas si calme...

LE DOCTEUR. — Rassurez-vous! c'est la joie... A sa place, tout le monde en éprouverait autant...

GASTON. — Mais est-ce que cesser brusquement son régime ne sera pas mauvais pour elle?

LE DOCTEUR. — Au contraire. Maintenant, elle a besoin de changer d'air et de milieu... Il faut qu'elle reprenne sa vie, qu'elle oublie qu'elle a été malade...

GASTON. — Nous ferons tout notre possible pour cela...

LE DOCTEUR. — Et puis, songez à la déception que vous lui causeriez! Depuis ce matin, elle est là, à la fenêtre, qui vous guette... Elle n'a pas voulu déjeuner... Elle ne vit plus... (*A ce moment, entre un menuisier avec des planches.*) Ah! ce sont les tablettes!... Bon..., posez ça là en attendant... La chambre va être libre... (*A Gaston.*) Vous voyez, je pensais tellement que vous l'emmèneriez, que j'ai disposé de sa chambre pour la fête de ce soir...

GASTON. — Mais, docteur, il n'y a pas à hésiter..., je vais l'emmener!... Si j'hésitais, vous comprenez, c'était pour elle... Du moment que vous prenez sur vous toutes les responsabilités de son départ..., que vous m'affirmez qu'elle est absolument guérie...

LE DOCTEUR. — Absolument... (*Au menuisier, qui cogne.*) — Oh! pas tant de bruit!

GASTON. — Alors, c'est parfait... A-t-elle un régime à suivre?

LE DOCTEUR. — Non... Elle est raisonnable..., elle sait ce qu'il lui faut. Par exemple, autant que possible, je vous recommande de ne rien faire, de ne rien dire qui puisse la trou-

bler... Evitez-lui les émotions... Elle a encore besoin de ménagements...

GASTON. — Comptez sur nous...

LE DOCTEUR, *l'arrêtant.* — Chut! La voilà!

SCÈNE IX

LES MÊMES, Mme CANTU, MARIA

Mme CANTU, *entrant toute rayonnante, suivie de Maria.* — Me voilà!... J'ai été longue..., mais j'ai voulu me faire belle... pour sortir au bras de mon fils! (*Elle a un chapeau démodé, mis tout de travers.*) Il faudra que papa Cantu m'achète un autre chapeau... Regarde donc celui-là!... Tu le reconnais?... C'est celui de ton bachot...

LE DOCTEUR. — On va aller vous chercher une voiture...

GASTON. — Inutile... J'ai gardé le taxi qui m'a amené...

LE DOCTEUR. — Bon... Maria, dites au chauffeur d'avancer jusqu'ici. Ah! et puis, priez un garçon de venir vous aider à charger la malle...

MARIA, *en sortant.* — Bien, docteur.

Mme CANTU. — Je pourrais bien aller à pied jusqu'à l'auto.

LE DOCTEUR. — Je pense bien... Seulement, vous seriez suivie de tous les pensionnaires. Ça ferait un bruit!... Ils vous ennuieraient avec leurs démonstrations... Et puis, j'ai remarqué que, quand ils voyaient partir un malade, ils en avaient pour quelque temps à être insupportables...

GASTON. — Dites-moi, docteur, je voudrais bien que vous pensiez à ma petite note!

LE DOCTEUR. — Ça ne presse pas...

GASTON. — Si!... Je tiens à ce que vous me la remettiez... Je n'aime pas à laisser traîner...

LE DOCTEUR. — Bon... Je vais vous la chercher... Je reviens tout de suite.

Mme CANTU. — Oh! oui..., je voudrais déjà être partie!

Le docteur sort.

SCÈNE X

Mme CANTU, GASTON

Mme CANTU. — J'ai tort de leur montrer ma joie!... C'est mal! Ils m'ont bien soignée... Mais c'est plus fort que moi. Je ne peux pas tenir en place... J'ai envie de chanter..., de rire...

GASTON, *après un temps.* — Tu sais que tu vas trouver bien du nouveau à la maison.

Mme CANTU. — Comment?

GASTON. — Il y a eu des changements.

Mme CANTU. — Raconte-moi vite... Rien de mauvais, au moins?

GASTON. — Non... D'abord, tu sais que je suis marié.

Mme CANTU. — Marié! Comment, toi, marié! Un gamin!... C'est vrai, je suis bête... Tu es un homme, maintenant... Marié!

GASTON. — Depuis six ans...

Mme CANTU. — Qu'est-ce que tu me dis là!... Pourquoi me l'a-t-on caché?...

GASTON. — On ne t'a rien caché... Je t'aurais bien prévenue, si le docteur m'y avait autorisé... Tu étais souffrante!... Tu n'aurais peut-être pas compris...

Mme CANTU. — Oh! si, va, j'aurais compris... Ça ne m'aurait pas fait de mal. La joie ne fait pas de mal..., même aux fous!

GASTON. — Maman, voyons.

Mme CANTU. — Ça m'aurait peut-être même guérie! Dis-moi : tu es heureux?...

GASTON. — Très heureux. Lucienne est intelligente, sérieuse. De plus, une belle dot, ce qui ne gâte rien... Oh! j'ai eu de la chance!

Mme CANTU. — Et dire que je ne la connais pas... Tu lui as dit que j'étais... malade?

GASTON. — Je le lui ai dit.

Mme CANTU. — Elle n'a pas désiré me voir?

GASTON. — Si... Mais ce n'était pas raisonnable... Elle est très sensible, très impressionnable!

Mme CANTU, *tristement.* — Oh!... je n'étais pas dangereuse!

GASTON. — Ah! Voyons, maman... (*Cherchant des excuses.*) Seulement, peu après notre mariage, elle s'est trouvée dans une position intéressante. Ça devenait difficile...

Mme CANTU, *l'arrêtant.* — Tu as des enfants?

GASTON. — Un seul, maman... Un garçon..., un beau petit garçon...

Mme CANTU, *avec joie.* — Mais alors, je suis grand'mère!... Grand'mère!... Quelle joie! Quel âge a-t-il, mon petit-fils?

GASTON. — Bientôt cinq ans!

Mme CANTU. — Le chéri, comme je vais le gâter!... C'est papa Cantu qui a dû être heureux? (*Gaston ne répond pas.*) Il a été heureux, n'est-ce pas?

GASTON, *évasif.* — Oui... Oui...

Mme CANTU. — Partons... Partons tout de suite... Je voudrais déjà embrasser mon petit-fils... Tu me raconteras le reste en route! Ah! je vais t'en faire des questions!...

GASTON. — Oh! je m'y attends!

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIA, *puis* BERNIER

On entend l'auto approcher peu à peu dans le parc, pendant cette fin de scène.

MARIA, *entrant.* — Voilà la voiture!

Mme CANTU. — Tu sais, Maria..., je suis grand'mère... (*A son fils.*) Tiens, embrasse-la... Elle a été bien bonne pour moi...

MARIA. — Mais, madame...

Mme CANTU — Embrasse-la..., va! et de tout ton cœur...

GASTON, *gêné.* — Pourquoi pas?

MARIA. — Oh! monsieur Gaston!...

Elle l'embrasse et se met à pleurer.

Mme CANTU. — Allons, ne pleure pas, grosse bête!... Tu sais ce que je t'ai dit... Embrasse-moi aussi... (*Entre M. Bernier. A son fils.*) Je te présente un des plus aimables pensionnaires de la maison..., très brave homme... Nous jouions ensemble au loto, aux dames, aux dominos...

BERNIER, *cérémonieux.* — Monsieur...

Mme CANTU. — Serre-lui la main...

GASTON, *ennuyé.* — Mais...

BERNIER, *s'essuyant vivement les mains.* — Oh! alors, attendez... Je viens de finir mes lampes...

Poignée de main.

Mme CANTU, *bas, à son fils.* — Il a une idée fixe. Il se croit Lamartine.

BERNIER. — Je vais pouvoir, maintenant, vous réciter mes vers...

Mme CANTU, *à son fils.* — Il a fait des vers pour fêter ma guérison! C'est gentil! Eh bien! oui, récitez-les... Je vous écoute...

GASTON. — Tu étais si pressée.

Mme CANTU. — C'est vrai... Mais ce pauvre garçon...

MARIA. — Le taxi est là...

Mme CANTU. — Oh! on pourrait bien lui faire ce plaisir... Il reste, lui!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE DOCTEUR, UN GARÇON

LE DOCTEUR, *à un garçon qui le suit.* — Tout est prêt?... Tenez, Louis, prenez cette malle. Elle est lourde.

LE GARÇON, *essayant de la soulever.* — Oui. (*Riant.*) Ça pèse plus qu'un remords...

LE DOCTEUR. — Attendez... Dites donc, mon petit Lamartine, vous ne faites rien. Donnez-lui donc un coup de main... Vous êtes solide...

BERNIER, *froissé.* — Pas si solide que ça, monsieur le docteur... Il n'y a que le cerveau de bon...

Ils emportent la malle.

Mme CANTU. — Allons, au revoir, docteur..., et merci encore... Nous reviendrons vous voir.

LE DOCTEUR. — Vous nous ferez toujours plaisir...

Mme CANTU. — Seulement, je viendrai avec ma bru et mon petit-fils... J'ai un petit-fils, docteur...

LE DOCTEUR. — Oui, je sais...

Mme CANTU. — C'est très mal d'avoir empêché Gaston de...

LE DOCTEUR. — Si on vous l'avait dit, on n'aurait jamais pu vous retenir ici!

Mme CANTU, *riant d'un bon rire.* — C'est vrai...

LE DOCTEUR, *à Gaston.* — Voici la petite note.

GASTON, *l'empochant.* — Je vous enverrai ça demain.

LE DOCTEUR. — Quand vous voudrez...

Mme CANTU, *à son fils.* — Allons, mon grand, donne-moi le bras...

GASTON. — Ton chapeau est tout de travers. Fais attention...

Mme CANTU. — Tu me trouves ridicule... C'est ça qui m'est égal!... Je me sens toute légère, toute guillerette... Oh! je vais abuser de toi... Nous irons ensemble au restaurant..., au théâtre... N'est-ce pas, docteur, vous le permettez?... Voir des pièces gaies..., des pièces à rire tout le temps..., si on en fait encore!

Ils sortent tous. Le docteur, Maria et Bernier, qui est revenu, restent groupés sur le perron.

BERNIER, *récitant à tue-tête au milieu des « Au revoir! », du bruit de l'auto.*

Chère Madam' Cantu, vous voilà donc guérie!...

LE DOCTEUR, *se tournant vers lui.* — Oui..., oui..., c'est très bien..., ça suffit!... Vous vous échauffez... Ne restez pas là... Puisque vous coupez si bien les fleurs, allez donc leur donner un petit coup d'arrosoir..., ça vous rafraîchira...

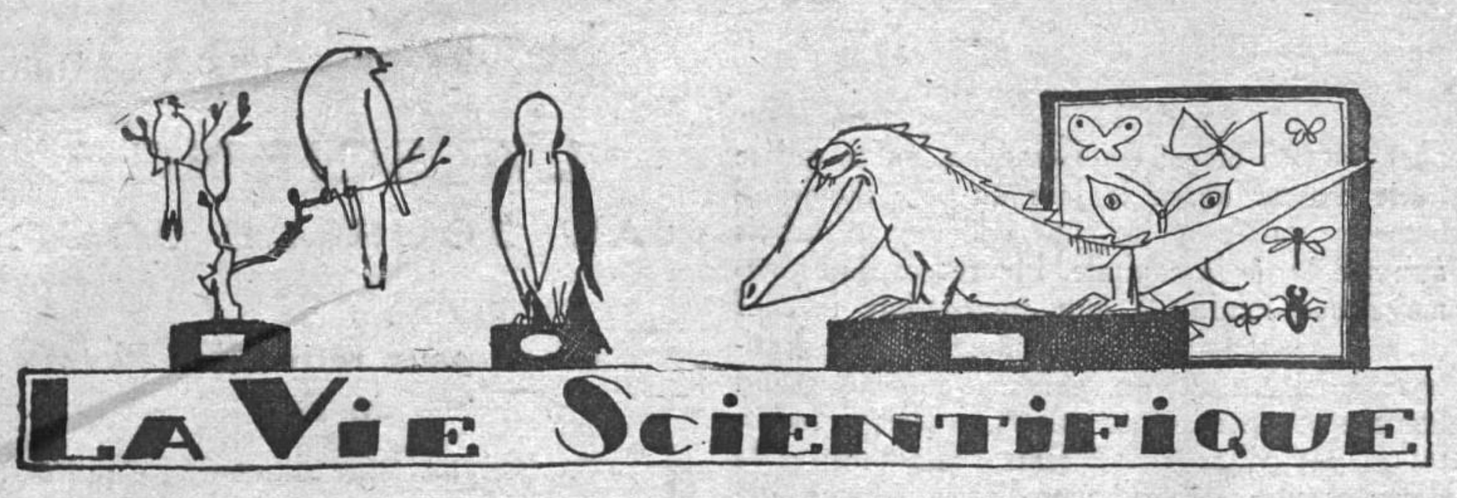
Il pousse Bernier vers le jardin. Celui-ci y va en rechignant.

Le rideau baisse lentement.

ANDRÉ DE LORDE et CHARLES FOLEY.

(Dessins de J. TOUCHET.)

(Le second acte paraîtra dans le prochain numéro.)



SCIENCES NATURELLES

La Signification des Fêtes Pastoriennes

LES FÊTES du centenaire de Pasteur ont pris fin; elles furent une apothéose et dignes de l'immortel savant. A l'heure où s'éteignent leurs derniers échos, il convient d'en dégager le caractère et la signification, car elles me paraissent marquer une date dans l'histoire générale de la Science.

Une Évolution Significative

Ce qui ressort surtout de ces fêtes, c'est le témoignage d'une évolution éclatante dans les sentiments du public à l'égard de l'œuvre pastorienne. Quel contraste, de ce point de vue, entre les spectacles qui viennent de nous éblouir et ce qui se passait il y a trente ans!

J'ai assisté à l'inoubliable cérémonie jubilaire du 27 décembre 1892, où, dans la péroraison de son discours à l'illustre vieillard tout en larmes, le célèbre mathématicien Joseph Bertrand s'écria : « Monsieur Pasteur, vous êtes un grand homme »; et j'assistai également à la cérémonie du 25 mai 1923 où une foule célébrait le centenaire du glorieux disparu, dont l'image, entourée de palmes, occupait la place d'honneur au fond de la salle. C'était, dans le même amphithéâtre de la Sorbonne, qu'illumine et transforme en un sanctuaire intellectuel la grande toile de Puvis de Chavannes, c'était la même élite de tous les pays noyée dans la même foule, c'étaient aussi les représentants les plus élevés des pouvoirs publics; mais quelle différence dans les sentiments! Le jubilé de Pasteur, c'est la consécration solennelle du génie par l'élite savante; la cérémonie du centenaire, c'est l'hommage attendri et reconnaissant d'un peuple au grand bienfaiteur de l'humanité. L'enthousiasme et la fierté furent immenses dans l'une et l'autre fêtes; mais dans la première, ils surgirent des gens de recherches pour gagner la foule encore émue par les victoires antirabiques; dans la seconde, ils se trouvèrent égaux chez tous et exaltés par une vénération profonde qui émanait de tous les cœurs.

En 1892, vers la fin de sa carrière, Pasteur est rayonnant d'une gloire qui effleure le grand public sans en atteindre les profondeurs; aujourd'hui, sa gloire accrue éblouit et pénètre tout le monde. Il était le héros des cénacles savants, il est devenu par excellence le héros populaire.

Les Causes de cette Évolution dans le Public

A quoi tient cette évolution du sentiment populaire? On n'en saurait douter : aux conséquences fécondes et infiniment bienfaisantes de la doctrine pastorienne dans le domaine médical. En montrant que les maladies infectieuses et les infections des plaies résultent, comme les fermentations, de germes apportés du dehors, Pasteur a inauguré une ère nouvelle pour l'humanité souffrante.

« Il n'y eut peut-être jamais, dans l'histoire d'aucune science, de révolution aussi radicale, observe M. Charles Richet. Tout le passé de la médecine a été anéanti... La science médicale n'existait pas, mais, maintenant, elle est conquérante et s'affirme chaque jour... Avant Pasteur, dans la médecine et la chirurgie, il n'y avait rien. »

Quand on fêtait son jubilé, et trois ans plus tard, quand il mourut, Pasteur avait doublement établi la bienfaisante efficacité de sa doctrine : par l'antisepsie, qui permet d'exécuter les opérations chirurgicales les plus difficiles; par l'atténuation du virus rabique et l'emploi de ce virus atténué pour prévenir le développement de la rage. Ces deux conquêtes avaient attiré sur lui le regard du grand public, et plus fait pour sa popularité que tout le reste de son œuvre dont elles étaient pourtant la conséquence : les chimistes exaltaient la pénétration du maître; les industriels, sa puissance de rénovation; les éleveurs, son génie tutélaire. Dans l'illustre savant, la foule voyait surtout ce qui la touche, la main compatissante qui répand la guérison sur les misères physiques de l'humanité.

La foule donne plus aisément ses faveurs que sa reconnaissance; elle éprouvait déjà les bienfaits du grand homme, il était nécessaire qu'elle en fût comblée, j'allais dire accablée.

Pasteur s'éteint, et alors apparaît plus que jamais la puissance secourable de son génie. Ses disciples sont nombreux et répandus dans tout le monde, groupés en France autour de Roux, qui fut le collaborateur, le confident et l'ami du maître. L'œuvre pastorienne se développe avec une fécondité prodigieuse : le croup, la peste, la fièvre typhoïde, le tétanos, sont vaincus ou jugulés; on lutte efficacement contre le paludisme, la fièvre jaune, la maladie du sommeil, en luttant contre les insectes qui cultivent et inoculent les germes de ces affections; c'est une guerre sans trêve contre les fléaux qui déciment les populations. La foule est subjuguée par tant de victoires sur le mal, elle déborde d'espérance et se tourne vers les laboratoires pastoriens comme vers des centres libérateurs; elle ne doute plus, elle est même injuste dans son impatience, car elle s'étonne que le génie pastorien n'ait pas encore enchaîné les deux plus grands auxiliaires de la Faucheuse : la tuberculose et le cancer.

Et puis, la guerre arrive, qui met en éclatante lumière la merveilleuse bienfaisance de l'œuvre pastorienne : l'antisepsie et l'asepsie sauvent les blessés dans les hôpitaux, un sérum spécial les préserve du tétanos, des vaccins particuliers s'opposent à la fièvre typhoïde et au typhus qui guettent le poilu dans la vie pitoyable des tranchées. Avec les engins terriblement meurtriers dont elle disposait, avec la vie infernale qu'elle imposa, la guerre eût anéanti bien vite les troupes combattantes, sans la survivance du génie pastorien. Les méthodes pastoriennes ont sauvé plus d'existences humaines que la lutte n'en a détruit; et chez nous comme chez nos ennemis, les familles sont bien rares qui ne leur doivent pas le salut d'un être cher. Vraiment, Pasteur a forcé la reconnaissance des foules!

Évolution dans le Monde Scientifique

Il s'est produit également, on n'en saurait douter, une évolution dans le monde scientifique. Je ne fais point allusion aux luttes orageuses que dut soutenir Pasteur dans les corps savants, surtout à l'Académie de Médecine; quand il mourut, ces luttes touchaient à leur fin et les méthodes pastoriennes n'avaient que des admirateurs, tout au moins leurs adversaires se tenaient cois. Mais combien prévoyaient alors l'extraordinaire floraison qu'allait épanouir l'arbre de science planté par le maître? Les méthodes d'atténuation des virus se multiplient, la sérothérapie prend naissance et débute par la guérison du croup, l'étude des toxines conduit à la notion toute nouvelle des troubles anaphylactiques. On met en lumière les liens étroits qui unissent les insectes piqueurs à la transmission des maladies virulentes; entre les microbes et les végétaux supérieurs, on découvre d'étonnantes symbioses et des phénomènes pathologiques suggestifs, notamment le cancer des plantes, dont l'agent est un bacille inoculable. La liste pourrait être bien plus longue.

Eblouis par une telle floraison, les hommes de science ont voulu en connaître la source profonde en étudiant de plus près les travaux de Pasteur, et ils ont aperçu qu'elle se trouve entière dans les recherches qui servirent de début au maître. Or, ces recherches consistèrent tout d'abord à établir que l'acide paratartrique, indifférent à la lumière polarisée, n'est en fait qu'un mélange de deux acides dissymétriques qui diffèrent simplement par la disposition des atomes dans leurs molécules : l'acide tartrique droit, qui dévie à droite le plan de polarisation de la lumière; l'acide tartrique gauche, qui le dévie à gauche. C'était de la chimie pure, c'était même le point de départ d'une branche nouvelle de cette science, la stéréochimie, et ce fut de là, pourtant, que sortit l'œuvre biologique immortelle.

Ayant observé que les corps dissymétriques droits ou gauches sont les produits de phénomènes vitaux, et que la dissymétrie qui les caractérise modifie puissamment leurs affinités chimiques, Pasteur suivit la fermentation des paratartrates dont il avait révélé la double nature, et il trouva que certains ferments détruisent la molécule du tartrate droit en respectant celle du tartrate gauche. Ainsi se trouvaient mises en évidence des relations insoupçonnées entre le groupement des atomes dans une molécule et les fonctions vitales des ferments. Le savant était au seuil d'un domaine nouveau qu'il devait prodigieusement enrichir.

Admirable par sa précision et sa logique rigoureuse, ce travail a été justement relevé en tête du livre *Pasteur*, que viennent d'offrir au public les disciples du maître; c'est une œuvre prophétique dont Pasteur avait entrevu l'immense portée; elle « ouvre à la physiologie, disait-il, des horizons tout nouveaux, éloignés, mais certains ». Et quels horizons! Dans sa *certitude*, Pasteur se consacre désormais à les faire apparaître, et c'est ainsi qu'il aborde successivement la fermentation lactique et alcoolique, le problème des générations spontanées, les maladies des vins, la fabrication du vinaigre, les maladies des vers à soie, la fabrication de la bière, les maladies virulentes et l'atténuation de leurs virus. L'épopée grandiose se termine par les victoires sur la rage; elle avait débuté par une œuvre de science pure et

se déroula sur le fonds propre du savant. Comme l'observe Duclaux, Pasteur n'emprunta rien qu'à lui-même. Il se servait de ses travaux pour en concevoir et réaliser d'autres. La puissance de création fut un des caractères essentiels de son génie.

Le Centenaire au Pays de Pasteur

Voilà les causes de l'évolution qui s'est produite. Quelle est, maintenant, l'étendue de cette évolution?

Dans une de ses récentes « Notes de la Semaine » (27 mai 1923), le Bonhomme Chrysale a rappelé combien fut grande la différence entre les funérailles de Pasteur et celles de Gambetta ou de Victor Hugo : Paris s'émut tout entier pour faire cortège à l'homme politique et au poète; il ne modifia en rien ses habitudes coutumières quand disparut l'immortel savant. J'ajoute qu'en Franche-Comté, dans son pays d'origine, Pasteur n'avait pas alors une popularité plus grande qu'à Paris : on le savait illustre, on n'avait pas encore suffisamment apprécié son œuvre bienfaitrice.

Que les temps sont changés! Aujourd'hui, on se dispute le grand homme; les villes et bourgades qui ont joué un rôle dans l'épopée pastorienne s'en font gloire et glorifient par des fêtes le héros de cette épopée : Lille, où il entreprit l'étude des fermentations; le pays d'Alais, où il fut propice aux magnaniers; Orléans, où il éclaira l'industrie du vinaigre; Chartres et Pouilly-le-Fort, qu'il a illustrés dans sa lutte victorieuse contre le charbon; Marnes-la-Coquette, où il vécut ses derniers jours et qui vient de célébrer son centenaire par des manifestations touchantes.

Nulle part cette glorification n'a eu davantage d'ampleur et n'a déchaîné plus de fervent enthousiasme que dans la Franche-Comté, pays d'origine du grand homme. Ce fut à qui rivaliserait d'ingéniosité pour rendre éclatantes la tendresse, la reconnaissance, la vénération qui débordaient de tous les cœurs. Les décorations ordinaires des plus grandes fêtes ne pouvaient répondre à l'exigence de ces sentiments; elles furent remplacées, avec un luxe et un art incroyables, par une orgie de fleurs artificielles, de guirlandes, d'arceaux qui transformaient les rues et les places en panoramas féeriques. A Dôle, où naquit Pasteur, toutes les maisons en étaient ornées depuis le faîte, les masures mêmes et jusqu'aux haies qui bordent la route de banlieue entre les maisons; on travailla des mois à ces préparatifs, on dépensa sans compter, et chacun, du plus petit au plus grand, du plus riche au plus modeste, voulut y contribuer pour sa part. Il y eut peut-être des manifestations semblables dans le passé, il y en aura peut-être dans l'avenir; on n'en a pas vu et l'on n'en verra pas de plus grandioses, de plus complètes, surtout de plus touchantes. La cité entière donna son cœur et se fit radieusement belle pour glorifier le plus illustre de ses enfants.

Les autres cités comtoises rivalisèrent avec Dôle pour exalter leurs attaches avec le grand homme : Lons-le-Saunier, qui joint le petit village de Chilly, où Pasteur trouva Chamberland, un de ses disciples les plus habiles; — Arbois, qui fut son séjour favori et où il revint presque chaque année, qu'il aimait pour les beaux jours de sa jeunesse, pour la maison familiale, et le cimetière où dorment ses parents, où il venait mûrir ses travaux, où il étudia les maladies des vins et le rôle des levures dans la vinification; — Salins, où vinrent s'établir ses ancêtres quand ils descendirent de la montagne jurassienne, et qu'une faible distance sépare du village de Marnoz, où naquit sa mère; — Besançon, enfin, qui se flatte d'avoir donné le jour au père du grand homme et préparé le jeune collégien d'Arbois aux succès de la capitale. Heureuses de l'hommage que rendait à leur compatriote le chef de l'Etat, et jalouses de témoigner leur gratitude à la fille et aux petits-enfants du grand homme groupés autour de M. Vallery-Radot, toutes ces villes se vêtirent d'une parure de fleurs, toutes débordèrent d'enthousiasme, de fierté aussi, car les Franc-Comtois sont fiers de retrouver dans Pasteur la calme volonté qui est un des caractères de leur race.

Les Fêtes du Centenaire à Strasbourg

Je n'ai pu, malheureusement, assister aux fêtes de Strasbourg, mais j'ai su, et la presse a été unanime pour dire qu'elles égalèrent en splendeur et en grandeur touchante les fêtes de la délivrance, dont elles furent en quelque sorte le prolongement. Il est bon et juste que les fêtes du centenaire se soient terminées en apothéose au cœur même de l'Alsace, dans cette province que Pasteur aima pour son long martyre et dont il hâta la délivrance en permettant à nos défenseurs de durer. Et puis, les destins n'ont-ils pas voulu que l'Alsace fût associée à la vie familiale du grand homme, à l'origine et au couronnement de son œuvre? N'est-ce pas à Strasbourg qu'il a trouvé son admirable compagne et passé avec elle, comme l'a écrit M. René Bazin, « ses années de vie rayonnante », les années que n'effleura point le malheur? N'est-ce pas dans cette métropole qu'il entrevit les immenses horizons de son œuvre en étudiant les fermentations paratartriques? Et n'est-ce pas un Alsacien, le jeune Joseph Meister, qui bénéficia le premier de la vaccination antirabique, la suprême découverte du maître?

C'est à Strasbourg et dans le Jura que devait se manifester surtout et que s'accentua énergiquement l'évolution du sentiment public à l'égard de l'immortel savant. Au jubilé, en 1892, Joseph Bertrand, le mathématicien illustre reconnaît en Pasteur « un grand homme »; à Strasbourg, le 31 mai 1923, un chimiste célèbre, M. Haller, président de l'Académie des Sciences, le proclame « unique dans le temps et dans l'espace ». Il y a trente ans, on lui donnait une place parmi les bienfaiteurs des hommes; aujourd'hui, on l'acclame comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité. Jadis, ses fêtes restaient localisées dans l'étroit domaine des cénacles scientifiques; maintenant, elles dépassent le pays et s'étendent sur le monde entier.

Pasteur a forcé la reconnaissance et la vénération des hommes, du plus humble jusqu'au plus grand; il a rendu sensible à tous et fait estimer la valeur du travail scientifique. Ce n'est pas là le moins extraordinaire de ses miracles, et c'est, à coup sûr, un des plus réconfortants, celui qui marque une date dans l'histoire de la science!

E.-L. BOUVIER,
de l'Institut.

RADIO-CHRONIQUE

Les radio-chroniques littéraires de Radiola obtiennent un succès marqué.

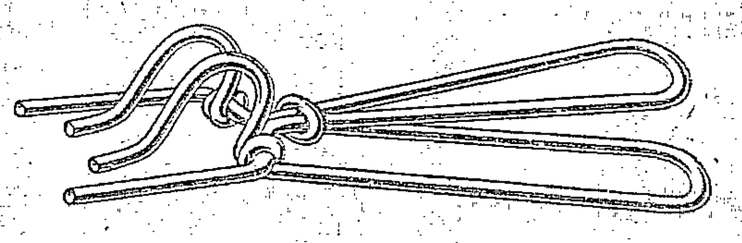
La Compagnie Française de Radiophonie, 79, boulevard Haussmann, à Paris, a, en effet, reçu de nombreuses lettres de félicitations à la suite des radio-auditions de Roland Dorgelès, Canudo et René Benjamin.

De nombreuses radio-chroniques littéraires du même genre sont en préparation.

LA SCIENCE AU JOUR LE JOUR

Pince pour retirer les Plats du Feu

Lorsque la ménagère désire retirer un plat du four, par exemple, ou encore — ce qu'il lui faut souvent faire plusieurs fois pendant la cuisson — retourner ou arroser de jus le contenu du plat, elle se munit d'un torchon pour ne pas se brûler les doigts. Or,



ce torchon est rarement d'une propreté impeccable; il arrive aussi qu'il trempe plus ou moins dans la sauce... De toute façon, on le salit et, en fin de compte, il ne permet pas de saisir commodément le plat ni ne protège pas toujours efficacement contre le risque de brûlure.

Saluons donc comme un remède estimable à quelques ennuis ménagers l'apparition de la pince spéciale que représentent notre dessin et grâce à laquelle peuvent être saisis et soutenus tous les plats, grands et petits, lourds ou légers et de forme quelconque.

Un Nouvel Accoupleur de Bicyclettes particulièrement pratique pour le Cyclotourisme en Famille

L'idée de réunir deux bicyclettes, généralement une bicyclette d'homme et une de dame, pour en faire une sorte de petite voiture à quatre roues, n'est pas nouvelle, et la réalisation d'un tel appareil paraît très simple au premier abord.

On réunit les deux bicyclettes avec un certain nombre de barres munies de colliers, barres réglables en longueur et en inclinaison et, ensuite, bloquées dans leur position pour maintenir les machines rigidement. Ce système serait parfait, si l'on devait rouler constamment sur une route ayant une ressemblance absolue avec un billard; mais sur une route réelle avec ses pavés, ses trous, ses bosses, ses caniveaux, il se faussera rapidement, ou, ce qui est plus grave, il faussera les cadres ou les roues des bicyclettes, car si une roue passe sur un trou, par exemple, elle se trouvera suspendue dans le vide et supportera sans appui le poids du cycliste.

Pour remédier à cet inconvénient, l'on a eu l'idée de monter des rotules à l'extrémité de chaque barre, ce qui conserve à chaque bicyclette une certaine indépendance par rapport à l'autre; ce système, pour meilleur que le précédent, tombe cependant dans l'excès contraire puisqu'il faut, pour s'en servir, savoir se tenir en équilibre, tout comme si l'on se trouvait sur une bicyclette seule.

Quelle est donc la vraie solution? *Il faut maintenir les deux bicyclettes rigidement dans le sens latéral*, afin qu'elles ne puissent se coucher ni avancer l'une sur l'autre, et, de plus, *il faut que l'ensemble soit articulé dans le sens de la hauteur*, de manière à passer sur n'importe quelle déformation de terrain.

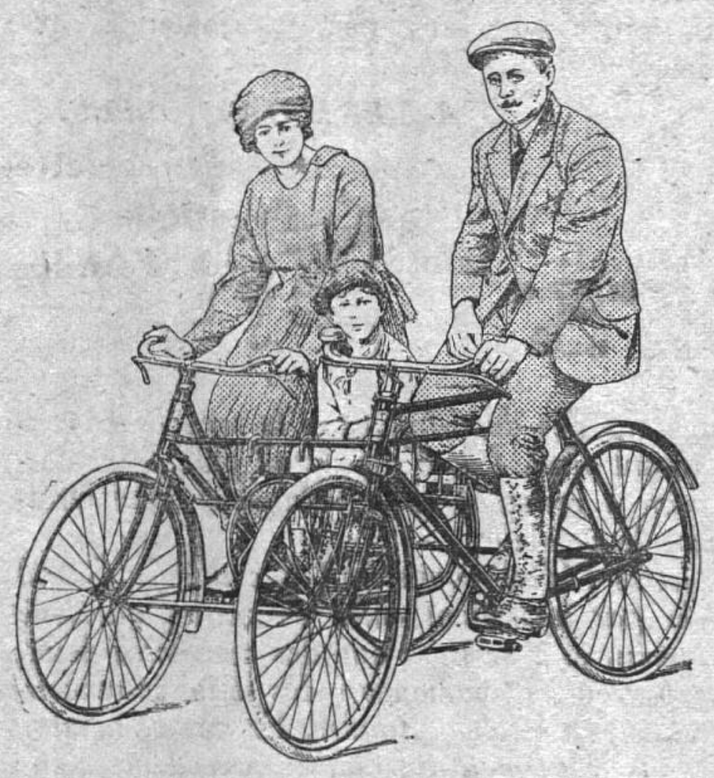
C'est ce qui a été réalisé d'une manière

très heureuse par un constructeur français, M. Card, dès 1898. Cependant, le premier accoupleur de cet ingénieur devait être construit sur mesure pour les deux bicyclettes auxquelles il était destiné. On mesurera l'étendue du problème que posait la normalisation de l'appareil, c'est-à-dire son aptitude à s'adapter indistinctement à toutes les machines, si l'on veut bien se souvenir, d'une part, de toutes les modifications apportées aux formes de la bicyclette pendant les premières années de sa diffusion, et, d'autre part, des différences de hauteur ou de longueur des cadres, des diamètres des roues et du rapport de multiplication que présentent les différents modèles de la bicyclette *normale*.

Le problème a pourtant été complètement résolu par M. Card, dont le nouvel accoupleur est fabriqué d'avance et en série.

L'appareil se compose d'un cadre articulé en tubes d'acier, réglable dans toutes ses dimensions et muni de colliers destinés à enserrer les tubes des bicyclettes à réunir; ce cadre est complété par trois barres avec leurs attaches : 1° La barre d'écartement des roues arrière; 2° La barre de direction se montant sur la fourche des bicyclettes; 3° La barre d'écartement des roues avant.

A l'usage, ce système a de grands avantages. Il permet de transporter avec soi une *certaine quantité de bagages*, ou, ce qui est



beaucoup plus intéressant, *un* ou *deux* enfants, réalisant ainsi le tourisme de famille.

La direction de l'appareil est très douce, grâce à la barre de direction agissant *différentiellement* sur les deux roues avant, suivant leur rayon de virage respectif. Une seule main suffit pour assurer la conduite sur route, ce qui permet à un des cyclistes de lire une carte, de rouler une cigarette, enfin d'avoir sa liberté de mains absolument complète.

La stabilité est parfaite : deux personnes ne sachant pas du tout monter à bicyclette dirigeront l'appareil avec autant de facilité que des cyclistes consommés.

Grâce à son articulation, qui permet à une des quatre roues de pouvoir se soulever ou s'abaisser jusqu'à trente-cinq centimètres, les trois autres roues restant sur le même plan, *l'accoupleur peut passer sur les routes les plus défoncées* sans risquer le plus petit faussage du cadre des bicyclettes.

Ajoutons que cinq minutes suffisent pour démonter et remonter l'accoupleur, ce qui permet d'utiliser chaque bicyclette séparément.

RENÉ BROCARD.

LA MUSIQUE

Au Conservatoire
Les Instrumentistes

Les élèves qui ont pris part à la première partie des concours de cette année ont eu la chance d'être favorisés d'une température bien plus clémente que celle des années précédentes. Le jury, de son côté, a moins souffert de la chaleur, et ces heureuses conditions semblent avoir agréablement influé sur les uns et les autres.

Ces concurrents ont pu mettre bien en valeur leurs qualités, le jury s'est montré volontiers enclin à l'indulgence, et le public a témoigné de dispositions conciliantes, ce qui est à noter comme une rareté.

Mais l'ensemble de ces concours a été plutôt terne, et aucun sujet ne s'est révélé comme pourvu de dons particulièrement brillants. Les divers jurys ont décerné de nombreuses récompenses dans l'incertitude de choix à faire, de distinctions bien nettes à établir.

Comme d'ordinaire, ce sont surtout les instrumentistes dont le travail a paru le plus digne d'éloges. Il ne faut pas oublier que le Conservatoire est surtout une école, et qu'il n'y a lieu de considérer que le résultat acquis au cours des études.

Certaines classes ont obtenu des succès très flatteurs et des plus justifiés. De ce nombre est celle de la *clarinette*, tenue par M. Périer, où tous les élèves ont obtenu une récompense : trois premiers prix à MM. Plaquet, Maliet et Roman; quatre seconds prix à MM. André Dupont, Le Dard, Legrand et Marcou, et un premier accessit à M. Hamelin. M. Plaquet concourait pour la première fois et a remporté d'emblée son premier prix. Le morceau d'exécution était un *lamento* suivi d'une *tarentelle* de M. Gabriel Grovlez, fort agréables.

Je citerai aussi la classe de *flûte* qui a toujours été parmi les plus fécondes en excellents artistes. Elle n'a pas failli, cette année, à sa vieille réputation. Douze concurrents se présentaient; neuf ont été récompensés. M. Philippe Gaubert, leur professeur, continue la belle lignée des maîtres titulaires de cette classe.

Le *basson* s'est signalé par sept lauréats qui ont interprété avec brio la première partie du *Concerto en si bémol* de Mozart. Il y a eu trois premiers prix : MM. Lenom, Oubradons et Plessier; deux seconds prix : MM. Morel et Olivier; un premier accessit : M. Moulinié, et un second, M. Froget.

Seuls, trois élèves, parmi ceux qui se présentaient, ont été reportés à l'année prochaine.

Pour le *cor*, sur huit concurrents, six ont été admis au palmarès, et, presque tous, — comme les trois premiers prix : MM. Vuillermoz, Reumont et Marquette, — ont vu leur récompense de l'année dernière haussée d'un échelon. Quant à la classe de *hautbois*, si bien tenue par l'excellent hautboïste, M. Bleuzet, elle a obtenu six nominations sur dix.

On voit que nos instruments à vent — surtout les bois — conservent toujours ces qualités essentielles qui leur ont acquis une réputation manifestée à maintes reprises dans tous les orchestres, et une supériorité qui n'est plus guère contestée nulle part.

Les *instruments à cordes* se sont également signalés par des mérites non moins appréciables. Les deux classes de *violoncelle* de MM. Loeb et Hekking nous ont valu de remarquables exécutants. Assurément la personnalité de ces élèves ne se dégage pas encore complètement, et il n'est pas toujours aisé de faire la part de l'effort individuel dans ces deux morceaux d'inspiration très distincte : la sarabande de la *Suite en mi bémol* de Bach, et l'éclatante finale du *Concerto* de Lalo, qu'avaient étudié ces jeunes gens sous la direction éclairée et diligente de leurs professeurs. Néanmoins le jury a équitablement distingué parmi ces divers concurrents quatre élèves qu'il a jugé dignes d'un *premier* prix. Ce sont : MM. Fournier, Kirsch, Mlle Mendès et M. Refuveille, et cinq autres comme méritant un *second* prix qui fut décerné à M. Marchesini, Mlle Gough, MM. Clément, Mache et Faure. Il y eut encore cinq premiers accessits et deux seconds. Ces deux classes de violoncelle contribueront donc, comme par le passé, au bon recrutement de nos orchestres.

Avec les violonistes et les pianistes, nous abordons les classes instrumentales les plus nombreuses. Il y avait 49 concurrents et concurrentes au violon, et 57 candidats et postulantes au *piano*. Les morceaux de concours pour violon étaient l'*Andante* (op. 75) de Gabriel Fauré, et le rondo du *Concerto* de Beethoven avec cadence de Léonard. La séance, commencée à 9 heures du matin, ne s'est terminée qu'à 9 heures du soir. Il y eut sept premiers prix pour les hommes, quatre pour les jeunes filles, et, si les garçons se partagèrent encore sept seconds prix tandis que leurs rivales n'obtenaient que trois seconds prix, ce n'est nullement par infériorité du sexe faible sur le sexe prétendu fort, c'est uniquement parce qu'il y avait moitié moins de concurrentes que de concurrents.

Bien que l'ensemble de ces concours ait été d'une moyenne très convenable, il n'y a pas lieu, en somme, comme je le disais en commençant, de signaler le mérite plus spécial de tel ou telle de ces élèves. On ne saurait leur demander ce qui constitue la maîtrise de l'exécution : c'est-à-dire une conception originale qui respecte le style propre à l'auteur, tout en y ajoutant, pourtant, une saveur particulière où se discerne la personnalité de l'interprète. Aussi, malgré quelques promesses qui, de temps à autre, venaient rompre l'uniformité de ces exécutions, on sentait trop souvent le manque de maturité de l'intelligence. Mais, en constatant cette insuffisance, il était impossible de ne pas envier la belle ardeur de cette jeunesse qui ignore encore les perplexités et les appréhensions de ceux qui doivent toujours maintenir intacte leur renommée...

Chant, Opéra et Opéra-Comique

L'atmosphère s'était malheureusement modifiée pour les concours vocaux. A une température exceptionnellement fraîche pour la saison, avait succédé une chaleur lourde, chargée d'électricité. Ce brusque changement a fâcheusement influé sur la fin de ces concours. Les dernières séances comprenaient les épreuves d'*opéra* et d'*opéra-comique* qui ont le don de passionner le plus le public. Aussi se sont-elles déroulées dans des conditions moins calmes que celles du début. La salle était bondée, surchauffée, l'auditoire nerveux, prêt à s'agiter, à s'émouvoir en toute occasion pour les détails les plus futiles.

Les élèves, de leur côté, se sentaient mal à l'aise en arrivant sur l'estrade, dans un air irrespirable, au milieu d'un public houleux. C'est surtout la dernière journée (la *treizième*, fâcheux symptôme!) consacrée à l'*opéra*, qui a provoqué le plus de récriminations et de manifestations tumultueuses.

Indépendamment des protestations tradi-

tionnelles, déterminées par les décisions du jury, un petit incident est à signaler pour les commentaires variés qu'il a soulevés.

Mlle Mahieu se présentait dans la scène d'une poésie si pénétrante du début du troisième acte du *Sigurd*, de Reyer, qu'elle devait chanter avec M. Teissié, de l'Opéra. Ce dernier, indisposé au dernier moment, se fit remplacer par un de ses camarades, qui, malheureusement retenu le jour du concours par son service à l'Opéra, ne put venir. Par une chance très appréciable, en la circonstance, Mlle Mahieu a la bonne fortune d'appartenir à la classe de M. Sizes, excellent baryton, ancien pensionnaire de notre Académie de Musique. Aussi, le professeur, annonçant la regrettable et inopinée défection des partenaires de son élève, déclara-t-il qu'il considérait comme un devoir de lui donner la réplique. De sorte que Mlle Mahieu chanta sa scène de concours secondée par le professeur qui la lui avait fait travailler. Ce voisinage, précieux mais peut-être redoutable, ne paraît pas lui avoir été profitable, car Mlle Mahieu n'obtint aucune récompense. Était-ce l'émotion? mais elle manqua de souplesse et de charme, et ne sut pas répondre à l'attention flatteuse dont elle avait été l'objet. Peut-être, l'année prochaine, fera-t-elle bien de se borner à avoir recours aux bons offices d'un camarade de sa classe, simple élève comme elle!

Les deux premiers prix d'*opéra* : Mlles Ferrer et Bonavia étaient déjà titulaires des mêmes récompenses pour le chant.

Mlle Ferrer, qui concourait en opéra, dans l'*Armide* de Gluck, avait obtenu son premier prix de chant dans l'*Alceste* du même compositeur. On ne saurait lui reprocher de mal choisir ses auteurs. Elle est grande, de belle prestance, possède un organe sonore, se présente bien, paraît avoir une nature de théâtre. Elle a intelligemment chanté la grande scène qui termine le second acte d'*Armide*, au moment où la magicienne, un poignard à la main, ne peut se résoudre à en frapper Renaud endormi. Elle a bien fait ressortir les perplexités de l'âme irrésolue d'Armide, ces hésitations, si bien marquées dans la musique de Gluck.

Mlle Bonavia, a, justement, partagé avec Mlle Ferrer, les sympathies du public et du jury. Elle aussi est douée pour le théâtre; elle a des gestes harmonieux, une voix fort agréable, souple, bien travaillée, qui se prête aisément à la variété des inflexions. Elle a chanté, dans un bon sentiment, l'air du second acte de la *Salammbo* de Reyer, alors que la fille d'Hamilcar demande au grand-prêtre à voir le voile sacré de la déesse Tanit. Elle y a mis une expression juste, bien conforme au sens de la scène, et a témoigné de clairvoyantes finesses d'intentions. Étant donné son âge, (24 ans), on peut prédire à Mlle Bonavia, qu'avec un travail assidu, elle parviendra à conquérir une brillante situation artistique au théâtre.

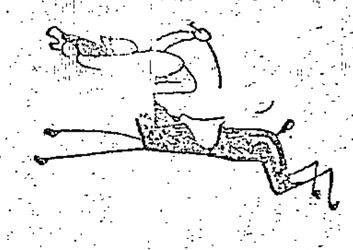
Ce sont là les deux meilleures élèves que nous aient révélés ces concours vocaux. Je mentionnerai encore, cependant, parmi celles qui me paraissent aptes à réussir : Mlle Beaumelle, qui a montré de réelles qualités dramatiques dans la scène si pathétique du troisième acte d'*Aïda* avec Amonasro. Elle a bien dit, avec des intonations tendres et poignantes, la phrase : « Non, ta fille n'est pas esclave », et, dans tout le cours de la scène, elle a fait preuve d'une judicieuse interprétation du texte.

Je noterai aussi Mlle Lécuyer, douée d'une jolie voix, pourvue d'un premier accessit de chant, et qu'on aurait bien pu favoriser d'une récompense au concours d'*opéra*, où elle a montré une précieuse flexibilité de tempérament artistique dans le duo — quelque peu ingrat sous le rapport vocal — entre Elsa et Ortrude, au second acte de *Lohengrin*.

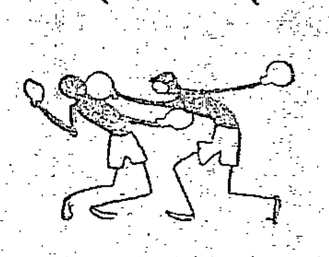
Quant aux hommes, ils se sont montrés assez médiocres. Le jury du concours d'*opéra* n'a même pas estimé qu'il fût possible de décerner de premier prix. Il a accordé un *second* prix à M. Abondance qui s'est tiré à son honneur de la scène célèbre de *Rigoletto* où le bouffon revendique sa fille enlevée par les courtisans de son maître. Il s'était montré déjà adroit comédien dans son concours d'*opéra-comique* où il avait joué la jolie scène du second acte du *Médecin malgré lui*, de Gounod, qui lui avait également valu un *second* prix.

Tels sont les élèves dont les mérites m'ont paru plus particulièrement dignes d'être mis en lumière dans cette longue série d'épreuves d'où il n'est guère aisé de dégager l'avenir très incertain de jeunes gens qui, si souvent, se bornent à suivre docilement les indications de leur professeur, sans rien y ajouter d'eux-mêmes.

ALBERT DAYROLLES.



PROPOS SUR LES SPORTS



Le Grand Prix Cycliste

Le Grand Prix Cycliste a remporté plus de succès qu'à l'habitude, tout au moins si l'on envisage le point de vue des recettes : le premier dimanche, plus de 60.000 francs, le second près de 100.000.

Tant mieux, puisque les pauvres bénéficieront de l'aubaine, mais nous ne saurions trop réclamer à l'Union Vélocipédique de France des modifications essentielles dans l'organisation de la fameuse épreuve.

La formule actuelle est nettement antisportive et, ce qui est pire, constitue une véritable invitation à la combinaison entre coureurs; ceux-ci ne s'en font pas faute.

Le Grand Prix est ouvert à tous et comprend, réparties en trois journées, des éliminatoires, un repêchage, des demi-finales, un repêchage et une finale.

Une cinquantaine d'engagements sont recueillis, alors que dix à douze hommes au maximum peuvent émettre des prétentions. Résultat : la première journée répartit ces cinquante coureurs en huit séries. Chaque « tête de série » est opposée à des cyclistes de second et troisième ordre. A part un accident ou une combinaison trop bien échafaudée, il ne saurait y avoir de surprise. Donc, aucune émotion, pas le moindre intérêt. Huit hommes sont ainsi conservés pour les demi-finales.

Le second jour, les repêchages désignent quatre nouveaux sprinters qui s'ajouteront aux huit du dimanche. Parmi eux, le plus souvent, se trouvent au moins trois « doublures ».

Nous voici avec douze demi-finalistes pour trois demi-finales de quatre. Nous avons un mélange de champions et de coureurs moins remarquables. Ceux-ci n'ont aucune prétention pour la finale. S'ils sont honnêtes, ils défendent leur chance, sinon — et c'est là le cas le plus fréquent — ils se mettent aux ordres de leurs adversaires valeureux afin de leur faciliter la tâche, en les emmenant dans leur roue, pour s'écarter au moment de l'effort final ou en enfermant le rival dangereux et en l'empêchant de se dégager.

Le repêchage des demi-finales met en présence en une seule course les neuf vaincus, parmi lesquels quatre ou cinq hommes se valant, tels l'autre dimanche Kaufmann, Gabriel Poulain, Spears, Schilles et Bailly. On conviendra qu'un seul élu pour tant d'appelés est insuffisant. Là encore la combinaison règne. Il faut éviter que le sprinter qui a une chance puisse passer. Et nous arrivons ainsi à une course par équipes.

Ne serait-il pas plus juste ou de n'ouvrir ce repêchage qu'aux seconds des demi-finales, ou bien entre le vainqueur des seconds, le vainqueur des troisièmes et le vainqueur des quatrièmes opposés ensuite ensemble? Nous n'aurions ainsi que trois sprinters aux prises chaque fois, ce qui serait plus sportif.

Enfin, l'ultime épreuve met quatre hommes en présence : le moindre incident fausse le résultat. L'autre jour, Degraeve donnait l'impression de gagner, lorsque Moeskops, qui avait le meilleur à ce moment, se rabattit sur lui. Et ce fut le troisième larron, Kaufmann, qui passa. Ne devrait-on pas, pour une course aussi importante, exiger trois manches par addition de points?

Ce qui serait encore plus juste, plus sincère, ce serait l'adoption des matches par deux, les gagnants des demi-finales et le repêché se rencontrant ainsi. Là, il n'y aurait plus de combinaison à redouter et le vainqueur serait vraiment le meilleur.

Mais l'idéal consisterait à courir le Grand Prix par invitations entre douze ou quatorze hommes, et à ne faire que des matches à deux. Les six ou sept vainqueurs des séries se rencontreraient en quart de finales. En cas de nombre impair, le gagnant de l'année précédente ou le champion de France serait exempt. Les quatre survivants disputeraient les demi-finales et les deux rescapés se livreraient le combat pour la victoire en deux manches et une belle. Les trois journées du meeting seraient plus intéressantes qu'actuellement : le premier dimanche, il y aurait les séries et les quarts de finales, le samedi les demi-finales et, le second dimanche, les matches de la finale.

Avec le régime actuel, nous n'arriverons jamais à avoir la régularité idéale qu'exige le sport. En vitesse, il n'y a que la course à deux qui puisse donner entière confiance.

Une Prouesse Française

Le 7 juillet, à Londres, Pierre Lewden, champion et recordman de France de saut en hauteur, a gagné pour la seconde fois le championnat d'Angleterre en franchissant la barre à 1 m. 929. Or, cet admirable athlète ne mesure que 1 mètre 68, il saute donc près de 25 centimètres de plus que sa hauteur, ce qui semble invraisemblable. Il donne l'impression de pouvoir, d'ici l'an prochain, atteindre 1 mètre 95. Nous reviendrons sur ce phénomène dont nous pouvons être fiers.

JACQUES MORTANE.

CARNET des LIVRES

PLON

Un nouveau roman, à mettre entre toutes les mains, signé d'un nom féminin, parfaitement inconnu : en un mot tout ce qu'il faut pour passer inaperçu aux yeux des lecteurs et de la critique. Et cependant, sous la signature de Léon Daudet, ne lisions-nous pas hier :

« Ou je me trompe fort, ou, dans un genre différent, *Le Secret de l'Etang Noir*, de Jeanne Danemarie, peut obtenir un succès analogue à l'immense succès de *Maria Chapdelaine*, par le fait qu'il traite et développe un ensemble de sentiments normaux et familiaux, commun à beaucoup de personnes, et qu'il précise aussi un mystère, de qualité inquiétante et courante.

FASQUELLE

L'édition définitive du livre célèbre de Gaston de Pawlowski, *Voyage au Pays de la Quatrième Dimension*, précédée d'un « Examen critique », vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle en un superbe volume grand in-4° carré, avec couverture en couleurs et nombreuses illustrations de *Léonard Sarluis*.

LES MAISONS CLAIRES

Reconnues d'Utilité Publique par Décret du 16 Mai 1919

Siège : 5, Rue La-Bruyère, Paris

Compte de Chèque Postal : N° 485-76

Succès Scolaires

Nous avons le grand souci de faire de nos enfants des petites filles instruites. En même temps que nous essayons de refaire leur santé et leur moral, nous donnons nos plus grands soins à l'instruction. Instruction souvent prise en plein air et du moins toujours à fenêtres ouvertes, école coupée de grandes récréations pendant lesquelles les enfants pratiquent la culture physique : exercices de respiration, gymnastique rythmique et rondes chantées en plein air; la couture des petites filles se fait au jardin; les leçons sont apprises dehors sous le soleil, et sans doute le moyen n'est-il pas mauvais, puisque nous comptons des succès scolaires un peu partout. A Lalinde, nous avons présenté, le 5 juillet, au certificat d'études, une petite fille, Suzanne Chanial, âgée de onze ans, qui a réussi brillamment; à Saint-Alvère, nous avons présenté la petite Renée Piau, âgée de douze ans, qui a obtenu la mention Bien; à Arcachon, le 2 juillet, quatre de nos filles se sont présentées, toutes ont été reçues et avec les mentions Bien et Assez Bien; la petite Claire Jenard, âgée de douze ans, s'est particulièrement distinguée et a reçu les félicitations de tous. Aujourd'hui, nous recevons la gentille lettre que voici :

« Votre petite Yolande vient vous annoncer une bien grande nouvelle, chère maman Claire, qui me rend bien, bien heureuse, et qui, je crois, vous fera plaisir. Je suis reçue au certificat d'études avec la mention Bien. Voici les sujets qui nous ont été posés... D'abord le calcul que je n'ai pas trouvé facile, je n'ai eu qu'un problème de juste, quant à l'autre peu l'ont fait. En rédaction, c'était bien intéressant, nous avions à raconter une de nos plus grandes joies. En histoire, quatre questions furent posées sur Henri IV, et en géographie j'ai dit ce que c'était que la houille. En orthographe c'était comme texte : Plue d'été; et enfin, en couture, dix centimètres de couture rabattue et le chiffre 4. Avant le résultat j'étais inquiète et anxieuse, mais quand on m'a nommée avec cette mention Bien, j'étais transportée de joie.

» Après le résultat, j'ai été remercier Mme et Mlle Barbier si bonnes pour moi, et aussi ma maîtresse si dévouée, j'ai vu aussi M. l'Inspecteur qui aime beaucoup les petites Claires. Chère maman Claire, c'est à vous que je dois ce grand bonheur, je vous embrasse avec tout mon cœur reconnaissant.

» Yolande BENOIT. »

Nous avons cette chère petite dans nos Maisons Claires, depuis le 3 décembre 1919. Son père est mort, sa mère est décédée tuberculeuse, nous avons commencé à refaire les poumons de cette pauvre gosse à Arcachon, quand le Dr Lalesque les jugea bien cicatrisés, nous transportâmes notre fille à La Réole, le 25 avril 1922. Cette petite est donc bien *notre* enfant; d'ailleurs la charmante Mlle Barbier lui voue une prédilection particulière et s'est faite sa seconde maman. La voilà aujourd'hui munie de son certificat d'études, nous allons la perfectionner dans la couture, lui faire poursuivre une année encore ses études, ensuite, nous lui choisirons un apprentissage conforme à ses goûts, à sa santé. Et ce sera une enfant de plus sauvée — les docteurs Lalesque et Barbier savent les soins qu'elle leur a coûtés, mais aujourd'hui c'est une belle fillette aux joues de pommes d'api, aux épaules larges respirant le bonheur, et la bonté... Ce sont ces petites Yolande Benoît-là qui nous donnent le courage, la persévérance de mener à bien une œuvre effroyablement lourde, mais dans laquelle on réalise avec délices le bien que tous en commun nous essayons de faire... Un jour de joie donné à un enfant console de bien des peines.

Y. S.

Une Séance de Rythmique

M. Jean Risler donnait, jeudi dernier, une séance démonstrative de rythmique.

L'apôtre de cette méthode Dalcroze, toute faite de grâce, de souplesse et d'harmonieuse puissance, fit longuement évoluer un groupe charmant de ses jeunes élèves; d'abord, en une série d'exercices de rythmique et de solfège, puis en des scènes de plastique animée, des tableaux vivants et des rondes enfantines de Jaques-Dalcroze, chantées et mimées. Les élèves de Jean Risler ont vraiment acquis un sens profond du rythme musical commandant le rythme musculaire. Ils ont été longuement acclamés.

En outre, à titre d'intermède, dans deux petites danses grecques de Jean Risler, Mlle Fanchette Bonnet et M. Maurice Riche, deux enfants de onze et douze ans, de l'Opéra, élèves de l'excellent maître de ballet M. G. Ricaux, se firent vivement applaudir. Les deux gracieux enfants, qui suivent en même temps les cours de rythmique de Jean Risler, montrent les merveilleux résultats d'une telle collaboration de maîtres et de méthodes.

Enfin le frère de Jean Risler, le prestigieux pianiste Edouard Risler, joua l'*Invitation à la Valse*, de Weber, une *Danse Espagnole* de Granados, et la *Deuxième Polonaise*, de Liszt, et ce fut un ravissement, puis une ovation sans fin au grand artiste.

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 5 Juillet	34.094 fr. 55
Montant de la 3e liste (7e année)	2.455 fr. 50
Subventions	1.885 fr. »
Total au 11 juillet	38.435 fr. 05

3e Liste arrêtée le 11 juillet

M. G. Escale, 100 fr. — M. Baptiste, 12 fr. 50. — Une Marocaine, 5 fr. — Mme J. Bonnefond, 9 fr. — Reconnaissance à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pour les Maisons Claires, 20 fr. — Reconnaissance à Saint-Joseph et à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 20 fr. — Une Anonyme, 5 fr. — M. Henri Cros, 20 fr. — Pour que N.-D. de Lourdes exauce une prière, 100 fr. — Au nom d'une Veuve de 75 ans, 5 fr. — M. Ludovic Depeyre, 20 fr. — Anniversaire de la mort de notre chère grand'mère, Hélène et Jean, 10 fr. — Mme Chifflot, 200 fr. — Reconnaissance à la Sainte Vierge, R. R., 5 fr. — Mme Courvelier, 5 fr. — Mlle Couté, 20 fr. — Juste partage, 50 fr. — M. Nocquet, 10 fr. — Mme G. Halley, 50 fr. — Pour que la vie soit moins triste, 5 fr. — M. V. Dutasta, 20 fr. — M. Ledentu de Lago, 10 fr. — M. Bertohatti, 8 fr. — M. G. Brouard, 10 fr. — Mme Andriveau, 100 fr. — M. François Chevalier, 100 fr. — Mlle Lemaux, 15 fr. — Promesse faite à sainte Thérèse, M. F., 20 fr. — Pour ma santé améliorée et un cher objet retrouvé, L. B., 20 fr. — Mme Bouysson, 10 fr. — M. N., reconnaissance, 20 fr. — Marie-Thérèse, 10 fr. — A. P. Tunis, 10 fr. — B. P., une abonnée des *Annales*, Biarritz, 10 fr. — Mme Sieferlé, 25 fr. — Pour que ma tâche soit bénie, une institutrice périgourdine, 10 fr. — Mme Siver, 20 fr. — Mme A. Taravant, 100 fr. — M. F., 20 fr. — Un vieil abonné des *Annales*, 25 fr. — Mme G. Séguret, 15 fr. — I. N. J. C. 25 fr. — Pour trouver un toit 10 fr. — Comtesse Thérèse Von Normann, 15 fr. — Pour les enfants, 255 fr. — Anonyme, Chalons-sur-Marne, 20 fr. — Pour vos filles claires, Nancy, 5 fr. — Mme Josseaud, 50 fr. — Deux abonnées, N. J., 20 fr. — En souvenir de mes chers disparus, H. P. 13, 25 fr. — Mme Simon, 20 fr. — Pour que saint Antoine protège ma maison, 100 fr. — Anonyme pour obtenir une grâce, 100 fr. — Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, Gabrielle, 5 fr. — Une institutrice du Languedoc, versement mensuel, 5 fr. — En remerciement au Sacré-Cœur et à la sainte Vierge, M. B., 10 fr. — Un instituteur Champenois, 10 fr. — Mme Berbesson, 5 fr. — Pour que les enfants clairs prient pour eux, Cate et Victor, 20 fr. — En souvenir de ceux que nous avons aimés, V. B., 5 fr. — B. H., qui vous admire, 5 fr. — Lucheux, reconnaissance aux Clairettes, 20 fr. — Deux fidèles abonnées, H. C., 20 fr. — Pour le berceau du second petit-fils : un célibataire, 10 fr. — Mme Bassez, 10 fr. — Reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 40 fr. — Une Provinoise, 10 fr. — Anonyme, Paris, 20 fr. — Pour les petites Claires, 10 fr. — Pour le bonheur de ma fille, 10 fr. — M. Burel Tranchard, 25 fr. — Pour mes filles, 20 fr. — Mlle Fr. et ses petites élèves, 15 fr. — J. A. E. A., 5 fr. — A. H. P. L., 50 fr. — Souscription de Mme Thévenot : Mlle Guillon, 22 fr.; Mlle Loucou, 3 fr.; Mado, 5 fr.; Bernard, 30 fr.; total : 60 fr. — Remerciements à saint Antoine, 100 fr. — M. Teyssier, 50 fr. — L. L., 1 fr. — Mme L. Chodzko, 20 fr. — Total : 2.455 fr. 50.

PROGRAMME des THÉATRES

offrant des Réductions aux Abonnés des "Annales"

(Voir Bons de réduction dans notre Volume-Prime)

Du 21 au 29 juillet 1923

Odéon : Sam. 21, mat., *Le Mariage de Mlle Beulemans*; soir., *Les Bouffons*. — Dim. 22, mat., *L'Arlésienne*; soir., *L'Espionne*. — Lundi 23, *Bérénice*, *L'Avocat Pathelin*. — Mardi 24, *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Le Joli Rôle*. — Mercr. 25, *Le Petit Café*, *Le Seul Bandit du Village*. — Jeudi 26, mat. *Polyeucte*, *L'Epreuve*; soir., *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Le Joli Rôle*. — Vend. 27, *Le Petit Café*, *Le Seul Bandit du Village*. — Sam. 28, mat., *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Le Joli Rôle*; soir., *Le Petit Café*, *Le Seul Bandit du Village*. — Jeudi 26, mat., *Polyeucte*, *Mlle Beulemans*; soir., *La Cagnotte*.

Nouvel-Ambigu : *Le Maître de Forges*.

Porte-Saint-Martin : Sam. 21 et Dim. 22, mat. et soir., *La Vie de Bohême*. — Lundi 23 à dim. 29, *Mlle Josette, ma Femme* (Mat. jeudi et dim.).

Théâtre-Sarah-Bernhardt : *Les Nouveaux Riches*.

Trianon-Lyrique : Clôture annuelle. Réouverture le 1er septembre.

(Pour les jours où les Bons sont valables, se référer au Volume-Prime.)

Les Magasins de la Place Clichy

font aux lecteurs des *Annales* 5 0/0 de remise sur tous achats au comptant

effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPECIAUX *contenus dans notre Volume-Prime.*

Les Excursions des "Annales"

Voir à la page V des Annonces le programme des Voyages : Route des Alpes en auto-car et Lorraine et Alsace, pour lesquels les abonnés et lecteurs des Annales bénéficient de réductions.

La Femme et le Foyer

QUE NOUS APPORTE la mode nouvelle ?

Des tons inaccoutumés ; des bleus durs et tous les roses, les roses pâles, les roses soutenus et même les roses très vifs connaîtront cet été la faveur des coquettes. Comme tissus, tous les tissus les plus divers et les plus souples. L'ampleur s'accentuant sur les robes du soir, les tissus vaporeux sont les plus employés. Le tulle et la dentelle font des apparitions remarquées. Nous verrons des capes transparentes jetées sur les robes légères pour les courses ou le dîner au Casino, des déshabillés de dentelles agrémentées de longues traînes ou d'ailes venant se rattacher sur les côtés et formant manteau sur les épaules. J'ai noté pour vous une robe de tulle rose faite de deux grands volants très froncés, parsemés de grosses fleurs plates brodées, fleur brodée à la taille, corsage avec berthe bordée d'un étroit volant de tulle courant tout autour de l'encolure, répété trois fois sur les épaules pour faire petite manche. Les robes d'enfant sont aussi délicieuses en tulle ou garnies avec ce tissu : sur un fourreau de taffetas rose, un fichu en tulle blanc retenu de chaque côté par des bouquets de roses fera un petit numéro ravissant pour une robe de cortège ou un bal d'enfants; froncé, bouillonné, ruché, il fait des chapeaux de bébé ravissants que l'on termine par un grand nœud.

Voici encore des robes de toile brodée de tons vifs sur fond blanc ou pain bis. Une autre imprimée d'arabesques noires se rehausse de palmes brodées jaunes ou rouges. Sur une jupe blanche, les casaques fleuries de modernes dessins seront charmantes. Le décolleté en pointe garni d'un foulard négligemment noué donnera cette note « très sport » tant aimée des jeunes filles. C'est encore un foulard aux tons chatoyants ou heurtés qui garnira le chapeau devant accompagner cette toilette. On les transforme également en kimonos ou en grands sacs « fourre-tout », pour la campagne. Le bas fin en fil blanc accompagne ces élégances sans prétention, ainsi que le classique soulier de toile garni d'une boucle décorée, nouveauté de cette année. Le daim ou l'antilope, beaucoup plus coûteux, sont réservés aux robes plus habillées de crêpe tchina ajouré et brodé. Enfin, dernière innovation ! Quelques joueuses de tennis notoires sont apparues sur le « court » les cheveux enveloppés dans un filet de résille de soie.

SIMONNE B...

□ □ □

PETITS CONSEILS

Je rappelle à mes lectrices que, pour se procurer les toiles et linons ou organdinas brodés de la maison Rodier, il suffit de les réclamer à sa couturière qui, sur simple demande adressée à MM. Rodier, 3, rue des Moulins, à Paris, recevra la collection des échantillons désignés.

Pour le thé on ne se sert que de linge jauni. On emploie pour cela le thé en infusion très forte et l'ocre jaune. Mais il existe dans les grands magasins des produits qui, teignant véritablement toile et dentelle, permettent de pratiquer plusieurs lavages sans renouveler l'opération.

Tailleur de toile bise garnie de petits galons cachemire. Cloche de toile cachemire assortie.

Tailleur de crépalga blanc souligné d'une tresse brodée de deux tons de bleu. Ombrelle bleue.

Sur une jupe plissée, on porte ce petit paletot de toile imprimée dont les revers et le dépassant sont de toile rouge ancien.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann) PARIS, IXe Arrond

Lundi, 16 Juillet 1923.

La Situation

Malgré l'approche de la liquidation de quinzaine — effectuée aujourd'hui à un taux moyen de reports de 4 1/2 0/0 — et de la venue des vacances qui cause des vides déjà sensibles dans le monde boursier, la semaine a été bonne comme nous l'avions prévu. Naturellement, le marché du terme a subi l'influence des causes restrictives que nous venons de dire ainsi que de la situation extérieure née de la question de la Ruhr, celle-ci paraissant de plus en plus, et surtout depuis la déclaration anglaise, ce qu'elle est : une mauvaise querelle... à propos d'Allemands. On s'en émeut peu en général, avec le désir profond de ne pas voir de brouille officielle entre Alliés sur un point d'intérêt général évident, mais aussi la ferme volonté d'obtenir satisfaction pour nos exigences aussi légitimes que modérées. Quelle que soit la formule sur laquelle un accord, une transaction puisse se faire, il faut qu'elle assure d'abord nos réparations, ensuite notre sécurité dans la mesure évidemment où il serait nuisible à notre activité économique de l'assurer par nous-mêmes.

Mais le marché du comptant n'a pas connu cette modération, ce coup de frein des circonstances. Rien n'a prévalu contre son activité qui est allée en se développant constamment ; à telle enseigne que sur telle et telle valeur (*Saint-Gobain, Poliet et Chausson*, etc.) la cotation a dû être différée certains jours en raison de l'afflux des demandes et de l'insuffisance des offres. La fermeté a été la règle générale, et la hausse le plus souvent constatée.

De cela, les valeurs françaises surtout ont continué de profiter, car malgré la tension au plus haut niveau constaté jusqu'à présent de la livre sterling, les valeurs d'arbitrage ne se sont guère lancées à la poursuite de leurs respectives devises privilégiées. Légère détente des changes, d'ailleurs, les derniers jours, avec le retour à une stabilité relative : la livre sterling a fini à 78,63, le dollar à 17,065. Le mark allemand que nous avons vu à 0,0005 (50 francs : 1 million de mark) s'est repris à 0,0007 et vaut à peine ce prix, tandis que la couronne autrichienne continue de trouver dans son relèvement à 24 fr. les 100.000 couronnes, la récompense de ses efforts économiques, de la sagesse politique du gouvernement autrichien actuel. Amélioration du franc belge à 82,90, du leu à 8,85.

Notons la fermeté mais sans mouvement de cours considérables de l'ensemble des valeurs de banques : l'action *Crédit Mobilier Français* s'est maintenue vers 485 avec des achats constants pour le compte du portefeuille. A signaler aussi que la matière boursière augmente : plusieurs introductions à la cote ont eu lieu cette semaine, tant du fait de l'accession de valeurs jusque-là traitées sur le marché libre, que de celui d'inscription à la cote d'actions nouvelles provenant d'augmentations de capital d'entreprises dont les titres étaient déjà cotés. La *Compagnie d'Électricité de Limoges* notamment vient de voir passer au marché officiel ses 45.000 actions privilégiées jusque-là traitées en Banque, et ses 5.000 actions ordinaires négociées hors cote auparavant : on sait l'excellence de cette entreprise, on connaît ses brillantes perspectives d'avenir, aussi la Bourse a-t-elle accueilli avec une satisfaction non dissimulée cette introduction qui n'ajoute rien sans doute à la qualité intrinsèque de l'entreprise, mais donne un supplément de facilité aux transactions, et en tous cas adjoint un fleuron à la couronne du Parquet.

L'OR en 1922

(Suite.)

Les producteurs d'or pensent d'ailleurs que l'utilisation de l'or comme monnaie réelle et non comme garantie de la circulation fiduciaire serait de natnre à diminuer les moyens du crédit tout en le renforçant comme qualité. Par suite, le pouvoir d'achat de l'or augmenterait si l'on rétablissait la libre circulation à l'intérieur des pays. Le problème paraît en réalité être beaucoup plus complexe, surtout en ce qui concerne les contrées jouissant d'un système bancaire perfectionné. Depuis mars 1922, le Trésor américain a supprimé le contrôle sur la réserve nationale et a autorisé le remboursement des Gold certificates. Il n'en est résulté pratiquement aucun retrait d'or des banques de réserves ni pour la circulation intérieure, ni pour l'étranger.

La situation des réserves d'or

Si l'on excepte les Etats-Unis, la situation des réserves d'or dans la plupart des pays a peu changé de la fin de 1921 à la fin de 1922. Le contrôleur de la Monnaie, en Amérique, M. Crissinger, fait du reste remarquer que les réserves d'or dans les banques centrales des divers pays étaient, à la fin de 1921, deux fois plus importantes qu'avant la guerre, mais que cette concentration de l'or dans les réserves ne peut remédier au désordre international qui résulte du déséquilibre en faveur des Etats-Unis de la répartition du stock général, y compris la circulation des pièces.

Voici, en livres sterling, au pair de l'or, le tableau des réserves d'or dans les principaux pays (d'après l'*Annalist* de New-York).

	Fin de 1921	Fin de 1922
Angleterre	128.430.000	127.444.000
France	143.032.000	146.812.000
Allemagne	49.685.000	50.111.000
Autriche-Hongrie	10.944.000	10.944.000
Espagne	100.398.000	100.955.000
Italie	33.828.000	35.030.000
Hollande	50.497.000	48.482.000
Belgique	10.663.000	10.757.000
Suisse	21.806.000	21.359.000
Suède	15.270.000	15.221.000
Danemark	12.685.000	12.682.000
Norvège	8.115.000	8.183.000
Japon		118.269.000
Etats-Unis		630.459.000

En étudiant le mouvement de l'or aux Etats-Unis et en Angleterre, nous allons voir l'explication de ces variations dans la situation des réserves des divers pays.

(A suivre.)

LE DROIT DE TRANSMISSION ET LES OBLIGATIONS NETTES D'IMPOTS

La loi de Finances de 1923, qui a été enfin votée par le Parlement après avoir laissé derrière elle six douzièmes provisoires, contient certaines modifications à la législation fiscale en vigueur qui présentent un intérêt d'ordre général et valent la peine d'être signalées.

Tout d'abord, pour ce qui concerne l'élévation du *droit de transmission*, la loi comporte un article 18 ainsi conçu :

« Art. 18. — A partir de la promulgation de la présente loi, est porté à 0 fr. 60 0/0, sans addition de décimes, le taux du droit annuel de transmission fixé à 0 fr. 50 0/0 par l'article 49 de la loi du 25 juin 1920 et auquel sont assujettis les titres au porteur d'actions ou obligations françaises, ainsi que les titres nominatifs et au porteur étrangers visés au paragraphe 2 de l'article 31 de la loi du 29 mars 1914. »

L'augmentation du droit de transmission pour les valeurs françaises ne concerne que les titres au porteur.

Puis, touchant les *obligations nettes d'impôts*, voici ce que dit l'article 19:

« Art. 19. — A partir de la promulgation de la présente loi, sont interdites et nulles de plein droit toutes clauses, conventions, décisions ou délibérations qui seraient prises, soit lors des émissions, soit à l'occasion des distributions de dividendes, intérêts et tous autres produits des titres au porteur de toute nature, et qui auraient pour objet : 1° de supprimer le recours accordé par l'article 7 de la loi du 23 juin 1857

REVUE FINANCIÈRE

aux sociétés, compagnies, entreprises, départements, communes et établissements publics français tenus d'avancer la taxe annuelle de transmission instituée par le paragraphe 2 de l'article 6 de la même loi; 2° de mettre à la charge desdites collectivités le droit de conversion des titres nominatifs en titres au porteur.

» Toute contravention à la disposition qui précède est punie d'une amende de 10.000 francs à 100.000 francs en principal.

» Les dispositions du présent article ne concernent pas les émissions d'obligations ou bons du Crédit National, pour faciliter la réparation des dommages causés par la guerre ».

L'adoption de ces mesures s'explique par la volonté de favoriser la conversion des titres au porteur en titres nominatifs. Ceux-ci ont les préférences du fisc parce qu'ils échappent moins aisément à ses investigations.

Mais l'interdiction du paiement des coupons net du droit de transmission aura pour effet inévitable un relèvement du taux des titres à revenu fixe et des obligations autres que les rentes, les titres émis par l'Etat ou par le Crédit National. On peut donc s'attendre à voir les sociétés privées émettre désormais des obligations du type 7, 8, peut-être même 9 0/0.

LA CONSOLIDATION DES EMPRUNTS AUTRICHIENS

La délivrance des bons du Trésor autrichien en consolidation des coupons échus pendant la guerre, commencera le lundi 16 courant. Les banques chargées du service financier ont reçu la liste des titres amortis et des coupons périmés.

Cette consolidation porte, en ce qui concerne les porteurs français de titres estampillés, sur tous les coupons échus entre le 12 août 1914 et le 3 novembre 1918 des rentes autrichiennes non gagées constituant une dette directe de l'Etat.

1° *Emprunts émis en France :* Lots 5 0/0 1860; Rente unifiée convertie 5 0/0 1868 ; 4 0/0 or; 4 0/0 1903.

2° *Emprunts émis hors de France :* Lots 1864; 3 1/2 0/0 1897; 4 0/0; Bons du Trésor 4 1/2 0/0 1914.

En sont exclus, par conséquent, les titres des Chemins autrichiens et des emprunts fonciers, qui feront l'objet d'arrangements distincts.

Les coupons seront décomptés sur la base de 0 fr. 30 par couronne, 0,36 par mark et 2 fr. 50 par florin-or. Il sera remis en échange, pour une valeur nominale égale, des bons du Trésor autrichien 5 0/0 en titres de 500 francs; jouissance 1er janvier 1922, dont les coupons échus, y compris celui du 1er juillet 1923, seront mis en paiement incessamment.

Le CREDIT MOBILIER FRANÇAIS est désigné pour s'occuper des opérations nécessitées par cette consolidation. Sur demande adressée à son siège social, 30 et 32 rue Taitbout, il sera envoyé un exemplaire de la Convention relative à cette consolidation.

Ville de Paris 5,75 0/0 1921

Le versement du cinquième et dernier terme est appelé du 16 au 31 juillet sur les Obligations non libérées de cet emprunt, à raison de 82 fr. 80 (net 70 fr. 80) par obligation et de 16 fr. 56 (net 14 fr. 16) par cinquième d'obligation.

LE DÉPOT DES TITRES MEXICAINS

L'Association Nationale des Porteurs Français de Valeurs mobilières a publié l'avis de dépôt, à partir du 9 courant, des titres mexicains suivants : extérieur 5 0/0 or 1899, 4 0/0 1910, bons du Trésor 6 0/0 1913, 4 0/0 1904, intérieur 3 0/0 1885, intérieur 5 0/0 1895, Chemins de fer Nationaux du Mexique obligations 4 0/0 et 4 1/2 0/0, bons 6 0/0, Emprunt Ville de Mexico 5 0/0. Ce dépôt sera réputé comme une acceptation de toutes les clauses de l'arrangement du 16 juin 1922 et du « Deposit Agreement » du 1er juillet 1922.

Nous attirons l'attention des porteurs sur ce fait que les banques ne pourront recevoir utilement que les titres timbrés.

SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DE MONTBARD-AULNOYE

Les comptes de l'exercice 1922, qui ont été présentés à l'assemblée générale du 10 juillet, font ressortir un bénéfice de 867.070 fr. 28, auquel s'ajoutent les 53.639 fr. 85 du report antérieur. Le Conseil a estimé qu'il ne pouvait être question d'une répartition de bénéfices, en raison de la situation générale, qui exige une grande prudence, et de la nécessité de ne pas réduire la trésorerie en raison des cours toujours très élevés des matières.

Une somme de 670.000 fr. a été affectée à la réserve de dépréciation des stocks. Sur le surplus bénéficiaire de 250.710 fr. 13, le prélèvement pour la réserve légale absorbe 12.344 fr. 42 et il reste 238.365 fr. 71 à reporter à nouveau.

Comme l'a fait observer le président dans son allocution, la préoccupation du Conseil a été d'améliorer l'outillage de la société, qui dispose de moyens de production les plus modernes « et se trouve placée dans de bonnes conditions en vue de la reprise des affaires, car la situation, telle qu'elle se présente actuellement, est des plus encourageantes et tout permet d'espérer qu'elle ira en s'améliorant. »

MINES ET MINERAIS

L'assemblée générale du 30 juin a approuvé les comptes de l'exercice 1922 et voté un dividende brut de 4 fr. 25 par action et de 0 fr. 1133 par part de fondateur.

Le dividende est payable, depuis le 5 juillet, au Siège social à Bruxelles, et à Paris, au *Crédit Mobilier Français*, à raison de 3 fr. 81 net par action, contre remise du coupon n° 28, et de 0 fr. 101 net par part de fondateur, contre remise du coupon n° 24.

Renseignements gratuits sur toutes questions financières

UNION D'ÉLECTRICITÉ

Le dividende de l'exercice 1922, fixé à 6 0/0, soit 15 francs brut par action, est payable depuis le 15 juillet 1923, aux taux nets de Frs 13,756, sur présentation des certificats nominatifs et 12,84 contre remise du coupon n° 7 des actions au porteur, aux caisses des établissements chargés du service, dont le *Crédit Mobilier Français*.

Admissions à la Cote Officielle

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE. — Depuis le 12 juillet, les 360.000 actions ordinaires nouvelles de 150 francs, libérées et au porteur, nos 540001 à 900000, de la Compagnie Générale Transatlantique sont admises aux négociations de la Bourse, au comptant et à terme.

Ces titres sont inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote, sous la même rubrique que les actions anciennes.

COMPAGNIE PARISIENNE DE DISTRIBUTION D'ÉLECTRICITÉ. — Depuis le 12 juillet, les 215.000 Bons décennaux 6 0/0 1923 de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité sont admis aux négociations de la Bourse, au comptant.

Ces titres sont inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote.

COMPAGNIE D'ÉLECTRICITÉ DE LIMOGES. — Depuis le 12 juillet, les 45.000 actions privilégiées et les 5.000 actions ordinaires de la Compagnie d'Electricité de Limoges, sont admises aux négociations de la Bourse, au comptant.

Ces titres sont inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote.

COMPAGNIE GÉNÉRALE DES TABACS. — Depuis le 12 juillet, les 75.000 actions nouvelles de 250 francs, libérées et au porteur, nos 125001 à 200000, de la Compagnie Générale des Tabacs sont admises aux négociations de la Bourse, au comptant.

Ces titres sont inscrits à la première partie du Bulletin de la Cote, sous la même rubrique que les actions anciennes.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Téléphone { Gutenberg 38-91 / » 56-15 / Central 37-84 / » 74-45 } Adresse Télégraphique : MOBILIER-PARIS

Comptes Courants et Comptes de Chèques et de Dépôts

SERVICE DE COFFRES-FORTS

EXTRAIT DU TARIF

Nos	MODÈLES Hauteur	Largeur	Profond.	TARIF 1 mois	6 mois	1 an
1	0m240	0m250	0m500	4 »	20 »	35 »
2	0m240	0m518	0m500	8 »	35 »	50 »
3	0m448	0m250	0m500	8 »	35 »	50 »
4	0m448	0m518	0m500	12 »	40 »	80 »

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue Laffitte, Par
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Cloys, Pa

Le Gérant : VINSONAU.